

JOHN CHARPENTIER 2126 bis

ALFRED  
DE  
MUSSET



TALLANDIER



BIBLIOTECA CENTRALĂ  
UNIVERSITARA  
București

Cota I 150554

Inventar 805561

ALFRED DE MUSSET

## DU MÊME AUTEUR

---

### *Biographies :*

- VOLTAIRE (Tallandier).  
BAUDELAIRE (Tallandier).  
GEORGE SAND (Tallandier).  
THÉODORE DE BANVILLE (Librairie Perrin), *ouvrage couronné par l'Académie française.*  
COLERIDGE, LE SOMNAMBULE SUBLIME (Librairie Perrin), *ouvrage couronné par l'Académie française, Prix Bordin.*  
JEAN-JACQUES ROUSSEAU (Librairie Perrin).  
ÉDOUARD ESTAUNIÉ (Firmin-Didot).  
GEORGE V (Plon).  
GEORGE VI ET LA PRINCESSE ELIZABETH (Plon).  
DUPEIX ET L'EMPIRE DES INDES (Mame).

### *Essais :*

- NOTRE NOUVELLE AMIE L'ANGLETERRE (Hachette).  
LA PEINTURE ANGLAISE (Renaissance du Livre).  
LE SYMBOLISME (Les Œuvres représentatives).  
L'ÉVOLUTION DE LA POÉSIE LYRIQUE (Les Œuvres représentatives).  
NAPOLÉON ET LES HOMMES DE LETTRES DE SON TEMPS (Mercure de France), *ouvrage couronné par l'Académie française.*  
LA LUMIÈRE INTÉRIEURE CHEZ JEANNE D'ARC (Les Libertés françaises).

### *Romans et poèmes :*

- LES DEUX VISAGES DE L'AMOUR (Fasquelle).  
LES GRANDS TEMPLIERS (Fasquelle).  
LE MAÎTRE DU SECRET (G. Peyre).  
LA GALERIE DES MASQUES I (pastiches), *épuisé.*  
IMAGES DE FRANCE, *édition à tirage limité.*
-



JOHN CHARPENTIER

135100

ALFRED DE MUSSET

PARIS

ÉDITIONS JULES TALLANDIER

75, RUE DAREAU (XIV<sup>e</sup>)

Sibkoteasa Centrală Universităţii

BUCUREŞTI

Cota I 150 554

inventar 805.561

747/96

RC 123/102

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

20 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma,  
numérotés de 1 à 20.

B.C.U. "Carol I" Bucuresti



\*C805561\*

Copyright 1938 by  
Société d'Éditions  
et de Publications.

Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous les pays,  
y compris la Suède et la Norvège.

A LA BARONNE LA CAZE

*In memoriam*

## AVANT-PROPOS

*C'est en décembre qu'il naît, dans la douillette atmosphère d'une chambre égayée par un feu de bois clair, et c'est en mai qu'il meurt, dans le mois des roses. Il n'y a qu'hiver et que printemps dans son existence. Ni été, ni automne. Il a vécu entre le foyer et l'amour. Entre sa mère et ses maîtresses. Un enfant, un amant. (Et quel amant fut plus enfant que lui?) Jamais un homme. De l'homme il n'a ni les calculs, ni la raison. Mais la débauche l'a tué qui, en haine de ses dons charmants de jeunesse, l'a tout de suite entraîné dans son labyrinthe sans issue. Il y retrouvait la femme, et ce sein dont il rêvait partout la douceur. Il y a porté une âme candide, tendre, fervente, faite pour les joies pures. De là son originalité profonde.*

*Parce qu'il a souffert en aimant, il a cru la souffrance inséparable de l'amour et nul n'a trouvé des accents aussi enthousiastes que ceux de ce libertin pour exprimer la foi en la divinité du sentiment.*

*« J'ai l'esprit français, je le sens », a-t-il écrit, dès l'adolescence en une intuition étonnante de ce qu'il devait être. Nous n'avons pas de poète plus foncièrement national que lui, peut-être, en effet; plus étroitement apparenté à nos trouvères et à nos troubadours: malice et candeur, bon sens et passion. Plus que Ché-*

nier, hellénisant ; que Lamartine, teinté de panthéisme ; que Victor Hugo, enveloppé d'éclairs au milieu des ténèbres du chaos ; que Baudelaire, expiatoire, portant comme la Mort, elle-même, le bouquet de toutes les fleurs du vice, du désespoir et du repentir humains, il est à l'image de notre pensée, de nos sentiments — à mi-côte entre le réalisme rigoureux et la gratuité raffinée, la poésie-peinture et la poésie-musique.

On lui reproche sa rhétorique. Mais qu'elle est sincère ! Et quels cris poignants ! Seul enfin, son théâtre suffit à lui assurer l'immortalité. Nous l'y retrouvons tout entier, dans un halo de songe, avec ses héros dont le plus âgé n'a pas vingt-cinq ans. Il y projette son esprit et son cœur, idéalement. Il s'y transfigure et s'y dédouble, entouré de légende et de féerie. Œuvre unique, où tout est allusion musicale à sa vie. C'est cette vie, dont la sève a nourri cette œuvre, que j'ai racontée.



# ALFRED DE MUSSET

---

## I

### LA FORMATION DE LA SENSIBILITÉ

Le percement du boulevard Saint-Germain a jeté bas la maison du numéro 33 de la vieille rue des Noyers où Alfred de Musset naquit, le 11 décembre 1810, au centre même de la capitale.

Le poète s'est plu, dans *La Confession d'un enfant du siècle*, à dramatiser le destin des hommes qui virent le jour pendant les guerres de l'Empire. « Les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, fiévreuse »... Toutes, cependant — Dieu merci ! — ne conçurent pas d'un soldat, entre deux batailles, mais comme de bonnes bourgeoises éprises de ces spectacles militaires qui « versent quelque héroïsme au cœur des citadins », entre deux revues passées par l'Empereur, aux Tuileries, ou entre deux célébrations de victoires.

Napoléon, en plein triomphe venait d'épouser Marie-Louise, et la France jouissait de la paix quand, sur le souffle embaumé d'une nuit printanière, descendit s'incarner l'âme du futur auteur de *Rolla*.

Écluse en avril, sans doute, c'est en mai qu'elle se refermera. La saison du renouveau est son climat.

On ne saurait dire, cependant, d'Alfred, qu'il est un enfant de l'amour. Son père, Victor-Donatien de Musset-Pathay a déjà un fils, Paul, âgé de cinq ans et il touche à la cinquantaine, en 1810...

La Révolution a éclaté comme on allait lui donner la tonsure ; il s'est loué de ne l'avoir pas reçue, mais il a failli se perdre en sauvant dans une charrette à foin, sur la route de Tours, un prisonnier destiné à la guillotine. Sans le général Marescot dont l'amitié ne trouva d'autre moyen, pour le soustraire aux poursuites de l'autorité, que de l'enrôler sous l'étendard de la République, il eût payé de la vie son exploit. Versé dans le génie, il quitta le service après Marengo, pour entrer dans l'administration militaire, et de là au Ministère de l'Intérieur, en 1811.

D'authentique noblesse vendômoise, dont les origines remontent au x<sup>e</sup> siècle (les armes de Musset sont : *d'azur à l'épervier d'or ; chaperonné, longé et perché de gueules*, avec cette devise : « Courtoisies Bonne-Aventure aux preux [ou aux preuses] »), Victor-Donatien, dont la mère était une Bernard d'Harville, avait eu pour parrain le comte de Rochambeau — le héros de la guerre de l'Indépendance américaine. S'il fit son devoir, comme il l'affirme, lors de la deuxième campagne d'Italie, il ne révéla jamais autant le tempérament guerrier que l'esprit littéraire. Sur les bancs du collège de Vendôme où on le mit, et où enseignaient les pères de l'Oratoire, il se montrait habile à rimer ; témoins ces vers d'une chanson qu'il composa sur l'air de *Joconde*, pour ses camarades :



Apprenez à penser...  
 Evitez le faux de l'esprit  
 Qui fit plus d'un Icare,  
 Si la raison ne le conduit,  
 Son effort vous égare...

Cette sagesse précoce l'empêcha de s'abandonner à son penchant pour la poésie. Homme d'ancien régime, avec « un peu de légèreté dans les mœurs, et d'aveuglement dans son enthousiasme », selon le jugement de son ami Grille, Victor-Donatien n'avait pas l'intelligence frivole. Devenu fonctionnaire par nécessité, le sérieux des travaux de critique et d'érudition l'emporta aisément chez lui sur la fantaisie vers quoi il aurait pu se laisser entraîner.

A vrai dire, *L'Anglais cosmopolite*, présenté au public comme une traduction, en 1798, et *La Cabane mystérieuse*, qui parut l'année suivante, étaient moins des romans que des récits de voyages imaginaires où se trouvaient agitées toutes les questions de politique, de sociologie, d'histoire et de science, qui préoccupaient l'époque. Outre une *Vie militaire et privée d'Henri IV d'après ses lettres inédites*, des *Recherches historiques sur le cardinal de Retz*, Victor-Donatien de Musset-Pathay a publié une *Correspondance historique et littéraire* de l'intérêt le plus vif ; des *Mémoires Secrets*...

Mais son œuvre capitale demeure l'histoire qu'il a consacrée à la personne et aux écrits de Jean-Jacques Rousseau. Il y redresse les erreurs et les injustices des « esprits faux ou prévenus » contre le philosophe, et rejette les torts sur Grimm et le clan des Encyclopédistes dans l'affaire de M<sup>me</sup> d'Epinau.

Ces travaux qu'il reprit, compléta de 1823 à 1825, l'avaient rendu suspect au Gouvernement de Charles X. Ils furent cause que l'on raya son fils aîné, Paul, de la liste des candidats admissibles à l'École polytechnique, et qu'il se vit, lui-même, dans l'obligation de s'exiler pendant quelque temps en Belgique. Il avait essayé de refaire sa vie là-bas, spéculé, perdu de l'argent... Rentré à Paris et réintégré au ministère de la Guerre, il n'en bougea plus.

Son plus grand plaisir fut, dès lors, la fréquentation d'une petite société fermée, qui tenait ses « agapes. » chez le suisse du Louvre, lequel donnait à manger comme celui du Palais-Royal (Maurice-Dumoulin : *Les ancêtres d'Alfred de Musset*). Il dînait là, chaque semaine avec l'écrivain mystique Ballanche, l'ami de Mme Récamier ; Beuchot, l'éditeur de Voltaire ; Grille, le chef de bureau des Sciences et des Beaux-Arts ; Pétrous ; le mathématicien Goujon. Cette assemblée choisie goûtait son esprit mordant, à l'emporte-pièce. Pour se faire une idée de cet esprit, il faut lire sa curieuse, *Correspondance historique* et ses *Mémoires secrets*, qui sont d'un polémiste. On y relève des traits comme celui-ci, sur Lamennais, à propos de son *Essai sur l'indifférence* : « L'abbé de la Mennais, qui est sur le trottoir ecclésiastique... »

« En peu de mots, a écrit Paul de Musset, il racontait une anecdote avec une bonhomie qui déguisait beaucoup d'art. A table, au milieu de ses plus intimes amis, quand le vin et la bonne chère l'animaient, la gaité lui montait à la tête et c'était alors un feu roulant de saillies et de boutades comiques ; mais dans le badinage comme dans les occasions

sérieuses, s'il remarquait une apparence d'hostilité sa langue devenait acérée... »

Cette humeur qu'exalte le feu de la conversation et de la bonne chère, Alfred l'héritera de son père. Mais si, dans la liberté, la licence même, il ne se montrera jamais vulgaire, il sera toujours sans causticité. L'influence maternelle se retrouve, il est vrai, dans sa gentillesse. Bonne, « sensible » comme on disait au XVIII<sup>e</sup> siècle, M<sup>me</sup> de Musset-Pathay, qui avait été belle, était toute douceur. Ses enfants l'adoraient, l'admiraient pour « la sûreté de son coup d'œil » et son *éloquence*. Intelligente, en dépit de préjugés qui la firent s'affliger de voir son cadet se détourner de polytechnique, où elle eût voulu qu'il entrât, elle ne contraria pas sa vocation.

De tradition familiale, il n'en est guère de plus propre, d'ailleurs, à expliquer le génie du poète que celle qui se retrouve chez ses ancêtres. Point n'est besoin pour cela de répéter après Paul de Musset, qui croyait sa famille originaire du duché de Bar, qu'il descendait de Colin Muset, le gracieux jongleur champenois. Et quel présage ou quelle prédestination qu'un certain Guillaume Musset, écuyer, seigneur de La Rousselière, du Lude, d'Ouzouer-le-Breuil, de La Courtoisie, ait épousé en 1580 la fille de Cassandre Salviati, la Cassandre même de Ronsard, et que la dernière des demoiselles du nom de Du Bellay ait été l'arrière-grand-mère d'Alfred !

On ne voit que gens d'esprit, amoureux des lettres, dans la famille. Son grand-père maternel, Claude-Antoine Guyot-Desherbier, de vieille souche champenoise était venu à Paris étudier le droit, sous le règne de Louis XV. Ancien avocat, puis juge, il

avait fréquenté les Encyclopédistes, d'abord ; la « queue de l'Encyclopédie », ensuite ; c'est-à-dire ces savants, ces philosophes et ces économistes que Bonaparte appelait les « idéologues », et qui se réunissaient à Auteuil, chez la veuve de Condorcet. Cet ami de Cabanis et aussi de Barras avait été nommé directeur du Comité de Législation civile, après le 9 Thermidor. Dans l'exercice de ses fonctions, il avait été assez heureux pour arracher à l'échafaud plusieurs personnes, et notamment le baron de Batz, qu'il s'exposa jusqu'à tenir caché dans sa maison pendant les poursuites du Tribunal Révolutionnaire, — générosité dont on a vu que, vers le même temps, son futur gendre, Victor de Musset-Pathay, faisait preuve.

M. Guyot-Desherbiers, qui avait beaucoup lu, avait beaucoup retenu, et il narrait l'anecdote ou contait avec malice, verve intarissable et pittoresque. Sa mémoire conservait, dans un âge avancé, une étonnante fraîcheur ; il l'attestait en se faisant un jeu de réciter, devant ses petits-enfants ravis, des comédies entières dont il incarnait littéralement tous les rôles. Il rimait même, par caprice ou par humeur, de petits vers spirituels dans le genre de ceux du marquis de Boufflers, mais avec une curieuse recherche de la difficulté à vaincre, ou des poèmes didactiques, dans le genre des *Jardins*, de *L'Homme des Champs*, de *La Conversation*, de l'abbé Delille.

Qu'un tel homme ait été « sensible », comme Mme de Musset-Pathay, les sauvetages qu'il accomplit le prouvent, et aussi son mariage avec une femme qu'à la troisième rencontre il avait décidé, sur sa physionomie, de prendre pour compagne, sans



s'informer de sa dot, ni de la fortune de ses parents. M. Guyot-Desherbiers était d'une simplicité *antique*. On devine quelle signification il convient d'attacher à ce mot. M. Guyot-Desherbiers ne devait jurer que par Jean-Jacques, et ce fut parce qu'il reconnut en elle une fille spirituelle de l'auteur d'*Emile* qu'il s'éprit si vite de M<sup>lle</sup> Marie-Anne Daret, la future grand'maman d'Alfred. L'intelligente et imposante femme, douée, de surcroît, de toutes les vertus traditionnelles des bourgeoises de France, — ses petits-enfants ont gardé le souvenir de son autorité douce et de son « caractère angélique » — devait transmettre à sa fille aînée, la mère même du poète, ses qualités d'âme.

Il y avait encore l'oncle Desherbiers, qui s'entendait à la poésie, comme on le verra ; puis, dans la lignée paternelle d'Alfred, son grand-oncle, le marquis de Musset. Ancien lieutenant des maréchaux de France, ancien conseiller général et député au Corps Législatif, ce gentilhomme vivait dans la retraite, depuis la chute de l'Empire, en son château de Cogners, près de Saint-Calais, dans la Sarthe, à égale distance du Mans et de Vendôme. A ses moments perdus, il s'était amusé à composer un recueil de contes moraux : *Le Duel et l'amitié à l'épreuve de l'amour-propre et de l'amour* (1774). Il avait même eu, avant de se spécialiser, pendant la Révolution, dans les questions de finances et de religion, son heure de brillant succès en publiant, en 1778, un roman par lettres, en deux volumes, « dicté par l'amour de la vertu », comme la *Nouvelle Héloïse*, et portant ce titre un peu long (les titres brefs n'étaient pas sa spécialité) : *Correspondance d'un jeune militaire ou*



*Mémoires de Lusigny et d'Hortense de Saint-Just.* Mais sa sympathie pour Rousseau n'allait point au delà d'une certaine communauté de goûts pour la nature et le romanesque.

« Ultra » irréductible, il traitait de dangereuses billevesées les idées nouvelles — une de ses bêtes noires était la fameuse revendication de la liberté de la presse — et il ne demandait aux journaux que de lui faire la gazette. Y rencontrait-il le nom d'un des membres de la famille royale, il ne manquait pas de se découvrir, c'est-à-dire de soulever avec respect sa casquette ou la calotte dont il se coiffait, crainte du froid, dans les hautes salles de son château, en de certaines parties moyen âge, et pourvu de trappes et d'oubliettes ou de cachettes. Fort pieux; encore que, dans ses vieux jours (en 1827), il écrivit et signât, « Thomas Simplicien », une mordante satire contre les Jésuites, il ne laissait pas pour cela d'avoir le parler lesté, comme il convient à un noble qui a été officier au régiment d'Auvergne; et il savait filer spirituellement de très amusantes et gaillardes histoires.

A soixante-huit ans, alors qu'Alfred était dans sa douzième année, le bonhomme portait beau encore. Il avait le teint frais, l'œil à fleur de tête, le nez aquilin, et se tenait droit comme un cierge, marchant la tête haute, pointes en dehors et jarret tendu, tel qu'on voit les seigneurs en tenue d'apparat dans les portraits en pied de Rigaud et de Largillière, plus solennels que ceux du xviii<sup>e</sup> siècle.

Une exception dans la famille : M<sup>me</sup> la Chanoinesse de Musset, qui habitait Vendôme. Cette tante du poète, dont on a dit qu'elle joua, au baptême du

Prince Charmant, le rôle de la méchante fée Carabosse, haïssait les vers, en effet, et lors du bruit causé en 1830, par la publication des *Contes d'Espagne et d'Italie*, renia et déshérita tous les mâles de sa lignée pour cause de dérogation. La dame était acariâtre et ne plaisantait pas, comme on voit, avec la sacrosainteté des principes. On la retrouve dans les *Comédies*, un peu, aussi, dans le caractère de son neveu, qui n'était pas toujours commode malgré son désir de plaire, et méprisait, au fond, les rimeurs...

\* \* \*

Deux maisons plus loin que celle où habitaient les Musset, et qui avait vu naître J.-B. Rousseau, demeurait le grand-papa Desherbiers et une grand'tante, Mme Denoux, propriétaire d'un jardin s'étendant jusqu'à l'église — aujourd'hui détruite — de Saint-Jean-de-Latran.

Alfred fit ses premiers pas dans ce jardin. Il connut donc, chose à présent si rare pour un Parisien, la douceur de toucher tout enfant à la terre, et d'en respirer l'odeur exaltante dans ses jeux. Détail insignifiant en apparence, mais dont il semble bien qu'on retrouve trace sur sa sensibilité, et qui explique sa prédilection pour certaines images. Chez ce citadin, on n'en relève guère que n'ait inspirées la nature. Non qu'elle soit autant pour lui la bonne nourrice que la magicienne, on ne sait quelle Circé pernicieuse... Elle le hante, au milieu de ses orgies. Il a besoin d'elle pour cadre à ses amours, ce cadre, à défaut de la forêt de Fontainebleau ou de Meudon,



dût-il être la tonnelle, couverte de chèvrefeuille d'une guinguette...

On connaît de lui un portrait, à l'âge de trois ans, par Van Brée. Il est assis, en chemise, au milieu d'un site pittoresque, les pieds baignant dans un ruisseau. De courtes boucles comme des papillottes forment sa blonde chevelure, et font à son visage poupin l'auréole d'une sorte de bonnet tuyauté. A son côté repose la grande épée qu'il a demandée « pour se défendre contre les grenouilles ». Image assez peu caractéristique, sans doute, quoiqu'il y ait l'air plus fille que garçon. Mais le voilà encore, deux ans plus tard, dans le tableau de Dufaut (à Carnavalet), appuyé contre l'épaule de son frère, les boucles en liberté, cette fois, les lèvres et les yeux rieurs, dans une figure toujours ingénue qui surprend par son épanouissement de fleur ou son animale sérénité. C'est un enfant caressant, mais boudeur, d'une vivacité extrême, très excitable, et déjà ardent à vivre.

Au lever, on lui apporte, un matin, une paire de souliers rouges dont la couleur éclatante le ravit. Mais sa mère, qui l'habille, est trop lente à l'en chausser, à son gré. Il s'écrie, trépignant d'impatience :

— Dépêchez-vous donc, maman ; mes souliers neufs seront vieux.

Quel précoce rappel du conseil de Ronsard : « Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain — Cueillez, dès aujourd'hui les roses de la vie. » Lui refuse-t-on celle qu'il désire, il a des palpitations de cœur, il suffoque, pâme, comme une petite maîtresse...

Retenons ce trait, et l'aptitude de l'enfant à surprendre, sur les visages qui veulent le plus le lui cacher, l'effet de sa séduction. Il a une jeune

tante, la tante Nanine, qui fait plus que le gâter, comme tous ses parents, qui l'adore, et pour laquelle il entretient une tendresse particulière, c'est-à-dire affreusement despotique. Tante Nanine, pour une faute qu'il a commise, lui déclare qu'elle ne l'aimera plus. Il répond avec assurance :

— Tu crois cela !

— Si fait, monsieur, reprend la tante se donnant, pour aggraver sa menace, un grand air de sévérité.

Alfred non sans inquiétude, l'observe avec attention. Ses yeux vont au-devant des siens. Quel jour guette-t-il, sur cette physionomie d'emprunt, par où il pourra se glisser jusqu'à l'âme où il tremble de ne plus régner ? Impossible que tante Nanine ne se découvre pas. Soudain, sur le cher visage, le reflet d'un sourire a passé.

— Je te vois que tu m'aimes ! s'écrie aussitôt Alfred.

Paul de Musset assure qu'il fut éloquent de bonne heure, entendez à un âge où l'on tient, en général, les enfants pour suffisamment doués quand ils savent mettre plus de trois mots à la suite les uns des autres. Sans doute avait-il aussi le sens où l'instinct de l'effet dramatique. Veut-on un exemple ? Il faut savoir, d'abord, que son plaisir était d'aller, le dimanche, dîner chez sa grand'tante M<sup>me</sup> Denoux, à Bagneux ; ensuite qu'il y avait dans une chambre de la demeure des Musset une grosse poutre au plafond, qu'il regardait toujours avec effroi, et qu'enfin — c'est un goût qu'il conserva, sa vie durant — il adorait les chats. Un jour, comme il en tient un tout nouvellement né par la tête, au risque de lui rompre les vertèbres du cou, tante Nanine veut le lui enlever

des mains. Il refuse, s'entête, se débat. Il va falloir, de vive force, le lui arracher. Il le rend, alors, avec les honneurs de la guerre, mais en proférant rageusement :

— Tiens ! le voilà, ton chat ; il t'égratignera ; il déchirera ta robe ; *la poutre* te tombera sur la tête, et moi j'irai *dîner à Bagneux* !

Il emploie volontiers son éloquence à peindre ses malheurs et à se les exagérer en les peignant. Il veut émouvoir. Rien ne l'affecte autant que de laisser indifférents ceux qu'il s'est mis dans la tête d'attendrir. Se lamenter ne le soulage, et ne saurait lui suffire, s'il ne produit son effet. Qu'il se charge de torts, s'accable de reproches, mais qu'il touche et qu'on le plaigne, enfin !

On l'a enfermé dans le cabinet noir, en châtiment d'un méfait quelconque (cette absurde façon de punir les enfants est encore en usage, aujourd'hui) :

— Que je suis malheureux ! gémit-il, à peine sous le verrou. Ai-je bien pu mériter d'être puni par une maman si bonne et qui m'aime tant ! Il faut donc que je sois bien méchant, puisqu'elle est fâchée contre moi ! Comment faire pour qu'elle me pardonne ? Oh ! le vilain enfant que je suis ! C'est le bon Dieu qui me punit !

Longtemps, il continue sur ce ton pathétique, d'autant plus susceptible de produire son effet, croit-il, qu'il se sert d'expressions empruntées au langage des grandes personnes. Mais il lui semble que sa mère tarde à se laisser toucher par son repentir ; et s'interrompant, comme elle songe, peut-être, à lui rendre la liberté, il s'écrie, avec l'accent du dépit et de la colère :

— Va, tu n'es guère *attendrissante* !

Il a des trouvailles, d'ailleurs, dues à la vivacité de ses impressions, à cette spontanéité particulière aux vraies natures de poètes qui n'ont besoin, entre leur pensée et son expression, d'aucun intermédiaire étranger. Ecoutez-le demander ingénument à M<sup>me</sup> de Musset, la première fois qu'elle revient avec lui de l'église :

— Maman, irons-nous encore dimanche prochain assister à la comédie de la messe ?

Son frère Paul trouve un sens voltairien à ces paroles. Il faut y voir autre chose : la traduction toute fraîche d'une intense émotion plastique. La belle ordonnance du spectacle religieux l'a frappé comme elle frappera (plus philosophiquement) Mallarmé, qui parlera de drame au lieu de comédie...

Qu'Alfred ait été de bonne heure sensible au charme féminin, en outre, on l'imagine aisément. Le contraire surprendrait plutôt, de la part de cet incorrigible amoureux. Au dire de M<sup>me</sup> Lardin de Musset, sa sœur, qui n'a pu que rapporter l'anecdote, puisqu'elle était de neuf ans plus jeune que lui, il avait quatre ans à peine, quand l'image « d'un cou blanc, délicat », déposa en lui le germe de son admiration pour le distique célèbre d'André Chénier : « Sous votre aimable tête... »

C'était à un repas de nocce. Le petit Alfred, assis à côté de sa mère, sur une chaise haute, avec une planche sous les pieds, se levait et se penchait sans cesse en avant, pour regarder la jeune épousée.

— Mais qu'as-tu donc ? lui dit sa mère. Ne te tiendras-tu pas tranquille.



— Je veux voir le joli cou blanc de la mariée, répondit l'enfant.

Il eut, environ le même temps, sa première passion pour une cousine, qui arrivait en droiture de Liège, et racontait les péripéties de la guerre d'invasion dans cette ville où son père était magistrat de l'Empire. Elle plut à Alfred qui, en apprenant qu'elle était sa parente, émit la prétention de la garder pour lui tout seul, et l'accapara, en effet. Il délaissait pour elle ses jouets, dès son entrée, et l'obligeait d'imaginer toute sorte de contes, ce qu'elle faisait, paraît-il, avec une fécondité charmante. Il l'entraînait dans un coin par un pan de sa robe, en lui disant :

— Et puis, voilà que...

« C'était, écrit Paul de Musset, le signal de récits qui ne tarissaient plus, et dont il ne se lassait jamais. Enfin, il demanda sa cousine en mariage, plus sérieusement qu'on ne le pensait ; et, comme on n'eut garde de la lui refuser, il exigea d'elle la promesse de l'accompagner devant le curé, aussitôt qu'il aurait l'âge. Cela fait, il se crut de bonne foi son mari, Clélie dut partir avec ses parents pour la province. Cette séparation coûta bien des larmes. On s'aperçut que la prédilection de l'enfant avait tous les caractères d'une passion violente. « Ne m'oublie pas », lui disait sa cousine en partant.

— T'oublier, lui répondit-il, mais tu ne sais donc pas que ton nom est écrit dans mon cœur avec un canif !

« Pour être bien en état de correspondre avec sa femme, il mit une ardeur incroyable aux leçons de lecture et d'écriture. Quand la jeune cousine prit tout de bon un autre mari, d'un âge moins tendre,

il fallut en faire un mystère et donner le mot à vingt personnes. Un jour, quelqu'un, oubliant les recommandations vint à parler de M<sup>me</sup> Moulin — c'était le nouveau nom de Clélie. Le petit garçon s'élança impétueusement au milieu du cercle :

— De qui parlez-vous ? dit-il, où est M<sup>me</sup> Moulin ?

— La voici, lui répondit-on, en lui montrant une jeune femme qu'il ne connaissait point, et qui se trouvait là fort à propos.

« ... Le secret fut ainsi gardé pendant plusieurs années. Enfin, lorsque les travaux sérieux de l'éducation et les soucis du collège eurent changé le cours de ses idées, Alfred apprit que sa cousine n'avait pu attendre pour se marier qu'il fût en âge de prendre femme. Après le premier saisissement causé par cette révélation, il demanda en tremblant s'il était possible que Clélie se fût moquée de lui. Quand on lui eût dit qu'elle lui gardait la tendresse d'une sœur aînée, son anxiété se calma. Il réfléchit un moment, et répondit :

— Eh bien ! je n'en contenterai. »

Il devait la chérir toute sa vie ; et, lors d'une brouille qui survint en 1836 entre elle et les Musset, à propos d'une question d'intérêts, ce fut lui qui prit l'initiative de la réconciliation en l'allant trouver à Clermont en Bauvaisis, où elle habitait.

Si, plus tard, on pourra lui reprocher de dédaigner de plaire aux hommes, et de ne se mettre en frais que pour les femmes, bambin, il n'a pas encore de préférence aussi marquée. Il montre une égale amabilité pour les deux sexes. Il l'écrira à M<sup>me</sup> Jaubert : « Je récitais des fables au milieu du salon, après quoi j'embrassais tout le monde. »

C'était une manière d'enfant prodige sur qui, du reste, l'intelligence de son frère — de six ans son aîné — ne laissa pas d'exercer un effet stimulant. Alfred développa son esprit dans la familiarité constante de Paul, beaucoup plus rapidement qu'il ne l'eût fait dans la compagnie d'enfants de son âge. Aussi bien, lors de leur formation, les âmes des poètes, quelque actives qu'elles doivent être un jour, sont-elles moins pressées de contrôler leurs impressions et de les communiquer, qu'avides de recueillir l'expérience d'autrui. On les dirait même ingrates, parce qu'elles rendent beaucoup moins qu'elles ne reçoivent. Elles font leur moisson plus tard. Nul doute, en tout cas, que ce ne soit Paul qui ait eu des événements de 1814-1815, sinon le sentiment de leur gravité, du moins celui de leur grandeur épique, et que les larmes qu'il versa sur les malheurs du « plus beau soldat » de tous les pays et de tous les temps, ne firent couler celles de son cadet... C'était assez qu'Alfred se mît au diapason des émotions de Paul ; ne nous demandons pas s'il en éprouvait d'originales.

L'éloquence de M<sup>me</sup> de Musset — qui était grande admiratrice de Napoléon — fournissait de violentes images l'imagination des deux enfants. Ils les enluminaient, ensuite, à l'envi. Les plus vives couleurs de la palette incendiaient leurs barbouillages : la campagne de France, la défense de Paris, l'entrée des Alliés, l'abdication. Un matin, c'est M. Desherbiers qui sort de la maison, le fusil sur l'épaule, pour aller combattre à la barrière. Le canon gronde dans la journée. Les servantes courent par les rues pour recueillir des nouvelles de la bataille ; et, le soir, l'oncle rentre, harassé, le visage noir de poudre, les cheveux



et les vêtements en désordre. Quelques jours plus tard, le nom de Marmont vole, de bouche en bouche, accompagné de malédictions. Les soldats prussiens cuisent leur rata au beau milieu des parterres du Luxembourg, et lavent leur linge sale dans le bassin. Partisans du nouveau régime et fidèles de l'Empereur se querellent « à s'arracher les yeux », dans le salon des Musset. Par prudence, on conduit les enfants à Bagneux, dans la maison de leur grand'tante, M<sup>me</sup> Denoux. Des hussards hongrois y logent. On se venge, en les appelant sous le nez « vilains cosaques ! » Ils n'y comprennent rien, et sans méfiance s'évertuent à faire briller les souliers des petits messieurs qui se moquent d'eux de la même voix qu'ils pourraient leur dire des gentilleses, dans un langage inconnu.

M<sup>me</sup> de Musset est une femme de sens : les fautes des Bourbons ne lui échappent pas. Elle prévoit le retour de l'Aigle. Il vole, de clocher en clocher, jusqu'aux tours de Notre-Dame. Le 21 mars, aux Tuileries, sur le balcon de l'Horloge, Paul et Alfred aperçoivent et dévorent du regard Napoléon, revêtu de l'uniforme à revers blancs, des dragons, la tête découverte, entouré de ses grands officiers. Mais c'est, peu après, la catastrophe suprême : un jour, M<sup>me</sup> de Musset sort de sa chambre, en pleurs et poussant des cris déchirants. Elle court dans le cabinet de son mari lui annoncer la nouvelle du désastre de Waterloo. Ses enfants s'attachent à ses pas, sanglotant comme elle. Ils ne devaient jamais oublier cette scène, ni la morgue insolente des deux officiers prussiens qui, peu de temps après, munis d'un billet de logement, voulurent pénétrer de force dans l'ap-

partement de leur mère. L'indignation qui, en 1841, dicta à Alfred de Musset sa véhémence et inspirée réponse au *Rhin allemand* de Becker (« ... *Un couplet qu'on s'en va chantant — Efface-t-il la trace altière — Des pieds de nos chevaux marqués dans votre sang ?* », a probablement ce souvenir à son origine.

\* \* \*

On avait attendu que Paul eût treize ans pour le mettre en pension. Alfred l'y suivit, qui n'en comptait qu'un peu plus de sept. Mais, comme il n'avait pas bénéficié d'un aussi long délai que son frère, avant de commencer ses études, on crut juste de ne pas faire de lui un interne, à l'exemple de celui-ci. Il rentrait, le soir, à la maison. Qu'elle dut lui paraître triste, sans les conversations de Paul, et leurs jeux ! La pension, d'ailleurs, était pleine d'*ultras*, et les petits Musset fort maltraités, sinon persécutés, par leurs camarades, comme fils de bonapartiste. Il fallut que Paul contractât la rougeole et la passât à son cadet. On les retira tous deux de la pension et leur donna un précepteur. Ce jeune homme de vingt-cinq ans, instruit, mais point pédant, grimpaux arbres avec ses élèves, et trouvait encore une telle situation convenable pour les faire mordre aux fruits du savoir. Un vrai personnage des *Comédies*, n'est-il pas vrai ? Tout en s'amusant avec les deux frères, il les enseignait. Il savait l'italien, et le leur apprenait en se mêlant à leur bavardage. La leçon d'histoire se donnait pendant la promenade, dans les champs, à travers bois, le long des haies et des fossés qu'on sautait pour éviter de les tourner, ou des rivières et

des mares d'eau qu'on franchissait en s'aidant avec des perches. Cela se passait à proximité de la forêt de Carnelle, dans le voisinage de Viarmes, où la baronne Gobert, dont le fils était devenu le compagnon de Paul et d'Alfred, avait voulu absolument mettre à la disposition des parents de ceux-ci sa vieille maison des *Clignets*.

A Paris, rue Cassette, — on habitait là depuis 1817 — si l'on ne grimpeait plus aux arbres, on avait élevé un édifice oriental, avec escalier en spirale, porte tournant sur ses gonds au moyen d'une corde passée dans un in-folio, planche enduite de cire à frotter, aboutissant par une pente raide à un matelas sur lequel on se laissait glisser. Cette construction représentait, paraît-il, « tour à tour le palais du calife Aaroun, celui du généreux Aboul-Kasem, le souterrain à la porte de bronze, la grotte d'Ali-Baba »... C'est qu'on avait commis l'imprudance de donner les *Mille et une Nuits* à lire à Alfred, lorsqu'il avait été informé du mariage de Clélie, pour le distraire de sa déception sentimentale.

Et comment ne pas céder à la tentation de croire que si Alfred de Musset a rêvé de don Juan en évoquant le bel Hassan, de *Namouna*, c'est à cause de cette coïncidence ?...

*Le sofa sur lequel Hassan était couché...* Quoi qu'il en soit, les contes des enchanteurs avaient tourné littéralement la tête des deux frères. Ils avaient les poches bourrées de talismans, et pême pendant les leçons, la baguette rouge du Maugraby sortait de leurs manches, presque sous le nez du précepteur ahuri. Ils ne voyaient partout que magiciens, traîtres et libérateurs et le soir, dans le salon de leur mère,

changeaient, à l'aide de formules magiques, en toute sorte d'animaux épouvantables ou répugnants les personnes dont la physionomie leur déplaisait.

Les *Mille et une Nuits* et les *Mille et un Jours* de Cazotte, dévorés, il fallut d'autres livres. L'appétit de Paul et d'Alfred était insatiable. Successivement la *Légende des quatre fils Aymon*, la *Jérusalem délivrée*, le *Roland furieux*, *Amadis*, *Pierre de Provence*, *Gérard de Nevers* y passèrent. Mais, chose étrange ! au moins en ce qui concerne Alfred, qui sortait d'une grande passion, on trouvait fades les scènes d'amour. Seuls avaient de la saveur les récits d'appertises d'armes et de vaillantises des chevaliers. On faisait la moue et passait outre, aussitôt que les paladins se reposaient aux pieds de leurs belles, après tant d'exploits, et leur défilaient le doux chapelet des galanteries. On peut donner d'une telle indifférence une explication. Elle vaut ce qu'elle vaut. La voici, tout de même : s'il se laisse séduire par le cou blanc d'une jeune mariée, ou s'il s'éprend de sa cousine liégeoise, qui dit de si jolies choses avec une si jolie bouche, ce n'est pas une raison pour qu'Alfred partage l'adoration inspirée aux héros qu'il admire par des créatures pour lui sans réalité. Il ne saurait adorer par personne interposée. Au surplus, ces dames vertueuses le laissent froid, qui expriment en langage subtil des sentiments quintessenciés. Car comment eût-il compris l'amour platonique, à sept ans ? On verra assez, d'ailleurs, que ce ne fut jamais celui-là qu'il pratiqua...

Mais toutes ces lectures l'ont excité et surexcité. Paul veut que celle de *Don Quichotte* lui ait rendu le calme, en portant le coup mortel à son infatuation



pour les histoires chimériques, et que la période du merveilleux et de *l'impossible*, « espèce de gourme que son imagination avait besoin de jeter », fût close ainsi pour lui. Voilà, certes, qui eût ravi Cervantès, lequel prétendait ne s'être proposé d'autre but que de ruiner le ridicule fatras chevaleresque, en écrivant son chef-d'œuvre. Mais c'est rendre à la précoce sagesse d'Alfred un bien téméraire hommage. Son enthousiasme s'était épuisé de lui-même, faut-il croire plutôt ; et il suffit, l'âge aidant, de deux ou trois déceptions comme celle qu'il éprouva en cherchant en vain, dans les murailles de l'appartement de la rue Cassette, les portes dérobées que Paul assurait y avoir découvertes, pour le guérir de la croyance aux enchanteurs, sinon de la foi aux enchantements.

Aussi bien, venait-il d'entrer en sixième, comme externe libre, au Lycée Henri IV. La régularité des classes lui fut salutaire, peut-être, aussi, la brusquerie et les moqueries de ses camarades qui, dès le premier jour, l'accueillirent avec des huées, parce qu'on lui avait laissé sa foisonnante crinière blonde et un col festonné rabattu sur les épaules. Il rentre tout en pleurs à la maison. Convenons qu'il avait la crise de larmes facile. Elève modèle, ou plutôt si heureusement doué, qu'il obtint les premières places sans travailler beaucoup, « l'amour-propre le pousse moins qu'un besoin de distinction », comme il l'a reconnu dans *Les deux maîtresses* où il s'est peint sous les traits de son héros, et quand il n'est pas au banc d'honneur, il éclate en sanglots, le cœur gonflé d'un si gros chagrin qu'on a toutes les peines du monde à le consoler.

Impressionnable à l'excès, dès la plus tendre enfance, il commence d'avoir des « accès de manie », selon l'expression de son frère, bien avant le temps où il est raisonnablement permis d'être maniaque. Paul Mariéton nie, sur le témoignage de M<sup>me</sup> Lardin de Musset, qu'il ait été sujet à des crises épileptiformes. On verra bien. Il parle, cependant, de « son inégalité de caractère, due à des nerfs malades ». Quand Alfred était sous l'influence exaltante des romans de chevalerie, il lui arriva, en effet, de briser, dans un seul jour, une des glaces du salon de ses parents avec une boule d'ivoire, de couper des rideaux neufs avec des ciseaux et de coller un large pain à cacheter rouge sur une carte d'Europe, au beau milieu de la Méditerranée. On devait savoir à quoi s'en tenir, dans son entourage, sur la cause de ces actes de vandalisme ou de ces excentricités, car elles ne lui attirèrent pas la moindre réprimande. Le premier, du reste, il s'en montra très consterné. Plus tard, il aura des crampes hystériques d'estomac, jusqu'à s'évanouir et sera en proie à des hallucinations : des fantômes l'entoureront ou glisseront devant lui...

Mais, dès l'enfance, il assiste au dédoublement de sa personne. Dans la solitude, son moi physique lui apparaît, semble sortir de l'ombre, s'approcher de lui, et lui tenir silencieusement compagnie.

*Du temps que j'étais écolier,  
Je restais un soir à veiller  
Dans notre salle solitaire.  
Devant ma table vint s'asseoir  
Un pauvre enfant vêtu de noir  
Qui me ressemblait comme un frère.*

On lit, en outre, dans la *Biographie*, qu'au cours d'une partie de chasse où la charge de plomb de son fusil avait fait un trou dans la terre, à quelques pas de Paul, il eut une attaque de nerfs, suivie d'un violent accès de fièvre. Qu'on l'écoute, enfin, évoquer ses souvenirs au début des *Deux maîtresses* (ce n'est pas lui qui souligne, bien entendu) :

« Valentin couchait, à dix ou douze ans, dans un petit cabinet vitré derrière la chambre de sa mère. Dans ce cabinet, d'assez triste apparence, et encombré d'armoires poudreuses, se trouvait entre autres nippes un vieux portrait avec un grand cadre doré. Quand, par une belle matinée, le soleil donnait sur ce portrait, l'enfant, à genoux sur son lit, s'en approchait avec délices. Tandis qu'on le croyait endormi, en attendant que l'heure du maître arrivât, il restait parfois des heures entières le front posé sur l'angle du cadre ; les rayons de lumière, frappant sur les dorures, l'entouraient d'une auréole où nageait son regard ébloui. Dans cette posture, il faisait mille rêves ; une extase bizarre s'emparait de lui. Plus la clarté devenait vive, plus son cœur s'épanouissait... »

Quelle sensualité dans ce bain de lumière ; et comme elle est significative la béatitude suscitée par l'acte de dévotion de l'apollonien puéril au culte de Phébus ; on ne la saurait comparer qu'à l'état de ravissement des mystiques. Voilà bien un autre sujet de plaisir que les belles phrases d'amour alambiquées des romans de chevalerie !

On eût été curieux d'avoir des détails sur l'impression qu'éprouva Alfred devant la mer, la première fois qu'il la vit, dans la baie de Saint-Malo. Paul écrit qu'il fut enchanté d'avoir fait connaissance avec elle



par une manière de petit naufrage, une tempête s'étant déchainée comme il naviguait sur la Rance. Mais, en dépit de l'exemple de Byron, il n'a jamais chanté l'océan dans ses vers. On peut douter qu'il convînt à sa nature et trouvât en elle un écho. C'est la terre ; l'herbe où, comme dans « le lit joyeux de deux jeunes époux », demeure l'empreinte des corps qui s'y étendirent ; les bois fleuris, tapissés de « sable argentin » ; les grands arbres discrets et confidentiels, les landes couvertes de bruyères et voilées de brume, les roches moussues, qui l'ont séduit, ont diffusé dans son cœur inquiet d'insidieuses mélancolies...

Bonne-Aventure — où l'on alla pour la première fois passer les vacances, en 1822 — le vieux manoir des Musset, aux tourelles coiffées de toits pointus, ancienne dépendance de la maison des Templiers du Vendômois, aux peupliers et aux trembles mirant leur léger feuillage frémissant dans les eaux vertes d'une rivière ; le château de Cogners, où l'on se rendit tous les étés, à partir de 1824, offrirent à l'esprit visionnaire d'Alfred, à son tempérament voluptueux, des joies plus rares que l'âpre paysage des grèves, et des grèves bretonnes.

On en retrouve l'air, et celui de la campagne environnante, dans *A quoi rêvent les jeunes filles*, *On ne badine pas avec l'amour*, la plupart des *Comédiés* du poète. Et rappelons-nous *La Nuit de mai* :

*Comme il fait noir dans la vallée !  
J'ai cru qu'une forme voilée  
Flottait là-bas sur la forêt...*

Qu'en 1832, après la mort de son père, il ait vendu le pittoresque domaine du marquis de Musset, qui faisait partie de son héritage, cela ne prouve pas qu'aucun souvenir ne l'y attachait. Il avait vingt-deux ans, alors, c'est-à-dire l'âge où l'éblouissement du présent aveugle ceux-là mêmes dont les regards interrogeront avec le plus d'insistance le passé, — et des besoins d'argent...

Bien qu'il ait vécu dans l'indifférence, auprès du marquis, les quelques mois où, à diverses reprises, il séjourna au château de Cogners, comptent parmi ceux qui exercèrent la plus décisive influence sur la formation de son esprit. Comme l'oncle Desherbiers, homme de goût, excellent lettré, « à l'ancienne manière », éveilla et cultiva chez lui le sens critique, le marquis de Musset, qui lui marqua de la prédilection, lui apprit, en le gâtant, à aimer l'élégance des gens bien nés et à comprendre le charme de l'ancienne France.

« Tout, au château de Cogners, jusqu'aux mœurs patriarcales et hospitalières des habitants, nous reportait aux siècles passés », a écrit Paul, dans la *Biographie*. « On dinait à deux heures, et on soupaît à huit. Le voyageur, curé, médecin ou gendarme, qui traversait le pays, trouvait son couvert mis à table et une place à l'écurie pour son cheval. A l'entrée de la nuit, on se réunissait dans l'immense salon du rez-de-chaussée dont un chandelier à deux branches, posé au centre, sur un large guéridon, n'éclairait que d'un demi-jour, les extrémités et les angles. Celui de nous qui passait près de la table projetait au loin sur les murailles une ombre de géant. » Pour attendre l'heure du souper, le châtelain

faisait à haute voix la lecture. On voit la scène, et c'est encore une fois, dans l'atmosphère même d'une partie, au moins, des comédies et proverbes que l'on se sent doucement baigner...

\* \* \*

Parmi les documents que l'on possède sur Alfred de Musset, on ne trouve aucun témoignage des dispositions particulières que celui-ci — qui devait être si précocement poète — ait montré dès son enfance pour la poésie ; car il ne faut pas attribuer à une inspiration quelconque les petits couplets qu'il fit pour la fête de sa mère, à quatorze ans, et où il était facile de retrouver la main de son père, sinon celle de son oncle Desherbiers. Nombre d'écrivains en vers, qui ne révélèrent leur originalité qu'assez tard, ont commencé de rimer beaucoup plus tôt que lui. Preuve que le chant ne procède pas de l'esprit, mais jaillit du cœur chez Alfred de Musset. Sa profonde sincérité veut qu'il ne fasse des vers un peu plus tard, que par jeu. Et c'est même chose surprenante qu'ayant été, gamin encore, présenté à Victor Hugo par son ami Paul Foucher, — le beau-frère de l'auteur déjà illustre des *Odes et ballades* et de *Han d'Islande*, — il ne soit pas revenu de sa visite au futur chef de Cénacle, enthousiasmé, avec la fiévreuse envie de couvrir les lignes inégales des feuilles de son cahier d'écolier.

Le « gentil garçon de douze ans, à la taille déliée, aux cheveux d'un blond de lin, au regard ferme et clair, aux narines dilatées, aux lèvres vermillonnées et béantes » que M<sup>me</sup> Hugo se souviendra n'avoir

remarqué alors (il l'égaya en imitant un ivrogne avec une facilité et une vérité extraordinaires » (1)), n'était donc pas tourmenté par les Muses. Il poursuivait avec une certaine application ses études, mais se montrait brillant élève sans révéler encore les indices d'aucune vocation.

« Ses premiers pas dans la vie, a-t-il dit de Valentin, en pensant à soi, dans *Les deux Maîtresses*, furent guidés par l'instinct de la passion native. Au collège, il ne se lia qu'avec des enfants plus riches que lui non par orgueil, mais par goût. » Ainsi, l'inclination qu'il manifesta d'abord fut celle du dandysme. A quinze ans, il est le favori du duc de Chartres, qui l'appelle son « cher ami », et lui écrit en classe quantité de billets... sur des bouts de papier. Invité à Neuilly par le jeune prince à qui son père, le duc d'Orléans, a accordé l'autorisation d'amener au château quelques-uns de ses camarades, il a si bon air qu'il plaît à toute la famille, et singulièrement à la duchesse d'Orléans qui recommande à son fils de ne pas oublier « le petit blondin ». Paul de Musset a publié dans la *Biographie* une lettre signée « Ferdinand P. d'Orléans » et adressée de Clermont-Ferrand à Alfred, le 14 septembre 1826. Elle donne le ton des rapports entre les deux jeunes lycéens. Le prince y badine agréablement, mais de manière assez superficielle. Il est clair que ce n'est pas de questions transcendantes qu'il s'entretient avec son brillant condisciple, qui, si on ne lui eût fait doubler sa classe de philosophie, aurait pu achever ses études à quinze ans, tant il réussissait à Henri IV.

Il montrait, notamment, paraît-il des aptitudes

(1) Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.



exceptionnelles pour la logique, l'analyse et le raisonnement, et sa pensée évoluait avec aisance au milieu des divers systèmes qui tentent de donner une explication du comment et du pourquoi de l'univers. Ces dispositions de son adolescence se retrouvent, en partie, dans les œuvres de sa jeunesse et de son âge mûr, et notamment dans *L'Espoir en Dieu* :

*Je vois rêver Platon et penser Aristote...*

*Pythagore et Leibniz transfigurent mon être...*

*Pascal fuit en tremblant ses propres visions...*

*Pyrrhon me rend aveugle, et Zénon insensible, etc...*

Il est avéré, en tout cas, qu'il obtint en 1827, donc à près de dix-sept ans, le second prix de dissertation latine au grand concours, sur ce sujet qui prouve que Maine de Biran était en faveur sous la Restauration : *Quænam sint judiciorum motiva ? An cuncta ad unum possint reduci ?* ou, plus brièvement, sur « l'origine de nos sentiments ». L'évêque d'Hermopolis, qui était, alors, grand maître de l'Université, avait jugé excellentes la forme et la pensée de sa composition. Alfred concluait — en traitant, chemin faisant les pyrrhoniens de sophistes — que tous les motifs de jugement peuvent se ramener à l'évidence. Le premier prix fut donné à une copie, littérairement moins bonne que la sienne, mais plus religieuse. Mgr d'Héliopolis sourit en voyant monter sur l'estrade le joli enfant qu'était encore Alfred ; car il ne devait se développer qu'un peu plus tard, et pour ainsi dire, d'un seul coup ; et la couronne qu'on lui posa sur la tête descendit, comme un collier de Saint-Michel, jusqu'à ses épaules.

La pompe de la cérémonie, qui tourna en apothéose pour son fils, impressionna fort la sensible M<sup>me</sup> de Musset. Pour soulager son cœur trop plein, elle décrivait le lendemain, dans une lettre, la distribution de prix à un ami. Tous les princes y assistaient, et les quatre Facultés, en costume d'apparat. Il y avait des fanfares. M<sup>me</sup> de Musset pleura d'attendrissement. « Pendant trois jours, écrivit-elle, nous n'avons vu que couronnes, que livres dorés sur tranche ; il fallait des voitures pour les emporter. » Et l'on est tenté de croire qu'elle exagère, à moins qu'elle n'use de l'hyperbole, cette figure de mots qui comporte, comme on sait, une part d'ironie...

Muni de son diplôme de bachelier, Alfred, cependant, refusait de se préparer à l'École polytechnique, comme l'eût voulu son père, et ne savait dans quelle carrière s'engager. En proie à l'incertitude, il s'interroge douloureusement sur ce qu'il pourra bien faire, durant les vacances qu'il est allé passer dans le château de son oncle. Une longue lettre qu'il écrit de Cogners à Paul Foucher, le 23 septembre, reflète ses soucis et ses inquiétudes. Elle est bien curieuse, cette lettre, et elle ouvre sur le caractère du jeune lecteur de Descartes et de Spinoza, un singulier jour. Quelle surprise que la fringante impatience et le découragement, mais surtout que le scepticisme et la perversité que brusquement il y révèle ! Il suffira d'en citer les passages les plus édifiants pour qu'on admire avec quelle désinvolture cet adolescent parle de sa grand'mère ; des cheveux blancs et des idées fossiles de son oncle ; de sa manière d'aimer les femmes et de son dégoût de l'existence. On y verra, enfin, qu'il commence à se préoccuper de

littérature avec plus d'ardeur qu'il n'est convenable à un jeune homme dont on attend des déterminations sérieuses :

« ...J'avais à peine expédié mon examen que je pensais aux plaisirs qui m'attendaient ici. Mon diplôme de bachelier rencontre dans ma poche mon billet de diligence, et l'un n'attendait que l'autre. Me voici au Mans ; je cours chez mes belles voisines. Tout s'arrange à merveille ; on m'emmène dans un vieux château. Un maudit catarrhe oublié depuis six mois reprend ma grand'mère ; je reçois une lettre qui m'annonce qu'elle est en danger, et huit jours après une seconde lettre vient m'avertir de prendre le deuil. Voilà bien à quoi tiennent le plaisir et le bonheur de cette vie !...

« Et maintenant, la terre recouvre son corps ; les larmes que sa mort fait répandre à ceux qui l'entourent seront bientôt sèches : et voilà, voilà pourtant le sort qui m'attend, qui nous attend tous ! Je ne veux point de ces regrets de commande, de cette douleur que l'on quitte avec les habits de deuil ; j'aime mieux que mes os soient jetés au vent ; toutes ces larmes feintes, ou trop promptement taries ne sont qu'une affreuse dérision.

« Mon frère est reparti pour Paris ; je suis resté seul dans cet infernal château, où je ne puis parler à personne qu'à mon oncle qui, il est vrai, a mille bontés pour moi ; mais les idées d'un homme à cheveux blancs ne sont pas celles d'une tête blonde ; c'est un homme excessivement instruit, et, quand je lui parle des dames qui me plaisent ou des vers qui m'ont frappé, il me répond : « Est-ce que tu n'aimes pas mieux lire tout cela dans quelque bon

historien ? Cela est toujours plus vrai et plus exact. »

« Toi qui as lu l'*Hamlet* de Shakespare, tu sais quel effet produit sur lui le savant et érudit Polonius !... « Je m'ennuie et je suis triste ; mais je n'ai pas le courage de travailler ; eh ! que ferais-je ?... retournerai-je quelques positions bien vieilles ? ferai-je de l'originalité en dépit de moi et de mes vers ? Depuis que je lis les journaux (ce qui est ici ma seule distraction) je ne sais pas pourquoi tout cela me paraît d'un misérable achevé ! Je ne sais si c'est l'ergoterie des commentateurs, la stupide manie des arrangeurs qui me dégoûtent, mais je ne voudrais pas écrire, ou je voudrais être Shakespeare ou Schiller : je ne fais donc rien ! Je sens que le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme qui a les passions vives, c'est de n'en avoir point. Je ne suis point amoureux ; je ne fais rien. Rien ne m'attache ici : je donnerais ma vie pour deux sous, si, pour la quitter, il ne fallait passer par la mort.

« Voilà quelles sont les tristes réflexions que j'entretiens. Mais j'ai l'esprit français, je le sens : qu'il arrive une jolie femme, j'oublierai tout le système amassé pendant un mois de misanthropie ; qu'elle me fasse les yeux en coulisse, et je l'adorerai pendant au moins six mois. L'âge me mûrira, j'espère, car je suis bon à jeter à l'eau...

« Comment me laisse-t-on ici si longtemps ? J'ai besoin d'un joli pied et d'une taille fine ; j'ai besoin d'aimer. J'aimerais ma cousine, qui est vieille et laide, si elle n'était pas pédante et économe.

« Je t'écris donc pour te faire part de mes dégoûts et de mes ennuis ; tu es le seul lien qui me rattache à quelque chose de remuant et de pensant ; tu es la



seule chose qui me réveille de mon néant et qui me reporte vers un idéal que j'ai oublié par impuissance.

« Je n'ai plus le courage de rien penser. Si je me trouvais dans ce moment-ci à Paris, j'éteindrais ce qui me reste d'un peu noble dans le punch et la bière, et je me sentirais soulagé. On endort bien un malade avec de l'opium, quoiqu'on sache que le sommeil lui doit être mortel. J'en agirais de même avec mon âme... »

Malaise de jeunesse, sera-t-on peut-être tenté de remarquer. Mais il a prévu l'objection. Il écrit, en effet, plus loin :

« N'y a-t-il pas ici quelque vieille tête à perruque et à système pour me dire : « Tout cela est de votre âge, mon enfant. J'ai été comme cela aussi dans ma jeunesse. Il vous faut un peu de distraction, pas trop ; et puis vous ferez votre droit et entrerez chez un avoué. » Eh bien, non ! son droit, s'il le commencera, il ne le poursuivra pas. Tout de suite rebuté par sa sécheresse, il l'abandonnera pour la médecine, comme il abandonnera la médecine pour la peinture... »

Mais le voilà, déjà, tout entier : *parisien*, avec l'ostentation de scepticisme, l'ironie, le persiflage qu'on attache à ce mot, depuis Voltaire — si éperdument épris d'absolu, cependant ; si *candide*, aussi. Notons ce trait : il ne sait que faire, et il a besoin d'aimer. C'est son antienne. Il y reviendra, en s'excusant de radoter, dans une seconde lettre, au même Paul Foucher, celle-là non plus datée de Cogners, mais du Mans, de chez son oncle Desherbiers où, avant de rentrer à Paris, il est allé passer le mois d'octobre :

« Je ne suis pas amoureux... mais je sens que je suis fait pour l'être. »

Deux démons le tourmentent ensemble, et pour des fins qui semblent contraires, mais qui se confondront bientôt. On l'a entendu jouer sur les mots : « Je sens que le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme qui a les passions vives, c'est de n'en avoir point. » Il lui en faut une, coûte que coûte. « Je hais les femmes en théorie... mais j'ai beau faire, j'y serai pris ; trompez-moi, méchantes, trompez-moi, mais vous n'aurez pas de mérite à me tromper ! » Le singulier sentiment, chez un jeune homme que ce besoin des douleurs, autant, pour le moins, que des joies de l'amour ! Mais il le devine : il n'aura de génie qu'en s'abreuvant jusqu'à l'épuisement de ce mélange de bonheur et de tristesse, de cet « amalgame de fange et de ciel » qu'il considère comme la rançon de la vie. « La poésie, chez moi, est sœur de l'amour », dit-il avec une étonnante prescience. A peine s'il est ému quand il ne s'agit que de dire adieu aux demoiselles qui sont venues chez son oncle. Mais convient-il de les embrasser ? il sent s'éveiller dans son cœur une impression « triste et douce ». Il ne saurait rien voir avec ses yeux de dix-sept ans, qu'il n'y mêle « un peu d'idéal ». Les douleurs ne lui sont qu'une « douce mélancolie ».

« Si, en passant devant, dans la rue, écrit-il à Paul Foucher, une jeune fille inconnue m'a semblé belle, je ne me retournerai pas pour qu'un second coup d'œil me montre que le premier n'avait trompé ; je m'enfuis, au contraire, emportant cette image à moitié vraie, à moitié fausse et l'embellissant encore de toute la force de mon imagination. »

Il faut, en outre, que la galanterie se mêle à tout cela, sinon le libertinage. « J'ai besoin d'un excès quelconque », assure-t-il à son correspondant, en l'informant qu'il joue au billard « comme un furieux ».

Il paraît qu'il fait ses délices, alors, des *Liaisons dangereuses* de Choderlos, de Laclou, des *Aventures du chevalier de Faublas*, de Louvet de Couvray, des romans de Duclos, de Crébillon le fils, et autres sires de moindre qualité. Ce galvaudage fait plus que d'échauffer son sang. Il y a dans les histoires érotiques dont se repaissent beaucoup d'adolescents, un maléfice qui s'exerce bien au delà de leurs sens, et qui les pénètre et les corrompt, bientôt, jusqu'à l'âme. Les voilà, par les soins de ces entremetteuses, transportés dans un monde où le désir règne, et où tout est si facile à l'amour, qu'il agit comme le caprice, et dégénère en licence.

Alfred l'a reconnu lui-même, dans *La Confession*, en faisant Octave, sous les traits de qui nous le reconnaissons, trouver au milieu de sa chambre, quand il avait quinze ou seize ans, une grande caisse de bois qui renfermait une quantité de vieux livres poudreux, pour la plupart des romans du XVIII<sup>e</sup> siècle.

« Je les dévorais avec une amertume et une tristesse sans bornes, le cœur brisé, et le sourire sur les lèvres », a-t-il écrit. « Oui, vous avez raison, leur disais-je, vous seuls savez les secrets de la vie, vous seuls osez dire que rien n'est vrai que la débauche, l'hypocrisie et la corruption ».

Mais qu'on l'écoute se confier à son ami, dans la seconde des lettres auxquelles il a été fait plusieurs fois allusion, et qu'on dise si ce n'est pas l'exemple

de Valmont qui le hante : « Sais-tu quel rôle j'ambitionne ? Je voudrais être un homme à bonnes fortunes. Non pour être heureux, mais *pour les tourmenter toutes jusqu'à la mort, faisant jouer tous les ressorts de mon esprit sans jamais toucher à mon âme.* »

Enfin, dans quelles clandestines beuveries d'écoliers a-t-il contracté le goût des alcools ? Byronisme, sans doute ; dipsomanie, peut-être, aussi... On se rappelle (nous aurons à y revenir) qu'il descend des Salviati par les femmes. Mais sans remonter si loin, c'est assez, pour expliquer son atavisme, de savoir que la plupart de ses ancêtres laissèrent dans le Vendômois, outre celle de libertins, la réputation de francs buveurs, pour ne pas dire d'ivrognes.

Rien de surprenant, après cela, que son développement physique ait été tardif. Longtemps, il ne parut pas son âge. Le mystère de la puberté s'accomplit chez lui avec lenteur pour ne se révéler brusquement qu'aux approches de sa dix-huitième année. Selon le témoignage de Paul, la première fois qu'il parut dans le monde, l'hiver de 1827-1828, les femmes ne prêtèrent aucune attention au « petit bonhomme » qu'il était, et qui répétait en conscience les pas que venait de lui apprendre son maître à danser.

De quinze à dix-huit ans, Fantasio ne jouit d'aucun des séduisants avantages de Chérubin, s'il tombe amoureux « comme on s'enrhume ». Il prendra sa revanche. Pour le moment, il souffre d'une espèce de langueur où son imagination exaltée et inquiète trouble sa sensualité native, assombrit l'ardente tendresse de son cœur...



Quand le poète et le jeune homme écloront de concert en lui, au début de 1828, tous deux porteront l'empreinte indélébile des morbides rêveries auxquelles il se sera nerveusement abandonné, dans l'attente pathétique, contractée comme par l'angoisse, de leur épanouissement.

## « L'ENFANT TERRIBLE » DU ROMANTISME

A distance d'une lieue et demie, environ, du cœur de Paris, en se dirigeant vers l'ouest, il y avait en 1828, une petite commune où l'on pouvait se rendre, soit en ligne directe par Passy, soit avec un détour, si l'on aimait à flâner un peu, par le Bois de Boulogne, C'était le village d'Auteuil, qui comptait alors un milier d'habitants, composé en majeure partie de rentiers et d'étudiants matineux ou de commis, avec ou sans grisettes, mais heureux de retrouver là un peu de la tranquillité de leur province, et de pouvoir se loger à meilleur compte que dans la capitale.

M<sup>me</sup> de Musset, qui, peut-être, n'avait pas oublié que son père, M. Guyot-Desherbiers, avait été, à Auteuil, des hôtes de la veuve de Condorcet, y avait loué, au printemps, un modeste appartement dans une fort grande maison. Sa fille y respirait l'air de la campagne, et Alfred s'y délassait des fatigues de ses cours, après avoir pris généralement pour rentrer le chemin des écoliers, c'est-à-dire celui du Bois.

Bien vite, comme on sait, le droit l'avait rebuté,

et il s'était tourné vers la médecine. Il suivait les leçons d'anatomie descriptive de Bérard. Il les suivit, du moins, jusqu'à la dissection des cadavres. A l'ouverture du premier, sous le scalpel, il s'évanouit dans l'amphithéâtre, puis s'enfuit à toutes jambes, aussitôt ranimé, comme si l'âme du défunt lui courait après. L'épreuve était concluante. Il ne fut plus question, dès lors, de médecine ni de chirurgie. Mais quelle profession exercera-t-il, lui qui déclarait à son frère son incapacité de se résigner « à être une espèce d'homme particulière » ?...

Son père, il est vrai, ne le presse point de choisir un état. Il le laisse se former. C'est assez, estime-t-il, qu'Alfred ne s'abandonne pas à l'oisiveté. Alfred continue de lire, en effet, pratiquant, surtout, comme il convient à cette époque, à un esprit distingué, les écrivains étrangers, et cultivant, en même temps, la musique et le dessin — la poésie, sans doute, aussi. Excellente pour un poète, cette façon d'embrasser la vie ou d'en respirer nonchalamment, sinon d'en cultiver avec assiduité toutes les fleurs. Il paraît, néanmoins, qu'il se laissa un moment persuader par son professeur de dessin qu'il serait peintre. Il crut si fort à sa vocation, pendant cinq ou six mois, qu'il partagea entièrement son existence entre un atelier de peinture et le musée du Louvre. Il s'enhardit même jusqu'à composer, au dire de Paul, qui affirmait que M<sup>me</sup> Jaubert possédait une cinquantaine de dessins de son frère, et qui concertait encore de lui, après sa mort, un portrait en pied de Louise Bouvier, célèbre voleuse détenue dans la maison centrale de Clermont, et une tête de Byron. Alfred devait continuer, sa vie durant, de faire des

caricatures, de griffonner partout des figures, toute sorte de grotesques, jusque dans les marges de ses lettres, comme on continue de faire des mots ou des citations latines, une fois qu'on en a contracté la déplorable habitude.

On ignore tout de sa peinture ou de celle dont il s'inspirait. Mais il est facile de deviner que ses préférences allaient aux maîtres italiens, et aux maîtres italiens de la Renaissance. Ce gracieux et profond génie, à l'épanouissement duquel contribuèrent les influences combinées de trois siècles de culture française, du *xvi<sup>e</sup>* au *xviii<sup>e</sup>*, avait ses racines lointaines dans l'Italie des petits États, la Florence ou la Venise des Médicis et des Doges. C'est par là qu'il rejoint Shakespeare, non par le celtisme. Rien — sinon « le chant des oiseaux » — ne l'a jamais autant enchanté que les sonnets de Pétrarque, que lui commentait son précepteur, ou que cette *Jérusalem délivrée* et que ce *Roland furieux* qu'il dévorait, enfant, avec son frère.

Léon Séché, constatant, aussi, l'existence d'affinités subtiles entre Alfred de Musset et les poètes et les artistes de la Renaissance italienne, s'est demandé si l'auteur de *Lorenzaccio* savait sa filiation avec la famille florentine des Salviati. On peut répondre par l'affirmative, car il n'ignorait rien de sa généalogie et s'en montrait fier.

« Un soir, écrit Séché, qu'une de ses petites amies, danseuse à l'Opéra, dînait au Palais-Royal avec « un prince, fils d'un ancien roi, bon prince et galant homme », Musset étant arrivé au dessert se mit à table et offrit des pêches à la ballerine, en lui racontant une histoire invraisemblable sur la vertu des



pêches appliquée aux jeunes demoiselles. Un peu confuse, elle lui demanda s'il la prenait pour une Jeanne d'Arc. Alors (...) il leva le front et parla plus haut :

— « Jeanne d'Arc, sachez qu'elle fut mon arrière-grand'tante. »

Mais cette connaissance du sang italien qu'il avait dans les veines, a dû l'encourager à cultiver chez lui des goûts dont il attribuait l'origine à son hérédité. Aussi bien, n'est-il pas significatif que le jour où il lui faut, pour la première fois, se déguiser à un bal travesti que donne Achille Devéria (en 1829), il endosse le costume d'un page à la cour des Médicis ? Le joli portrait est populaire, qu'a fait de lui le dessinateur romantique dans ce costume où, en justaucorps de satin, les jambes et les cuisses moulées dans un maillot, un fin stilet à la ceinture, l'allure souple et impertinente, une main sur la hanche, l'autre jouant avec le bout flottant d'une de ses manches, il incline légèrement de côté l'ovale allongé de son séduisant visage sous le bonnet qui découvre très haut son front, entre deux touffes de cheveux blonds. C'est Razetta, déjà, de *La Nuit vénitienne*, ou Salviati lui-même, qu'il a mis en scène avec tant de réalisme, dans *Lorenzaccio*. Voyez le drôle tenir à Louise Strozzi l'étrier, comme elle monte à cheval.

JULIEN SALVIATI. — *La jolie jambe, chère fille ! tu es un rayon de soleil et tu as brûlé la moelle de mes os.*

LOUISE. — *Seigneur, ce n'est pas là le langage d'un cavalier.*

JULIEN SALVIATI. — *Quels yeux tu as, mon cher*

*cœur ! quelle belle épaule à essuyer toute humide et si fraîche : Que faut-il te donner pour être ta camériste cette nuit ? Le joli pied à déchausser !*

LOUISE. — *Lâche mon pied, Salviati.*

SALVIATI. — *Non, par le corps de Bacchus, jusqu'à ce que tu m'aies dit quand nous coucherons ensemble.*

*(Louise frappe son cheval et part au galop.)*

UN MASQUE, A SALVIATI. — *La petite Strozzi s'en va rouge comme la braise. Vous l'avez fâchée, Salviati.*

SALVIATI. — *Baste ! colère de jeune fille est pluie du matin.*

Mais si, un an plus tôt, comme on l'a constaté, Alfred est rongé d'inquiétude, en proie à l'ennui, obsédé par l'obscur prescience de la dualité qui se partagera son âme et la déchirera, ce n'est encore que timidement et par boutades qu'il avoue ses penchans pour le libertinage et la débauche. Il manque de l'audace — du cynisme serait impropre — qu'il acquerra dès l'éclatante révélation de ses dons, et il doute de son pouvoir, à la fois de ravir les femmes et d'étonner les hommes. C'est l'époque où, encore emprisonné dans la chrysalide, chez lui si coriace, de l'âge ingrat, il fait des débuts difficiles dans les salons et s'essaye à danser, mal, c'est-à-dire à contre-mesure et en brouillant les pas, défaut dont il ne parviendra jamais, du reste, à se corriger complètement, mais qu'il palliera, du moins, plus tard, par sa grâce légère et son fougueux entrain, surtout dans la valse où il excellera.

On a pour voisins, à Auteuil, les Melesville, et de charmantes relations mondaines s'établissent entre les deux familles. Alfred prend une part active à ces divertissemens, qui l'amuse fort et dans lesquels

son esprit trouve tout naturellement l'occasion de se dégourdir, et bientôt de briller. M. de Musset, « jamais à bout de citations, de souvenirs, d'histoires », animait son salon, a dit Grille. « Doux, gracieux, facile dans le cours de sa vie, tout à fait généreux, grand travailleur », le père d'Alfred savait être un infatigable boute-en-train. « Il jouait à toutes sortes de jeux, s'intéressait à tout, écoutait avec attention, répondait avec obligeance. Son salon était le rendez-vous des jeunes poètes; on y faisait des charades [notez ceci], on y dansait, on y lisait des vers; on y voyait souvent de fort jolies femmes: c'était une bonne maison ». Et le milieu le plus propre à la formation d'une nature aristocratique comme celle de l'auteur de *Croisilles* et de *La Mouche*.

Alfred tient avec talent les rôles qu'on lui confie, et il paraît qu'il a quelquefois pour spectateurs, non seulement le père Brazier, des *Féeries*, mais M. Scribe, dont il devait prononcer, à quelques vingt ans de là, devant Legouvé, un éloge qui est une condamnation sans appel. Il le louait, en effet, d'avoir le solide mérite de *la ligne droite*, mais lui reprochait, en même temps, d'être trop logique, de ne perdre jamais la tête. « Moi, disait-il, au contraire, au courant d'une scène ou d'un morceau de poésie, il m'arrive tout à coup de changer de route, de culbuter mon propre plan, de me retourner contre mon personnage préféré et de le faire battre par son interlocuteur... »

Il y a tout à parier qu'il ne profita pas des leçons de sagesse de l'auteur du *Mariage de raison*, et qu'il dédaigna même de recueillir de cet habile homme le secret de fabriquer un drame ou une comédie à suc-

cès, comme un cuisinier réussit une sauce, ou un illusionniste un escamotage.

Son plus grand plaisir, avec celui de prendre part aux petites fêtes que donnent, tantôt ses parents, tantôt les Melesville est d'aller chez le peintre Eugène Devéria, le frère du dessinateur qui a fait son portrait, et dont la maison comptait parmi les foyers du Romantisme. Sainte-Beuve, David (d'Angers), Gustave Planche, Louis Boulanger, Pétrus Borel, entre autres, y fréquentaient ; Paul Foucher, aussi, qui avait servi d'introducteur au jeune dandy. Après l'avoir présenté, presque enfant, à Victor Hugo, alors logé au 90 de la rue de Vaugirard, il l'accompagnait, à présent, 11, rue Notre-Dame-des-Champs, dans la paisible retraite du poète, « au fond d'un jardin plein d'arbres » (Théophile Gautier).

Le sentiment est complexe, à regarder de près, qu'il éprouve parmi les membres du Cénacle où il retrouve Sainte-Beuve et Louis Boulanger, et fait la connaissance de Vigny, de Mérimée, des frères Emile et Antony Deschamps. Victor Hugo, marié, renté par le Gouvernement, décoré de la Légion d'Honneur depuis 1825, fait figure de maître, plus que ne l'eût voulu son âge, et pontifie, déjà. Prié par ses amis, il dit les vers qu'il a composés dans la journée. Il en demande à Sainte-Beuve. Il en demandera, plus tard à Alfred, qui, en attendant, s'excitait ou aiguillait son esprit, comme bien l'on pense aux discussions littéraires auxquelles il lui était permis d'assister, sans qu'il osât, d'abord, y exprimer son avis. L'ardeur des convictions de tous ces jeunes hommes, si elle ne l'enflammait, provoquait son émulation. Mais le sens critique, tôt éveillé chez lui, le disputait



au délire de l'inspiration. Il écoute, s'informe, retient, pastiche, mais ne se laisse pas éblouir, et jamais son admiration très réelle pour le chef d'école, aux regards d'aigle, ne s'exalte jusqu'à la ferveur religieuse.

*Le mal des gens d'esprit, c'est leur indifférence,* a-t-il écrit quelque part, en se calomniant. Il est vrai qu'il y a toujours chez lui un censeur vigilant, qui le tient en garde contre les emballements où le bon sens et le bon goût perdent leurs droits. Qu'on se rappelle la première des lettres à Paul Foucher dont on a lu plus haut des extraits. « J'ai l'esprit français, je le sens », y a-t-il dit. Mais n'est-ce pas chose singulière, presque saugrenue, d'entendre un jeune homme faire une pareille déclaration ? On n'imagine pas un apprenti poète éprouvant le besoin de s'exprimer de la sorte, au siècle précédent, encore moins au xvii<sup>e</sup>. C'est qu'il y a quelque chose de changé dans les caractères et dans les mœurs. On se découvre, on croit se découvrir des affinités avec l'étranger, au temps du Romantisme. C'est façon de réagir contre le Classicisme, de protester contre les perruques... N'a-t-on pas fait reproche aux Français, et M<sup>me</sup> de Staël en tête, de leur étroit attachement aux « règles », de la sécheresse de leur inspiration, de la froideur de leur raison... ? On renie la tradition ; on désavoue ses origines. Alfred point, qui ne va pas si loin que le moyen âge pour se trouver des ancêtres... S'il est des pèlerinages qu'on accomplit à la cathédrale Notre-Dame, pour se donner l'illusion de voir, du haut de ses tours, grouiller le Paris des truands, s'il va contempler le coucher du soleil, au sommet du mont Parnasse, il ne laisse pas de railler la grandiloquence,

l'allure et les vêtements excentriques des *bousingots*, et son dandysme se refuse à les prendre pour modèles...

Ce qui frappe, au reste, dans les premières pièces de vers qu'il s'essaye, alors, à rimer, et qu'il s'interdira de publier dans ses recueils, c'est la variété de l'inspiration. Cette variété témoigne de son absolue indépendance dans l'imitation. Sans doute, est-ce Sainte-Beuve, non le plus modeste, peut-être, mais le moins turbulent des romantiques, qui l'attire, surtout, et qu'il écoute le plus volontiers. Sachant le goût que révèlent pour André Chénier les *Poésies et pensées de Joseph Delorme*, on peut supposer que ce fut Sainte-Beuve qui mit dans les mains d'Alfred le volume d'élégies sur lequel celui-ci rêva tout un soir, dans les allées du Bois de Boulogne, en rentrant chez sa mère, et qui décida de sa vocation.

A en juger par l'accent des paroles célèbres de la Muse dans *La Nuit d'août* :

*Pauvre enfant ! nos amours n'étaient pas menacées  
Quand, dans les bois d'Auteuil, perdu dans tes pensées,  
Sous les verts marronniers et les peupliers blancs,  
Je t'agaçais, le soir, en détours nonchalants,*

l'impression dut être profonde, que produisirent sur lui les vers du chantre de Myrto. Il en aima la sensualité, la licence. Et quel trouble délicieux dut lui causer un tableau comme celui-ci, dont la vivacité fait souvenir des petits soupers du Régent :

*Mais quels éclats, amis ! C'est la voix de Julie.  
Entrons ! Oh ! quelle nuit ! joie, ivresse, folie !  
Que de seins envahis et mollement pressés !  
Malgré de vains efforts que d'appas-caressés !*

*Que de charmes divins forcés dans leur retraite  
Il faut que de la Seine, au cri de notre fête,  
Le flot résonne au loin, de nos jeux égayé,  
Et qu'en son lit voisin, le marchand éveillé,  
Écoutant nos plaisirs d'une oreille jalouse,  
Redouble ses baisers à sa trop jeune épouse !...*

Nous retrouverons cette épouse, avec son mari maladroit, dans *La Ballade à la lune*.

La première des poésies que l'on connaisse d'Alfred de Musset, par son frère, qui en a reproduit le début, s'inspire, d'ailleurs de la manière de Chénier :

*Il vint sous les figuiers une vierge d'Athènes  
Douce et blanche, puiser l'eau pure des fontaines...*

Nul rappel, ici, des *Odes et Ballades* et des *Orientales*. L'atticisme a séduit Alfred plus que le gothique, dont il ne s'engoua qu'une heure, avant de sourire à l'Orient, qu'il n'alla pas chercher au même endroit que Hugo, voulut davantage à sa portée — en Espagne et en Italie. L'auteur du *Tableau de la poésie française au XVI<sup>e</sup> siècle* n'a pas été étranger à la fixation de sa préférence, en lui montrant que le génie hellénique, qui a donné sa suprême fleur en Chénier, s'épanouit magnifiquement à l'époque de la Renaissance et colore la tragédie racinienne. Alfred de Musset — qui eût pu être notre Keats — n'échappa pas, certes, à la contagion qui sévissait parmi les hôtes du Cénacle. Il écrivit son petit drame romantique dans le style du chef de l'école ; mais il n'eut garde de le lui montrer, celui-ci ne faisant guère cas de sa personne. Aussi bien, sa fièvre fut-elle bénigne. Il devait se *déhugotiser* très vite, suivant l'expres-

sion de son père, et même se comporter, dans le temple, avec l'effronterie de Fantasio à la cour du roi de Bavière.

— J'ai vingt mille vers derrière moi, lui dira plus tard Victor Hugo.

— J'aime mieux les avoir devant, répondra-t-il.

« Faites des systèmes, mes amis (...) qu'un homme de génie se présente, et il renversera votre échafaudage. » Sa lettre à Foucher nous renseigne sur son état d'esprit. Il ne saurait prendre ce qu'il entend pour paroles d'Évangile. Et, d'abord, la superstition des poètes du Cénacle pour la rime riche l'incite à regimber. Il se contente presque de l'assonance, par contradiction.

A la lecture de Mardoche, Emile Deschamps se récriera, prétendra qu'il faut des rimes de trois lettres au moins.

« Comme celles-ci ? ne pourra s'empêcher de demander Victor Hugo :

*Ici gît le nommé Mardoche  
Qui fut Suisse de Saint-Eustache  
Et qui porta la hallebarde ;  
Dieu lui fasse miséricorde ! »*

Alfred est trop primesautier, aussi trop espiègle, pour garder sa place dans le rang ; trop fier pour accepter le mot d'ordre de qui que ce soit. Et puis, ces gens-là sont vraiment plus convaincus qu'il ne sied de la valeur de leurs œuvres. A bien voir, ce qu'ils font comme ce qu'il fait lui-même, à leur exemple, quoi d'autre que des bagatelles ? Du moment que ce n'est pas la passion qui les anime, que ce n'est pas



d'un cœur blessé par la flèche d'Eros que leurs poèmes jaillissent, il n'y a qu'à rire...

— Moi aussi, j'écris des vers ! ira-t-il avouer, un matin, en s'esclaffant, à Sainte-Beuve, au saut du lit, comme on annonce à quelqu'un une nouvelle baroque, ou comme on fait une bonne farce.

Remarquez qu'il ne dit pas « je suis poète ! » bien qu'en secret quelque chose l'avertisse qu'il est marqué du signe divin ; serait-ce, seulement, l'émoi sensuel où éclôt son inspiration, l'espèce de « transport au cerveau » dont — comme dit M. Charles Maurras — s'accompagne, chez lui, cette visitation « mystérieuse et privilégiée » ? Point de doute qu'il ne présente, dès l'instant où la Muse le baise au front, pour la première fois, « dans le bois d'Auteuil », que poésie signifiera chez lui extase, torture ravissante, cris de l'âme, du cœur, de la chair, de tout l'être soulevé par une exaltation atteignant à la frénésie. Le poème, c'est la forme que prendra chez lui le souvenir presque physique encore, de la volupté partagée, ou des paroles d'amour aussi tendres qu'à la minute de leur balbutiement chuchoté, des sanglots de la douleur et des plaintes de la jalousie...

Alfred le devine à la joie avec laquelle, en rimant ses premiers vers, il s'enivre de prolonger le sentiment de délivrance que lui procure l'éclosion de la puberté.

Une dame distinguée, musicienne, jolie, vraisemblablement (M<sup>me</sup> Groisellier), s'intéresse, alors, à lui, à son visage, qui a pris, du jour au lendemain, une mâle expression d'assurance ; à son esprit, qui, tout à coup, pétille, fuse en mille étincelles éblouissantes. Mais elle est coquette ; et, soit caprice de

malade — une grave affection de poitrine la tient éloignée de Paris, de l'autre côté de la plaine Saint-Denis — soit hésitation à tromper le Clavaroche dont elle subit encore l'ascendant, elle feint de traiter en gamin Alfred dont elle a remarqué, pourtant, la transformation, et lui fait peut-être jouer le personnage de Fortunio.

Le voilà partagé entre les visites qu'il court lui rendre à la campagne, où elle l'invite par de laconiques billets, d'une rédaction prudente, et « les rendez-vous que lui donne la Muse », pour parler le langage de Paul de Musset. Il est inquiet, frémissant, il souffre, à tout le moins, dans sa vanité. Ce n'est pas le délire, encore ; c'est, déjà, la fièvre. Les vers naissent, vite barbouillés, raturés à peine. Il les porte, on l'a vu, à Sainte-Beuve en riant ; moitié convaincu qu'ils sont passables, moitié persuadé qu'ils ne valent rien. Sait-on jamais ? puisque, encore une fois, pour les écrire, les exhaler, plutôt, dans les larmes, il ne s'est pas « levé en sursaut, sans raison, les pieds nus », au milieu de la nuit. Et Sainte-Beuve de déclarer, à quelques jours de là, à un de ses amis : « Il y a parmi nous un enfant plein de génie », et de vaincre les hésitations de son cadet, en lui conseillant de se faire entendre, à l'Arsenal, d'abord, chez Nodier, au Cénacle, ensuite...

Le lourd et mol poète des *Rayons jaunes* a un faible pour le lesté et piaffant Alfred, qui réalise le type de l'homme qu'il eût voulu être, si même il ne l'envie en secret. Ce fils de vieux, vieillot lui-même, sensuel et triste, déçu dès la jeunesse et rongé par le doute, mécontent faute de moyens de séduction, alors que son rêve fut toujours de séduire comme un bellâtre,

comme un « officier de hussards », d'entraîner et de traîner après soi tous les cœurs, admire dans Musset sa vivante antithèse. Lui qui ne vivra que pour l'amour, et, à défaut d'avoir des aventures personnelles, voudra être mêlé aux affaires galantes des autres, il flaire qu'Alfred, avec sa figure, son impatience à épuiser les plaisirs, lui fournira avant longtemps l'occasion de jouer ce rôle de confident et de consolateur dont il tire de si rares délices. Enfin, il ne voit rien, dans l'art éclatant, tout extérieur alors, du jeune homme, qui porte ombrage à la gloire de poète élégiaque et de chanteur de la vie intime du cœur qu'il ambitionne.

Il avait l'intelligence curieuse, mobile et changeante, réceptive, sinon influençable ; l'âme délicate, tendre, douillette, fidèle, faut-il croire, non sans ruse ou duplicité, à la façon de celle d'une femme. Il s'intéressa — plus près qu'il était du bourgeois Werther que de l'aristocratique Manfred — à ce beau garçon distingué, spirituel dans l'intimité, un peu froid et hautain, déjà, de manières en public, mais généreux, et qu'on devinait passionné, en même temps que capable de violence et de cruauté ou de dureté. Musset, de son côté, éprouvait pour Sainte-Beuve, « sensible jusqu'à la maladie », comme l'a vu Lamartine, vivant seul avec une mère âgée dans une petite maison pareille à un presbytère sur un jardin retiré, une sympathie non, certes, inspirée par des affinités de nature (il le baptisa « M<sup>me</sup> Pernelle »), mais par l'intérêt de la surprise que pouvait provoquer sa présence insolite dans le cercle des romantiques. Cet homme insinuant, sous des apparences discrètes, aux façons d'ecclésiastique, à la

grosse tête ronde, trop grosse pour son corps frêle, et couverte de cheveux rouge-blond très abondants, « à la fois raides et fins », a noté Juste Olivier, aux yeux vifs, malicieux, parfois rêveurs ou sournois, et d'une convoitise gênante, dans des joues chanoinesques, contrastait étrangement avec les hôtes habituels de Victor Hugo.

Alfred le sentait plus averti, plus clairvoyant, plus cultivé, et près du classicisme dans lequel il avait été élevé, que ces excessifs ; plus apte à goûter qu'eux le naturel, la légèreté, les grâces délicates de la littérature des siècles qui le ravissaient lui-même.

Aussi bien, Sainte-Beuve devait-il être seul à prendre sa défense quand il rompit avec le Romantisme, ou se détacha de lui, et à soutenir qu'il n'avait pas agi comme un transfuge, mais qu'il était sorti librement d'un milieu où il n'avait fait que passer, et qui n'avait jamais été le sien. Dès 1833, il écrivait à son propos, dans *La Revue des Deux Mondes*, un article chaleureux, et qui dut, au moins, autant déplaire à Hugo qu'avait déplu à Vigny l'étude dithyrambique qu'il avait consacrée à Hugo dans la même revue.

Il le dénigrera, plus tard, quand il verra la place qu'il aura prise, celle qu'il se croyait réservée (mais qu'occupa plus justement Baudelaire). Il dénoncera « perfidement son talent de pastiche », dira que ses pièces font « l'effet d'être traduites ». Mais c'est que, les déceptions l'auront aigri et qu'on lui aura changé son « jeune homme » en grand homme...

« M. de Musset entra dans le sanctuaire lyrique tout éperonné, et par la fenêtre, je le crois bien », écrira-t-il en 1840, lors de la publication des *Poésies*



complètes. « Le lyrisme de cette époque était un peu solennel, volontiers religieux, pompeux comme un *Te Deum*. M. de Musset lui fit d'emblée quelque déchirure. » C'est ce Musset irrespectueux que Sainte-Beuve a aimé. Il se peut, qu'alors, ait existé entre le poète et le critique une sorte de complicité spirituelle, et qu'ils aient échangé plus d'un sourire de connivence dans le salon de la rue Notre-Dame-des-Champs, en entendant les affirmations définitives de quelques disciples, ou même du maître.

\* \* \*

Ils se retrouvaient, le dimanche, chez Charles Nodier, à l' Arsenal, dont l'auteur de *Tribby* était bibliothécaire. C'était là un foyer d'influencés rival ou concurrent de celui de Victor Hugo — moins solennel, cependant. On y récitait de la prose et des vers, comme juste ; et Victor Hugo lui-même, après Lamartine.

Mais Alexandre Dumas a insisté, dans ses *Mémoires*, sur la place que tenait la danse aux réunions de l' Arsenal. Une lithographie de Tony-Johannot évoque, d'autre part, les couples de jeunes hommes en habit, et de jeunes femmes décolletées s'enlaçant, tandis qu'un groupe se forme autour d'une table de jeu, dans un coin. Il y avait les dîners des « dineurs de fondation » et des « dineurs de hasard », et probablement y formulait-on des réserves quant aux extravagances du Romantisme, si, des innovations du Romantisme, on reconnaissait les mérites et l'utilité. Lorsque Sainte-Beuve conseille à son jeune ami de lire ses premiers vers à l' Arsenal, ce n'est pas

seulement — comme il l'a prétendu, non sans méchanceté, plus tard — parce que le salon de Nodier n'est qu'un salon, c'est-à-dire le lieu le plus convenable à l'audition d'un débutant. Il veut revendiquer l'honneur de la découverte du poète, et que celui-ci ne se fasse entendre chez Victor Hugo que précédé d'une rumeur flatteuse. Sainte-Beuve ne déteste pas ces menues intrigues. Il lui plaît d'entretenir par elles l'espèce d'animosité qui existe entre le hardi précurseur et Nodier, son aîné de dix ans, que l'on considère un peu comme un attardé...

Mais Alfred ne voit pas si loin. Il récite ses poésies chez Nodier, non en vérité, — ainsi que l'a écrit Léonce Pingaud — « comme Chérubin chante la romance à la comtesse », mais avec une certaine grâce indolente et tout à coup fringante, un mélange inattendu d'assurance et de timidité ; car il y a quelque chose de forcé, et d'assez pareil à de la bravade dans le désir qui le prend brusquement en public de secouer la réserve où il semble se plaire à s'enfermer.

Lamartine, qui a noté son « silence modeste au milieu du tumulte confus d'une société jaseuse de femmes et de poètes », se rappellera l'avoir vu « nonchalamment étendu dans l'ombre, le coude sur un coussin, la tête supportée par sa main, sur un divan du salon obscur de Nodier ». Dirait-on pas quelque jeune prince italien, indifférent au verbiage de ses courtisanes, blasé, mais tout frémissant de passion contenue, et dont la narine dédaigneuse ne se dilatera qu'à l'apparition de quelque belle fille, sous la caresse de son amoureuse odeur ?...

Il y a des moments, cependant, où une riante éclaircie se fait dans son âme et où il redevient can-

dide et s'amuse comme un page. Ce sont ceux qui l'emportent dans le tourbillon de la valse à deux temps (celle à trois temps *l'assomme*), aux bras d'une femme haut coiffée, toute en mousseline et en taffetas, ou de la jolie Marie Nodier, la fille du maître de maison, qui a son âge — dix-huit ans ? — et compose des vers et de la musique. Ce n'est qu'après avoir longtems tenu le piano pour faire tourner les invités de son père, qu'elle prend, aussi, sa part de plaisir à la danse.

*La tête coquette et fleurie  
De Marie  
Brillait comme un bluet mêlé  
Dans le blé.*

*Tachés déjà par l'écrivoire,  
Sur l'ivoire  
Ses doigts légers allaient sautant  
Et chantant.*

*...Puis nous courions recommencer  
A danser...*

On ne saurait risquer qu'Alfred la courtise ; mais elle lui plaît ; il savoure son charme et admire son esprit. Entre eux s'opère, tout doucement, un de ces échanges de sentiments délicats, presque tendres, où ce qu'il y eut toujours chez lui, en dépit des épreuves, de sensible à la candeur, trouve une satisfaction subtile, d'une suavité presque étrangère à la galanterie.

Il faut en faire tout de suite la remarque : on ne sait quel pouvoir lui interdit de tenter sur une jeune fille l'effet de sa séduction. Le débauché qu'il fut ne prémédita jamais de corrompre un cœur virginal.

Il sentait sa perversité s'émousser devant l'innocence :

*Doux mystère du toit que l'innocence habite,  
Chansons, rêves d'amour, rires, propos d'enfant,  
Et toi, charme inconnu dont rien ne se défend,  
Qui fis hésiter Faust au seuil de Marguerite...*

Devinait-il que ce charme est un fruit qui perd sa saveur, quand il n'est pas cueilli avec l'enthousiasme ou la dévotion du véritable amour ? Son respect de la vierge (aucun poète n'a trouvé langage plus aérien pour parler d'elle), le culte qu'elle lui inspire, et qui, bien loin d'être abstrait, est si voluptueux ou si *sensuel*, selon l'interprétation que Keats eût pu donner à cet mot, ce sera l'asile où il cherchera, après les pires souillures, à se purifier.

Peut-être, cependant, faut-il découvrir une autre raison, plus profonde, à l'origine de son *abstention* ?... On est tenté de croire qu'il obéit à son mauvais ange, qui ne veut pas qu'il trouve en la jeune fille, le salut. Le salut ? oui ; qu'il payerait du prix de son génie. Son instinct, un instinct supérieur, transcendantal à celui de conservation le met en garde contre un bonheur auquel il sacrifierait ses plus beaux poèmes, ses comédies les plus admirables. Car il sent qu'à la vierge, seule, il pourrait vouer un amour qui ne lui arracherait pas de cris douloureux, qui ne serait pas pour lui une cause de soupçons et de jalousie. Voyez qu'elle apparaît dans toutes celles de ses œuvres où nous le reconnaissons sous la figure du débauché, et qu'il la fuit toujours après s'être recueilli devant elle et l'avoir bénie — à moins qu'elle ne meure, comme Déidamia (dans *La coupe et les lèvres*), frappée d'un



coup de poignard symbolique par la courtisane Belcolore...

La comtesse de Clèves a raconté que, comme il faisait un séjour à la campagne chez un ami de son oncle Desherbiers, il entendit, un soir, frapper à sa porte une jeune fille qui s'était follement éprise de lui. Elle s'avança dans l'ombre, sans mot dire, éperdue et défaillante, en robe blanche, les cheveux parés d'une rose blanche comme sa robe (est-ce assez romantique) et qu'elle s'attendait de voir effeuiller... Le poète tomba aux pieds de cette trop réelle apparition, mais s'il lui chuchota des mots aussi doux que ceux qu'elle frémissait d'entendre, il refusa « la belle insomnie » qu'elle lui offrait, et la renvoya bien sagement se coucher.

Peu de temps auparavant, Vigny tente de le marier. Il se dérobe. C'est qu'il ne veut pas se lier, objectera-t-on. Il n'a pas de fortune, en outre ; et il invoquera cette excuse quand Aimée d'Alton lui demandera de l'épouser. Il eût pourtant uni son existence à celle de George Sand. « Jadis j'aurais donné dix ans de ma vie pour qu'une femme que je voulais épouser fût divorcée. Grâce à Dieu, la chose n'a pas été possible, car je me serais tué peu après », a-t-il, un jour, avoué.

Mais qu'on l'écoute, dès 1831, mander à son frère qu'il a aperçu, dans une allée des Tuileries, deux demoiselles de sa connaissance, assises au pied d'une caisse d'oranger. « Je les ai abordées, écrit-il, et je me suis assis auprès de la plus jeune. Elle avait un petit chapeau blanc avec des rubans verts. Tout ce qu'elle disait était charmant d'ignorance. On sent dans ses regards je ne sais quoi de frais et de tendre

dont elle ne se doute pas. Elle ne connaît pas plus l'amour qui est en elle qu'une fleur ne connaît son parfum. La beauté d'une jeune fille a quelque chose d'indéfinissable. Je suis resté une heure à côté de cette enfant ; il me semblait que je m'étais glissé à l'abri sous les ailes de son ange gardien. »

C'est merveille comme il sait déployer près des jeunes filles ces grâces légères de l'esprit qui effleurent leur esprit sans en flétrir le duvet fragile. Il excelle à ce marivaudage gamin, à ces délicieuses espiègleries qui les piquent au jeu — qui les piquaient, plutôt, car sous sommes en 1830 ! — et ne leur laissent jamais de blessure.

Environ le temps qu'il valse avec Marie Nodier, il fait danser dans le salon d'Achille Devéria deux demoiselles du même âge (M<sup>lles</sup> Champollion et Hermine Dubois), « très jolies toutes deux, assure Paul de Musset, aussi aimables, aussi ingénues l'une que l'autre, et très grandes amies ». Il leur parle modes, toilettes, chiffons, et vante respectivement à chacune les grâces et les beautés de l'autre. Dans quelle perplexité les plongent les confidences que le lendemain elles échangent, il est aisé de le deviner...

Le critique Gustave Planche, qui voyait d'un mauvais œil les succès d'Alfred, et ni jeune ni beau, ni même assez soucieux de propreté, nourrissait une sourde envie contre ce brillant cavalier, insinua qu'il l'avait surpris déposant un baiser sur l'épaule nue d'une des jeunes filles. La calomnie fit son chemin — *pianissimo, piano, rinforzando, crescendo*, comme dit Basile — si bien qu'elle arriva aux oreilles du père de la demoiselle. Celle-ci reçut l'ordre de refuser désormais les invitations de son danseur habituel. « Aux

regards mélancoliques de la victime, écrit Paul de Musset, Alfred comprit qu'elle obéissait à l'autorité supérieure et, comme il n'avait rien à se reprocher, il demanda des explications avec tant d'insistance qu'on ne put les lui refuser. On remonta jusqu'à la source du méchant propos. Planche essaya de nier ; mais, mis au pied du mur, il fut obligé d'avouer qu'il l'avait tenu. L'indignation du père se tourna contre lui. A la sortie du bal, ce père irrité guetta le calomniateur et lui donna de sa canne sur le dos... Quant à la jeune fille, sa réputation n'eut rien à souffrir de ce démêlé ; c'est à elle qu'Alfred de Musset adressa plus tard les vers à *Pépa*. »

Car il continue de rimer, entre deux visites, deux leçons de peinture, deux courses au delà de Saint-Denis, deux soupers ou deux bals, et, « sans presque y songer », compose *Le lever*, *L'Andalouse*, *Don Paez*, *Portia*, la *Ballade à la lune*, etc...

Il se peut que rue Notre-Dame-des-Champs, influencé par le maître, on regarde comme d'amusantes et impertinentes plaisanteries, ces espèces d'improvisations. Il est possible aussi qu'on tienne plutôt le poète *fashionable* pour un amateur que pour un fervent néophyte de la religion nouvelle.

Son père même, à ce moment-là, du moins, n'a pas l'air de croire qu'il faille prendre plus au sérieux ses essais littéraires que ses précédentes incursions dans la peinture et la musique. Il s'inquiète un peu, en revanche, de la fureur de dissipation qui semble s'être emparée tout à coup de son fils, et qui date moins, faut-il croire, des premiers succès mi-poétiques, mi-mondains de celui-ci que de sa première aventure galante.

Une femme, une marquise, comme l' « Andalous », Amaëgui, vient de le consoler de la meilleure manière qu'il soit possible à une femme d'expérience de consoler un jeune homme, ayant souffert, dans son amour-propre, des moqueries d'une coquette. Tant soit peu dévergondée, selon Maxime du Camp, cette Monna Belcolore lui a dit : « Monte à cheval, et viens souper chez moi. »

Guéries les blessures que lui a faites la Jacqueline dont il s'était épris, le voilà paraître, un matin, portant éperons, « le chapeau penché sur l'oreille droite, avec une énorme touffe de cheveux du côté gauche... » Il fréquente la jeunesse dorée, c'est-à-dire qu'il se lie, comme autrefois au collège, avec des jeunes gens beaucoup plus riches que lui, et recourt à la bourse maternelle, ou emprunte, pour pouvoir mener leur train d'existence. Il monte à cheval en leur compagnie ; déjeune et dîne dans les meilleurs restaurants, à leur table ; prend place à leurs côtés dans des voitures de poste qui roulent à minuit vers Enghien ou Mortefontaine ; passe encore des nuits blanches à jouer à la bouillotte avec eux, en habits sortant de chez leur tailleur, et imagine, enfin, des paris extravagants dont le public s'émeut.

Juste Olivier, qui l'a vu à cette époque, à l'un des mercredis d'Alfred de Vigny, a été frappé par l'élégance *un peu outrée* de sa mise : « redingote, col de velours jusqu'à la ceinture, pantalon bleu de ciel et collant ». Il faut compléter le portrait en signalant qu'il montre une taille de guêpe, chausse des bottes vernies à bout carré, et coiffe un haut de forme dont la massive colonne s'incurve.

Sa figure est belle, qui émerge d'une cravate à



triple tour, « ses traits réguliers et ses yeux bleus, sa barbe blonde » (c'est-à-dire ses pattes ou ses favoris). Il a les dents blanches et bien rangées, le nez aquilin ; mais tout cet ensemble, sans manquer d'expression, « a quelque chose d'un peu matériel et laisse l'impression d'une belle fleur cueillie et fanée avant le soir », ajoute notre mémorialiste. Sa physionomie doit manquer de flamme quand il ne s'anime pas, et rares deviendront bientôt les moments où il s'animerait avec les hommes, sans boire, ni parler femmes en leur société.

Lamartine avait, auparavant, remarqué son front distrait plutôt que pensif ; ses yeux rêveurs plutôt qu'éclatants ; la finesse de sa bouche indécise entre le sourire et la tristesse, si Sainte-Beuve gardera de lui, jusqu'en 1857, un éblouissant souvenir : « Quelle bonne grâce aisée ! C'était le printemps, même... Nul au premier aspect ne donnait mieux l'idée du génie adolescent. »

Il y a bien quelque pose en tout cela. La mode l'exige. C'est alors l'épanouissement du dandysme dont Baudelaire incarnera l'automne, mais qui aura une sorte de renouveau ou de prolongement archaïque avec Barbey d'Aurevilly. A l'origine de cette prétention à l'élégance suprême, au suprême bon ton, le grand conteur normand a découvert une « recherche inquiète de l'approbation des autres. »

De son côté, dans *La Revue fantastique*, Alfred définit le dandy : « un être qui n'en connaît qu'un seul, qui est lui-même. » Bientôt après avoir visé à produire l'imprévu par « toute une manière d'être, entièrement composée de nuances » (Barbey), après

s'être joué de la règle tout en la respectant, le dandysme se fera abstrait, héroïque ; il deviendra une manière de stoïcisme, comme la religion de l'honneur, de Vigny...

Avec Alfred de Musset, il n'est encore qu'impertinent. « Nulle illusion du cœur, nul soulèvement des sens » chez Brummell, qu'Alfred a pris pour modèle : une langueur froide. Or, c'est la grâce qui domine chez notre poète, malgré son admiration pour Byron. Si le grand désenchanté ou le grand révolté l'impressionne, c'est qu'il y a sous sa théâtrale attitude une sincérité qui ne trompe point. Alfred retrouve quelque chose du trouble mystérieux auquel il est en proie dans l'ardeur désespérée à vivre de l'auteur de *Manfred*. Les accents du génial lord éveillent sur ses nerfs des vibrations douloureuses, mais qui ont les caractères d'une volupté trop aiguë. Le secret que Byron traîne courbé par la Fatalité, ou qu'il porte dans les plis de son manteau dont les pans battent sous la tempête, comme il ressemble au remords qu'Alfred sent obscurément s'agiter dans son cœur ! Il serait vain de s'arrêter ici à des détails, et l'on commettrait une erreur en croyant prendre Musset en flagrant délit de pastiche byronien sur la foi de certains signes extérieurs, témoignages d'un engouement qui fut commun à tous les écrivains, en 1830.

Il faut voir autre chose que l'effet d'une séduction purement verbale dans les échos que prolongent les chants de Byron au fond de l'âme d'Alfred. C'est plus que le pittoresque du lyrique anglais, plus que son décor ou sa mise en scène et ses procédés, qui le stimulent, l'affectent. Il y a, comme l'a constaté

de façon sommaire Paul de Musset, communauté de sentiments entre les deux poètes. L'un et l'autre avec le même égoïsme tyrannique, et cependant la même générosité, éprouvent un égal besoin d'adoration et sont tourmentés d'un semblable désir d'infini, et de perfection ou d'absolu. Mais ce qu'il y a de viril dans ce désir chez Byron (vigoureux, sportif), est féminin chez Musset (de faible complexion). D'où l'amour de l'amour, de notre poète. Le sculpteur Préault l'a très bien senti, qui a donné à Alfred le sobriquet de « Mademoiselle Byron ». Tandis que le lord impétueux s'est perdu par excès de force, c'est par débilité que notre gracieux et délicat gentilhomme ruinera, à son tour, ses facultés merveilleuses.

Il faut l'entendre répondre, non sans présomption, à son frère, qui essaye de le mettre en garde contre le danger des cartes et des dettes : « J'ai besoin de tout connaître, et je veux tout apprendre par expérience et non par ouï-dire. Je sens en moi deux hommes, l'un qui agit, l'autre qui regarde. Si le premier fait une sottise, le second en profitera. Tôt ou tard, s'il plaît à Dieu, je payerai mon tailleur. Je joue, mais je ne suis pas un joueur ; et quand j'ai perdu mon argent, cette leçon vaut mieux que toutes les remontrances du monde. »

Mais quels lendemains mélancoliques aux soirées où il a pris, comme on dit en certain argot « une bonne culotte ! »

Il s'épanche en regrets superflus, comme un enfant, et comme une petite maîtresse, il a sa détente nerveuse. Est-ce afin de se donner, en la donnant aux personnes de son entourage, la comédie du repentir

qu'il tire, alors, pour s'en affubler, du fond d'une armoire, un vieux carrick jaune à six collets, et qu'il aurait pu enrouler trois fois autour de son corps? Non. Enseveli, noyé, perdu dans cette défroque ridicule, s'il se couche sur le tapis de sa chambre et fredonne d'un ton lamentable un air contemporain de son carrick, c'est qu'il éprouve une douceur de la pénitence ou de la mortification qu'il s'impose, et où sa volonté brisée savoure passionnément son impuissance.

« Qu'on me laisse ! » s'écria-t-il, en se voilant la face, au premier mot, qu'on veut lui adresser : « Qu'on me laisse dans mes haillons et mon désespoir ! »

La nuit revenue, il a tôt fait de jeter en l'air les dits haillons, de secouer jusqu'à la dernière parcelle des cendres dont il a humilié son front coupable, et de revêtir ses habits de gala pour aller papillonner à la lumière des lustres dans les salons où les plaisirs mondains lui font oublier les revers de la bouillotte ou du baccara. Le luxe lui cause, d'ailleurs, une sorte d'ivresse, et rien ne fait autant impression sur lui que la beauté des femmes, épaules nues dans la dentelle et sous les perles ou les diamants, au milieu de vastes galeries somptueusement éclairées. Il se rappelle, avec cette mémoire qui est celle des artistes et qui est liée à une vive émotion sensuelle, dans quel ordre il les a vues, les couleurs de leurs robes, leurs ajustements, leurs coiffures. Aussi bien, la pauvreté le hante-t-elle, en quoi il exècre non seulement la marâtre du génie, mais de toute grâce, et de la volupté, en particulier. Vingt fois, dans ses vers, il y fera allusion. C'est afin de fuir ses atteintes



odieuses qu'il traduit, ou plutôt adapte très librement, pour la librairie Mame, les *Confessions d'un Anglais mangeur d'opium*, de Quincey, et surtout accepte l'emploi d'expéditionnaire dans les bureaux de M. Febvrel, ami de M. de Musset-Pathay, à qui vient d'être accordée l'entreprise du chauffage militaire.

Certes, on n'exigeait pas du poète, dans l'administration de M. Febvrel, une bien grande exactitude ; et son père lui avait trouvé cet emploi, non pour le réduire en esclavage, mais pour lui assurer une autre source de revenus que la bourse familiale. N'importe, Alfred de Musset n'aura de repos qu'une fois reconquise son indépendance. Par quel moyen ? Il n'en a pas plusieurs à sa disposition. Il croit — ce n'est pas tout à fait une illusion, alors — qu'il peut, du jour au lendemain, acquérir avec la gloire, la fortune, en publiant ses vers...

Il va porter ceux qu'il a écrits à l'éditeur dévoué de la faction romantique, Urbain Canel.

Mais il manque cinq cents vers pour composer un volume in-octavo, qui est le seul format en usage dans la jeune littérature.

— Cinq cents vers ! s'écria Alfred. Qu'à cela ne tienne ! Si ma liberté est à ce prix, je vous les donnerai bientôt.

On était alors au mois d'août. Point de meilleure saison pour demander des vacances. Quoique Alfred ne fût pas depuis longtemps chez M. Febvrel, il obtint de ce patron, qui décidément ne le traitait pas en employé ordinaire, un congé de trois semaines ; et il partit pour Le Mans où demeurait l'oncle Desherbiers. Il en revenait vingt-deux jours après, le

19 septembre 1829, avec le poème en entier de *Mardoche* dans la poche de sa houppelande, soit non pas cinq cents, mais six cents vers, dont il fallut supprimer quelques strophes qui passaient un peu trop les bornes mêmes du Romantisme le moins prude ou le plus dévergondé — il est vrai qu'*Albertus...*

Alfred s'est désigné sous le personnage de son héros

(...*Bornez-vous à savoir qu'il avait la pucelle  
D'Orléans pour aïeule en ligne maternelle*),

et il l'a peint comme il lui plaisait d'être vu pour le moment : atteint du *spleen* quatre fois par semaine, et faisant volontiers d'une tête de mort, un falot...

Paul se montra enthousiaste, à qui, dès le soir même de son arrivée, Alfred ne put se retenir de lire le poème qu'il avait improvisé, tout en chassant et en jouant au billard avec son oncle, et qui est le plus parisien qu'il ait écrit.

M. de Musset, instruit à son tour, s'avise aussi que son coquin de fils a bien de l'esprit ; il l'autorise à convier chez lui ses amis, le 18 décembre, à la lecture des principales pièces de son recueil, maintenant au complet. Victor Hugo n'est pas invité (n'eût-il point, pour ne pas venir, invoqué une excuse ?) ; mais Vigny, Mérimée, les frères Deschamps, Louis Boulanger, Victor Pavie, La Rosière et Ulric Guttinguer répondent à l'appel. Quelques-uns des auditeurs connaissaient déjà *Don Paëz* et *Portia* ; mais *Mardoche* fut une surprise pour tous, mieux : une révélation. On tomba d'accord pour prédire au poète le plus éclatant succès.

Son livre qui parut sous ce titre *Contes d'Espagne et d'Italie*, en janvier 1830, fit du bruit. Il provoqua autant de clameurs de réprobation que de cris d'enthousiasme. On l'exalta, on lui dénia tout mérite, on l'imita. Bref, ce n'est pas une exagération de dire que, du jour au lendemain, Alfred de Musset fut célèbre. Ce qu'on admira le plus en lui, cependant, ce ne devait pas être ce qui faisait présager son génie. Personne, en particulier, ne s'avisa que ses meilleurs poèmes (et non seulement une pièce comme *Les marrons du feu*, mais un récit comme *Don Paëz*, où il y a du dialogue) annonçaient un délicieux tempérament dramatique... Alfred de Musset est plus un homme de théâtre, en effet, qu'un pur lyrique, et jusque dans ses *Nuits* dont trois sont à deux voix — encore la quatrième (*La nuit de décembre*) extériorise-t-elle le double du poète... Quand il ne conte pas, en prose ou en vers, n'écrit pas des épîtres et des causeries rimées, qui comptent parmi les meilleures de notre littérature, c'est en dramaturge qu'Alfred de Musset s'exprime. De là sa position ambiguë, son éloquence qui nous gêne pour faire de lui un élégiaque.

Chose étonnante chez un si jeune homme. sa gloire, quelle qu'elle fût, ne tourna pas la tête à l'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie*. Comme il l'écrit à son oncle, dans une lettre qu'on est près de trouver admirable de simplicité, il met les éloges de ses amis dans sa poche de derrière, et ne peut s'empêcher de rire, toutes les fois qu'il « se rencontre étalé », c'est-à-dire qu'il voit son volume chez les libraires ou dans les maisons où il va.

« Je t'envoie, mon cher oncle, ces poèmes dont tu

as entendu une partie. Lire et entendre sont deux, comme tu sais ; mais tu ne seras pas pour eux plus sincère que moi, et je te demande toute la franchise possible.

« Je te demande grâce pour des phrases contournées ; je m'en crois revenu. Tu verras des rimes faibles ; j'ai eu un but en les faisant, et je sais à quoi m'en tenir sur leur compte ; mais il était important de se distinguer de cette école *rimeuse*, qui a voulu reconstruire et ne s'est adressée qu'à la forme, croyant rebâtir en replâtrant.

« Ma préface est impertinente ; cela était nécessaire pour l'effet, mais elle n'attaque personne, et il est très facile de lui prêter différents sens... »

Quelle élégante modération de ton ! Et le reste est à l'avenant, du sens critique le plus sûr :

« ...Je te demanderai de t'attacher plus aux compositions qu'aux détails ; car je suis loin d'avoir une manière arrêtée. J'en changerai probablement plusieurs fois encore.

« J'ai retranché du dernier poème plusieurs choses un peu trop matérialistes (les vers où *Mardoche* insiste auprès de son oncle, le curé, pour qu'il lui prête son lit), et j'y ai laissé dominer le *dandysme* qui est moins dangereux... »

Le dandysme est la position d'attente, aussi bien sentimentale que littéraire, où il a décidé de se tenir d'ici que l'amour, et du même coup, l'inspiration profonde lui viennent. Il est bien probable que son frère l'a entendu tenir les propos qu'il met dans la bouche de cet Edouard de Falconet, en qui il l'a incarné dans *Lui et Elle* : « Je me ferai une muse de mon caprice. Si les femmes trouvent que j'ai raison,



je me contenterai d'être, par passe-temps, le héros d'un cercle, et nous en rirons ensemble... Ma vie n'est encore qu'une espèce de rêve assez doux. Brodons sur cette toile d'araignée, en attendant que nous sachions ce que j'ai dans la tête ! »

Il ne déplait pas à Alfred que ses admirateurs, et surtout ses admiratrices, craignent pour son âme les effets d'une vie dissolue — se leurre-t-il en secret de préserver sa flamme, sinon sa fraîcheur, au milieu de tous les désordres...

Sous un masque élégant d'excentricité et d'insolence polie, il s'abandonne, à la vérité, à son penchant pour le plaisir, qui est vif, et à sa paresse, qui est grande, non avec l'insouciance du futile favori du prince de Galles, auquel il prétend ressembler, mais avec un certain goût du risque et du danger, et en passant par de véritables crises de doute, d'inquiétude et de désespoir. On se rappelle ses prostrations, à la suite de pertes d'argent au jeu. Par moments, il craint de rester prisonnier de son rôle de viveur, et que cette situation où il s'attarde, parce qu'il la croit temporaire, ne devienne définitive. S'il se jette dans l'aventure, poussé par le succès, entraîné, grisé par ses dons eux-mêmes, il ne se complait pas avec cynisme dans la dissipation. Voilà ce qu'il y a de tragique dans son cas. Il se dit : « Aujourd'hui, je n'ai que du talent ; je puis me permettre de m'amuser ; je suis jeune... Mais demain... » Et la peur le prend de laisser passer son heure, le verre à la main ou une fille folle dans ses bras.

« Je songe », confesse-t-il un soir d'octobre à son frère qui le trouve soucieux, la tête basse, « je songe que j'approche de ma majorité. Dans deux mois, à

pareil jour, j'aurai vingt et un ans, et c'est un grand âge. Ai-je besoin de tant fréquenter les hommes et de faire jaser tant de femmes pour les connaître ? N'ai-je pas vu assez de choses pour avoir beaucoup à dire, si je suis capable de dire quelque chose ? »

Il s'est démis de ses fonctions, chez M. Febvrel. Il forme des projets de retraite et de travail, essaye de régler l'emploi de ses journées, et, un peu plus souvent que d'habitude, passe dans la maison de ses parents des soirées entières à causer art et littérature avec le dévoué Paul, qui se trouve toujours là quand il a besoin de lui. Mais il faut prendre garde qu'il est capricieux, et qu'il suffit qu'un plaisir ait l'air de lui avoir été imposé pour qu'il veuille s'y soustraire. Souvent, à un souper au café anglais ou au café de Paris, en compagnie de ses camarades de fête, du major Frazer, de Roger de Beauvoir, d'Ulric Guttin-guer, d'autres encore dont la liste s'allongera, et de son ami Alfred Tattet, lui-même, il préfère une audition à l'Opéra, où il a achetées ses entrées pour six mois, une partie de cartes avec son voisin, le marquis de Belmont, ou encore, et plus simplement, la rêverie et le farniente solitaires.

Une déception a peut-être contribué à le pousser à ces retours sur lui-même, à provoquer ces accès de mélancolie, à susciter ces intermittences où sa ferveur retombe à une lassitude ayant les apparences du néant. Outre qu'après un essai de collaboration régulière à la *Revue fantastique*, il a dû se reconnaître inapte aux seuls travaux littéraires qui soient lucratifs, il n'a pas vu représenter une petite pièce en trois tableaux, intitulée *La Quittance du Diable*, dont il espérait de l'argent, et il a assisté, en re-

vanche, à l'échec de sa *Nuit vénitienne* sur la scène de l'Odéon. Louis Veuillot, qui, étudiant alors, se trouvait à cette soirée se rappelait encore, trente-sept ans plus tard, l'acharnement du public, fêru du « patois faubourg Poissonnière que parlait Scribe », à siffler les vers du poète.

— Je dis adieu à la ménagerie et pour longtemps, déclarait celui-ci, blessé jusqu'au fond du cœur par la cruauté de sa mésaventure.

On est tenté d'y voir une faveur des dieux. Qui sait combien de temps Musset eût perdu à se purger du mauvais goût, de l'emphase des dramaturges à succès d'alors, s'il avait réussi au théâtre, dès ses débuts ? Cette liberté, cette *gratuité*, si l'on préfère, qui fait le plus grand charme de ses comédies, c'est à son éloignement d'une scène où il se fût mépris sur la qualité de son art, qu'il la doit.

\* \* \*

Il eût été contraire à tout ce qu'on sait de l'homme et de son habileté à se trouver des excuses, quand il veut défendre ses faiblesses, que Musset ne prit pas un peu, au moins pour un instant, malgré son esprit et son bon goût, l'allure d'un révolté, en face des amis, dont les avertissements et les conseils ne répondaient que trop à ses secrètes préoccupations. On a constaté qu'il était irritable, et fort jaloux de son indépendance. Les critiques des membres du Cénacle, lors de la publication des *Contes d'Espagne et d'Italie*, le déterminèrent, sans doute, à fausser compagnie à leur muse, ou à sortir plus bruyamment qu'il ne l'eût fait de la « grande boutique roman-

tique », comme il disait, s'il n'avait soupçonné qu'on se flattât de l'induire à réformer sa manière. Ce sera assez qu'on lui reproche de gâter sa vie pour qu'il se pare de son dandyisme comme d'une auréole, et se donne l'air d'un fanfaron de vices :

*On me demande par les rues  
Pourquoi je vais bayant aux grues,  
Fumant mon cigare au soleil,  
A quoi se passe ma jeunesse  
Et, depuis trois ans de paresse,  
Ce qu'ont fait mes nuits sans sommeil.*

*Donne-moi tes lèvres, Julie...*

*Mon imprimeur crie à tue-tête  
Que sa machine est toujours prête  
Et que la mienne n'en peut mais.  
D'honnêtes gens qu'un club admire  
N'ont pas dédaigné de prédire  
Que je n'en reviendrai jamais.*

*Julie, as-tu du vin d'Espagne ?...*

*On dit que ma gourme me rentre,  
Que je n'ai plus rien dans le ventre,  
Que je suis vide à faire peur...*

*Allons, Julie, il faut t'attendre  
A me voir quelque jour en cendre  
Comme Herculé sur son rocher.  
Puisque c'est par toi que j'expire,  
Ouvre ta robe, Déjanire,  
Que je monte sur mon bûcher !*

Ces vers, dont le ton est vif, portent la date de 1832. Depuis plus d'un demi-lustre, déjà, qu'il mène l'existence du libertin, Musset a assez souvent



éprouvé — avec la même surprise toujours renouvelée — l'amertume des lendemains de plaisir, pour prendre une sorte de goût pervers à son désenchantement, et il a contracté l'habitude, qui deviendra demain la manie, et qui est commune aux égoïstes de son espèce, de chérir sa tristesse ou son chagrin ou ses désillusions, parce qu'elles lui fournissent l'occasion de se plaindre et de s'apitoyer sur lui-même.

*J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur :  
N'est-ce point assez d'aimer sa maîtresse ?  
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse  
C'est perdre en désirs le temps du bonheur ?*

*...Il m'a répondu : Ce n'est point assez,  
Ce n'est point assez de tant de tristesse,  
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse  
Nous rend doux et chers les chagrins passés ?*

Ces sensations où il se plonge — en se rendant compte qu'il a de moins en moins la force de s'en dégager — il les divinise. Notez qu'il ne s'agit pas d'amour encore. Mais il a eu des aventures ; son frère en qualifie quelques-unes de boccaciennes et de romanesques ; il en a compté même qui approchaient du drame.

« En plusieurs occasions, écrit-il, je fus réveillé au milieu de la nuit pour donner mon avis sur quelque grave question de haute prudence... »

Si Alfred n'engage pas tout entier son cœur dans ces histoires galantes, il y apporte plus que la légèreté d'un caprice ou la fatuité d'une humeur frivole. Il est naturellement câlin, sinon tendre ; et s'il prend l'envie qu'il a d'être aimé pour le besoin d'aimer, il souffre qu'on ne lui donne pas ce qu'il attend, ce

qu'il croit qui lui est dû, et ce qu'il ne donne pas lui-même. Son demi-abandon exige un don complet ; et si l'on répond à sa curiosité par une curiosité égale, il se montre déçu ; il ressent quelque rancune... Il est jaloux, prompt au soupçon — à cause de ses dispositions mêmes — et parce que passionné. L'ardeur souffrante qu'il apporte au plaisir ne lui permet pas de l'éprouver sans qu'il veuille que celle qui le partage avec lui en garde la brûlante empreinte, en perdrait-il auprès d'une autre, le souvenir... Enfin, il apprend à mépriser la femme. Rien d'aussi funeste pour nos illusions, que de lui plaire trop vite, que d'avoir trop aisément raison de ses pudeurs. Le respect, qu'elle inspire au jeune homme, résulte, pour une grande part, de la timidité de celui-ci ; mais il ne laisse pas d'être fondé sur la difficulté que présente sa conquête. Or, à peine donne-t-elle décevement à Alfred le temps de croire qu'elle a cédé à ses instances...

« Toutes les femmes ne sont pas des catins, mais il n'en existe aucune qui soit vertueuse par principe avec tous les hommes », dit à peu près, en propres termes, une des personnages des *Jeune-France* de Théophile Gautier. Telle est, dès sa dix-neuvième année, l'opinion de notre poète. On peut la trouver pour le moins fâcheuse. De là, l'excuse d'une trahison, qu'il éprouvera le besoin de se donner dans sa *Confession*, en faisant de l'hédoniste qu'il était, ayant glissé d'une pente insensible dans la débauche, un être innocent, brusquement initié à l'horreur du vice...

Paul assure qu'il avait assez de bon sens et de modestie pour résister à l'enivrement du succès. Certes,

mais s'il n'était pas sottement vaniteux, il avait de l'orgueil. Quand il échoue auprès de la femme qu'il désire ou quand sa maîtresse se lasse de lui, la première, ou le trompe, comme cette marquise de La Carte (sa première bonne fortune) qui, au dire d'Arène Houssaye, lui aurait donné pour rival Jules Janin, ce n'est jamais à une faute de sa part qu'il attribue la cause de son échec ou de sa disgrâce. Trois ans, il remâchera l'infidélité de M<sup>me</sup> Groisellier, la coquette de Saint-Denis ; mais il imputera son inconstance, sinon sa perfidie à d'autres qui, éccourées de « le voir courir dans un bouge au sortir de leur boudoir », se seront reprises avant qu'il ne leur ait trouvé une digne remplaçante.

Il est facile de se représenter l'effet que peut produire sur l'esprit d'un jeune homme, à l'excès impressionnable, ce brusque passage des voluptés de la passion aux plaisirs du libertinage. A quelles misérables réflexions l'instabilité ou l'exaspération morbide de son désir ne l'incite-t-elle pas, en outre, quand il goûte les mêmes caresses dans les bras d'une femme amoureuse et d'une courtisane ou d'une fille, et quand il constate que la première ne saurait demander à son corps, pour traduire les élans de son âme, d'autres gestes que ceux des deux autres, qui font un métier ?...

Enfin, c'est assez de nos propres trahisons pour nous apprendre à nous défier de nos maîtresses. Mais, aux aventures du débauché ou seulement à la bonne fortune de l'homme, contraint à la prudence par le souci de la réputation de la femme qui lui accorde en secret ses faveurs, se mêle nécessairement de la dissimulation. La réserve que l'amante clandestine s'im-

pose, l'oblige non seulement à cacher ses sentiments mais à feindre et à mentir en public : et voilà s'altérer la confiance de l'amant en la loyauté même de son cœur. Il croit surprendre l'accent de la fausseté dans ses protestations les plus tendres, et il en vient à suspecter son sourire et jusqu'à ses larmes...

Et toujours, en toutes circonstances, Musset est sincère ! Aussi bien, est-ce grâce à sa sincérité qu'en dépit de ses vices et de ses travers, qui s'aggraveront avec le temps, il ne cessera de plaire et d'inspirer de l'amour. Il y a dans la sincérité une vertu qui empêche l'homme qu'elle inspire de devenir entièrement méchant. Et Musset est bon. Nul doute que ce tortionnaire n'ait autant, sinon plus souffert qu'il n'a fait souffrir. De la meilleure foi du monde, il se croit ce don Juan-poète, qu'il a chanté dans *Namouna* :

*Demandant aux forêts, à la mer, à la plaine,  
Aux brises du matin, à toute heure, en tout lieu,  
La femme de son rêve et de son premier vœu,*

et que c'est la recherche de cette femme introuvable qui le condamne à une douloureuse inconstance. Il a assez de sens critique, lui refuserait-on l'intuition, pour avoir remarqué que c'est de son « imagination exaltée », et de ses « nerfs malades », selon l'expression dont s'est servi M. Charles Maurras, qu'il tire le meilleur de son génie.

Comme il l'a écrit à son frère en 1831, « chacun de nous » (mais lui plus qu'aucun de nous) « a dans le ventre un certain son qu'il peut rendre, comme un violon ou une clarinette. Tous les raisonnements du monde ne pourraient faire sortir du gosier d'un merle



la chanson du sansonnet. Ce qu'il faut à l'artiste ou au poète, c'est l'émotion. Quand j'éprouve, en faisant des vers, un certain battement de cœur que je connais, je suis sûr que mon vers est de la meilleure qualité que je puisse pondre. »

Avec une connaissance si juste de sa nature, il se rend compte qu'il commettrait, lyriquement parlant, un véritable suicide en ne cultivant pas sa démente, et le byronisme — s'il le retint un instant — lui paraît maintenant, chose dont il faut qu'il se garde comme de la peste. Elle est assez dramatique l'existence du libertin qu'un besoin d'idéal tourmente, pour que, qui la vit, se dispense de singer la désolation du héros anglais. Avant, la grande passion qu'il sera, bientôt, à la veille d'éprouver, Alfred a déjà fait l'expérience que ce qu'il aime le plus dans l'amour, ou que ce qu'il poursuit avec le plus d'acharnement dans la pratique des choses de l'amour, c'est — il faut y insister — la souffrance qu'il a l'art d'en tirer. Plus il puise de douleurs dans les sentiments que ses maîtresses lui inspirent, et plus il croit que ces sentiments se rapprochent du véritable amour. Loin d'en vouloir savourer la tendresse sereine, ce qu'il demande à ce « fléau du monde », à cette « exécration folie », ce sont ses transes et ses déchirements. On l'a vu, surpris de l'amertume délicieuse que lui laisse le plaisir de regretter une femme dans le lit d'une autre, chérir tout ensemble, en les confondant, ses chagrins et son impuissance à se fixer. Il dira, demain, dans *Rolla* :

*S'il est vrai que l'amour, ce cygne passager,  
N'ait besoin pour dorer son chant mélancolique*

*Que des contours divins de la réalité,  
Et de ce qui voltige autour de la beauté ;  
S'il est vrai qu'ici-bas on le trompe sans cesse,  
Et que lui qui le sait, de peur de se guérir,  
Doive éternellement ne prendre à sa maîtresse  
Que les illusions qu'il lui faut pour souffrir...*

Un prétexte à se torturer, voilà ce qu'il cherche, et voilà ce que, comme naturellement, il trouve dans la volupté. Au près de cette espèce de masochisme, le bonheur des amants qui ne veulent que des heures merveilleuses peut paraître bien fade, en vérité...

\* \* \*

M. de Musset-Pathay a été victime de l'épidémie de choléra qui s'est abattue sur Paris, en 1832. Il meurt avec une rapidité foudroyante dans le mois d'avril de cette année même. Alfred a rappelé l'émotion qu'il ressentit de la fin de l'excellent homme dans la troisième partie (chapitre I), de *La Confession d'un enfant du siècle*.

« Lorsque j'arrivai, a-t-il écrit, je trouvais le médecin sur la porte, qui me dit : « Vous venez trop tard ; votre père aurait voulu vous voir une dernière fois. »

J'entrai et vis mon père mort. « Monsieur, dis-je au médecin, faites, je vous prie, que tout le monde se retire et qu'on me laisse seul ici ; mon père avait quelque chose à me dire, et il me le dira. » Sur mon ordre, les domestiques s'en allèrent ; je m'approchai alors du lit, et soulevai doucement le linceul qui couvrait déjà le visage. Mais, dès que j'y eus jeté les yeux je me précipitai pour l'embrasser et perdis connaissance. »

« Quand je revins à moi, j'entendis qu'on disait : « S'il le demande, refusez-le, sur quelque prétexte que ce soit. » Je compris qu'on voulait m'éloigner du lit de mort, et feignis de n'avoir rien entendu. Comme on me vit tranquille, on me laissa. J'attendis que tout le monde fût couché dans la maison, et, prenant un flambeau, je me rendis dans la chambre de mon père. J'y trouvai un jeune ecclésiastique, seul, assis près du lit. « Monsieur, lui dis-je, disputer à un orphelin la dernière veillée à côté de son père, c'est une entreprise hardie ; j'ignore ce qu'on a pu vous en dire. Restez dans la chambre voisine ; s'il y a quelque mal, je le prends sur moi. »

« Il se retira. Un seul flambeau posé sur une table éclairait le lit ; je m'assis à la place de l'ecclésiastique, et découvris encore une fois ces traits que je ne devais jamais revoir. « Que vouliez-vous me dire, mon père ? lui demandai-je ; quelle a été votre dernière pensée en cherchant des yeux votre enfant ? »

« Mon père écrivait un journal où il avait l'habitude de consigner tout ce qu'il faisait jour par jour. Ce journal était sur la table, et je vis qu'il était ouvert ; je m'en approchai et m'agenouillai ; sur la page ouverte étaient ces deux seuls mots : « Adieu, mon fils, je t'aime et je meurs. »

« Je ne versai pas une larme, pas un sanglot ne sortit de mes lèvres ; ma gorge se serra, et ma bouche était comme scollée ; je regardai mon père sans bouger. »

Cette mort est une perte affreuse pour Alfred, et c'est aussi une nouvelle occasion de réfléchir sur sa condition, de s'arrêter d'obéir en aveugle à la passion

qui l'emporte pour écouter « la raison qui le suit en pleurant et en l'avertissant du danger. »

Comme le dit Paul de Musset, « avant d'examiner en quel état de fortune nous laissait la mort de notre père, il nous parut évident qu'en supprimant du budget de la famille les appointements d'une belle place, notre situation devait nécessairement changer ».

Les jeunes gens se trompaient : des ressources imprévues se présentèrent, qui permirent à Alfred de continuer d'écrire, c'est-à-dire de ne gagner à peu près rien. Mais, dans l'ignorance encore de l'état de fortune du défunt, Alfred fit part à son frère de son intention de s'engager dans les hussards de Chartres ou dans le régiment des lanciers où était son camarade de collège, le prince d'Eckmühl, s'il ne réussissait pas à se procurer des moyens d'existence avec un second volume de vers « meilleur que le premier ».

« Sans l'aisance, déclare-t-il à son aîné, point de loisirs, et sans les loisirs, point de poésie. Il ne s'agit plus de faire l'enfant gâté, ni de caresser une vocation qui n'est pas une carrière. Il est temps d'agir et de penser en homme. »

Non qu'il s'inquiète seulement de devenir une charge pour la meilleure des mères. Mais son père connaissait sa vie, et ses *désordres* (pour emprunter le langage même de *La Confession*) « lui avaient donné plus d'une fois des motifs de plainte ou de réprimande ». Comme il arrive quand se taisent ceux dont les avertissements et les reproches, en nous faisant sentir la présence d'une vigilante affection, nous permettent de différer chaque jour de réformer notre



conduite, Alfred éprouve un grand sentiment d'abandon. La crainte, une crainte peut-être superstitieuse, s'empare de son cœur. Il parle, en en accentuant la sévérité, le langage de l'absent, pour se rassurer. Des doutes lui viennent sur l'efficacité et la noblesse de la sorte d'héroïsme où il satisfait, d'autre part, des penchans dont il faut bien que sa conscience ou seulement sa raison lui accusent avec inflexibilité le danger, sinon la laideur... Son deuil a rendu plus déchirants ces doutes qui ne le lancinent encore que par intermittences, mais qui, bientôt, ne le laisseront plus en repos, jusqu'à son dernier jour, quelques chefs-d'œuvre qu'il produise, car telle est l'ironie du destin de certains artistes : ils ne sont jamais sûrs du génie qui les fait mourir.

En tout cas, c'est une nécessité pour Alfred de se prouver, aussi formellement que possible, qu'il ne se sacrifie pas à de vains plaisirs.

Parmi ses compagnons de débauche, il a un ami auquel il a été fait allusion plus haut, Alfred Tattet, qui l'admire et a autant souci de sa gloire que s'il s'agissait de la sienne propre. Ami véritable, ami singulier, néanmoins, ou qui pourra paraître tel, car il admet qu'Alfred cherche l'inspiration à son gré, et favorise même son libertinage, à condition que de beaux vers en soient la rançon. Tattet est riche. Il tient table ouverte en son logis de la rue Grange-Batelière, et toute une écurie à la disposition de ses invités. Il n'a eu de cesse qu'on le présentât à l'auteur de *Mardoche* dont il s'est toqué, ou qui le fait *vibrer*, comme il dit ; et celui-ci, que son luxe attirait, a accepté de faire sa connaissance. Ils se sont plu, et tout de suite liés très intimement.

Bientôt, Tattet deviendra le confident de toutes les joies et de toutes les peines d'Alfred, et il lui ouvrira si largement son cœur, lui offrira si généreusement ses services, à la mort de M. de Musset, qu'il lui inspirera un poème, qui est un véritable chant de reconnaissance.

On vient de voir que Tattet a l'ambition de la gloire d'Alfred. « Que devient Musset ? demande-t-il à Arvers en 1831. Le rencontres-tu ? Travaille-t-il ou joue-t-il ? Est-il enfin décidé à se perdre, et ne devons-nous plus compter sur son avenir qui promettait d'être si beau ? » Ce gai compagnon s'attriste en pensant qu'un poète aussi doué qu'Alfred pourrait se flétrir dans sa fleur. S'il lui permet le vin et les filles, il lui interdit les maîtresses en titre, et plus tard élèvera mille objections contre son projet de départ en Italie avec George Sand.

— Mais vous y allez bien, vous, avec une comédienne, objectera Musset.

— Oh ! moi, c'est différent, je ne suis pas poète, et une comédienne n'est pas une romancière.

Musset a à peu près cessé, à la suite de la publication des *Contes d'Espagne et d'Italie*, de fréquenter le Cénacle. Il ne prend conseil d'aucun littérateur, et ne va même pas flairer le vent dans les milieux où il sied qu'un poète se montre s'il veut que soit consacrée sa réputation. En revanche, il court lire à son ami, dans la maison de campagne des Tattet, à Margency — au pied du massif de Montmorency, sur le ruisseau du lac d'Enghien — les seize cents vers de *La Coupe et les lèvres*, qu'il a écrit sans désespérer, l'été qui a suivi la mort de son père, en s'enfermant chez soi avec une provision d'alcool, car

c'est comme cela qu'au lieu de mettre « dans un bocal d'esprit de vin » le *monstre* dont il était en travail, il l'a tiré « par les jambes d'une bouteille d'eau-de-vie »...

Non seulement à cause des circonstances dont elle s'entoure ; mais du caractère même de son inspiration, si profondément pessimiste, cette œuvre révèle, déjà, Musset tout entier. Elle est conçue sous la forme dramatique, en effet, où il excellera, et maltraite fort la femme, si l'image d'une jeune fille y passe comme une sorte de projection de l'inaccessible idéal.

*Fatigué de la route et du bruit de la guerre,  
Ce matin de mon camp je me suis écarté :  
J'avais soif ; mon cheval marchait dans la poussière.  
Et sur le bord d'un puits je me suis arrêté.*

*J'ai trouvé sur un banc une femme endormie,  
Une pauvre laitière, une enfant de quinze ans,  
Que je connais (...)*

*Le cher ange dormait les lèvres demi-closes. —  
(Les lèvres des enfants s'ouvrent comme les roses*

*Au souffle de la nuit.) — Ses petits bras lassés  
Avaient dans son panier roulé les mains ouvertes,*

*- D'herbes et d'églantines elles étaient couvertes.*

*De quel rêve enfantin ses sens étaient bercés,*

*Je l'ignore. — On eût dû qu'en tombant sur sa couche*

*Elle avait à moitié laissé quelque chanson,*

*Qui revenait encor voltiger sur sa bouche,*

*Comme un oiseau léger sur la fleur d'un buisson...*

Les suaves et fugitives entrevues de cette sorte ; ces brusques et ravissantes échappées sur le rêve, c'est, sinon le plus profond, le meilleur, peut-être, de Musset. Elles mettent à ce qu'on pourrait trouver — en vers, du moins — d'un peu déclamatoire à son

art, un accent de libre et fantasque poésie, et de la séduction la plus tendre ; surtout quand elles se dégagent, comme c'est le cas ici, de la lassitude ou de la tristesse, sous l'influence du sentiment désintéressé de la beauté, dans un nostalgique élan vers le divin.

Tattet se montre enchanté, et, connaissant la nature d'Alfred, qui a besoin qu'on le défende contre son penchant à la paresse, l'excite à ne pas s'arrêter en si bon chemin. Musset emploie l'automne à composer *A quoi rêvent les jeunes filles*, en prenant pour modèles deux sœurs charmantes qu'il avait connues au Mans, et qu'il appelait « ses premières danseuses » ; mais « modèles » est un bien gros mot, c'est « prétextes », et prétextes à chimériques allusions, qu'il faudrait dire. Il écrit, ensuite, *Namouna* — ce dernier poème afin de répondre aux exigences de son éditeur ; Renduel, cette fois encore s'étant plaint que le poète ne lui avait pas donné assez de vers pour remplir un livre de dimensions courantes.

Désir d'être agréable à sa mère, chez qui il habite toujours (1) et dont la piété se souvient des personnes qu'avec l'autorisation de M. de Musset-Pathay, il invita pour entendre ses vers, trois ans plus tôt ? Sentiment de déférence à l'égard de certains écrivains qu'il estime et qu'il aime, tel Vigny ? — Alfred rassemble chez lui, la veille de Noël, pour leur lire le *Spectacle dans un fauteuil*, les anciens auditeurs de *Mardoche*. Mais la séance fut morne, plus que morne, glaciale. Seul, Mérimée s'approcha d'Alfred et lui dit tout bas, comme s'il eût craint que les autres

(1) Non plus, cependant, rue Cassette, mais 59, rue de Grenelle.



n'entendissent son compliment : « Vous avez fait d'énormes progrès ; la petite comédie surtout me plait extrêmement. »

La rupture entre Musset et les romantiques était, désormais, consommée. Il faut mettre cet événement littéraire au compte des décisions sérieuses que le poète a prises à la mort de son père. Il est donc antérieur aux célèbres *Lettres de Dupuis et Cotonet* (1836) où on le verra tourner agréablement en ridicule la boursoufflure et la langueur affectée des écrivains de sa génération, leur pittoresque criard ou de pacotille.

Dès *La coupe et les lèvres*, il déclare, en effet :

*...Je hais les pleurards, les rêveurs à nacelles,  
Les amants de la nuit, des lacs, des cascates...*

et dans *Namouna* :

*Si d'un coup de pinceau je vous avais bâti  
Quelque ville aux toits bleus, quelque blanche mosquée,  
Quelque tirade en vers d'or et d'argent plaquée,  
Quelque description de minarets flanquée,  
Avec l'horizon rouge et le ciel assorti,  
M'auriez-vous répondu : « Vous en avez menti ! »...*

Ses camarades d'hier lui font grise mine. Il n'en a souci. Sa gloire ne sera jamais de celles qui s'appuient sur une coterie et doivent à des influences littéraires d'être habilement entretenues, exploitées. Il le sait ; mais il sait, aussi, qu'à défaut du grand public, il a pour lui, comme Lamartine, les jeunes gens et les femmes, et, de surcroît, une petite poignée de mondains. Si, par la faute de ces derniers, il restera, même après les *Nuits*, et jusqu'à la représentation

de son théâtre, le prisonnier de ses œuvres de début, du moins ses admirateurs le chériront-ils pour les raisons qu'il aura voulues.

Ce sont ses accents personnels, son persiflage élégant, autant que les cris de son cœur passionné, qu'aiment les amoureux, qui se font cadeau de ses poésies, qui les lisent ensemble, et l'École polytechnique, en particulier, laquelle ne jure que par lui, comme le lui écrit sa mère.

— Mademoiselle, on m'a dit que vous êtes la sœur de M. Alfred de Musset ? demandera un danseur à M<sup>lle</sup> Charlotte-Héminie-Amélie, la cadette du poète.

Et celle-ci ayant répondu :

— Oui, Monsieur, j'ai cet honneur-là.

— Vous êtes bien heureuse, Mademoiselle !... soupirera son cavalier.

Le lendemain du jour où paraît *Rolla* dans *La Revue des Deux Mondes*, Alfred voit, comme il franchit le seuil de l'Opéra, un jeune homme, qui depuis quelque temps le suivait, ramasser et envelopper dans du papier, aussi pieusement qu'une relique, le cigare qu'il vient de jeter. Quotidiennement, une douzaine de lettres, « d'écritures inconnues, lui apportent des témoignages plus ou moins flatteurs d'admiration, d'intérêt et de curiosité.

Par deux gandins, ou deux étudiants en droit ou en médecine, de ceux dont Sainte-Beuve a dit qu'ils savaient *Rolla* par cœur, lorsque le poème n'avait encore paru que dans *La Revue*, il entend citer ses vers sur le boulevard.

Et certes, elle dut faire impression sur les jeunes âmes, l'apostrophe par laquelle s'ouvre la pièce fameuse :

*Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre  
Marchait et respirait dans un peuple de dieux ;  
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,  
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère,  
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux ?...*

L'élégante silhouette d'Alfred est célèbre dans l'espace « souillé de poussière et de boue », qui s'étend « entre la rue Grange-Batelière et celle de la Chaussée-d'Antin ». On se retourne et l'on chuchote quand il entre pour déjeuner à Tortoni, par la porte de derrière, réservée aux dandys et aux cocodès, « attendu que le perron est envahi par les barbares, c'est-à-dire par les gens de la Bourse ». On le reconnaît aux bals de la Salle d'Antin, de l'Ermitage Montmartre, de l'Elysée vers lesquels il s'envole après avoir diné à ce Café de Paris dont on ne peut ouvrir la porte à moins de quinze francs, comme il l'a dit.

Là, de tous les points de la fameuse salle du premier étage, des mains se tendent vers lui quand il fait son apparition en tenue de soirée. Sa réputation de lion ajoute à son prestige de poète, et il connaît des heures magnifiques — à faire Rastignac blémir d'envie — celles où, au plaisir de jouir de ses jeunes années, dans la plénitude de la force et de la beauté, il ajoute la joie d'éprouver la fierté de son talent.

On le sait : des ombres s'épaississent autour de son bonheur et le voilent même complètement, parfois.

Mais il ne vit pas qu'au fond de lui-même, avec sa conscience. « Les chaleurs du printemps » lui font, à cette époque, il l'a dit, « le même effet que le vin de champagne » ; et le vice lui paraît « un monde admirable, immense ». Le temps n'est pas encore venu où

les doutes et les remords, « ces noirs séraphins », l'accompagneront partout, et où le souvenir de *la souillure* obsèdera ses moindres pensées. La mer passera sans l'effacer. Mais, pour le moment, cette mer bouillonne à flots inépuisables. Exaltation délicate, qui fait de lui l'égal d'un dieu ! Et qu'il se sent léger, quand le désir s'allume dans de jolis yeux qui le guettent félinement, comme une proie, par les trous d'un masque ; quand l'étincelle de l'intelligence enthousiaste jaillit d'un regard dont il a fixé l'attention par quelque trait sublime ou un ingénieux paradoxe !

*Il était gai, jeune et hardi,  
Et se jetait en étourdi  
A l'aventure ;  
Librement il respirait l'air,  
Et parfois il se montrait fier  
D'une blessure...*

Qui ne se rêverait, à vingt ans, la destinée qui est sienne, et dont ce ne fut peut-être pas trop de toutes ses douleurs pour payer l'incomparable enchantement ? Régner par les seuls dons de l'âme et du corps sur les femmes et les jeunes gens d'une ville comme Paris ! Quelle nonchalance souveraine dans l'ocillade qu'il adresse à la blonde demoiselle du comptoir, au bureau de tabac qui fait le coin de la rue Lassitte, où il s'approvisionne de cigares avant de monter en voiture avec Tattet, pour Bury. Quel ton d'assurance cavalière dans le mot qu'il répond à une jeune Anglaise, qui s'est adressée directement à lui pour avoir ses poésies : « Mademoiselle, toutes les jeunes Anglaises étant jolies, je ne vous ferai point l'injure



de croire que vous soyez une exception à la règle générale... »

Vingt camarades lui composent une véritable cour. Avec eux, point de retenue maussade ou hautaine ; il se laisse aller ; il fait plus que de se laisser aller : il s'égare, si c'est pour leur amusement qu'il compose, publie même, et signe « une célébrité masquée », sa monstrueuse *Gamiani*... Mais qu'une pointe d'ivresse ajoute à sa facilité naturelle, et l'on est dans l'éblouissement.

Avec un abandon mêlé d'élans capricieux, qui sillonnent de leurs flammes sa causerie ou sa rêverie à haute voix, il puise en prodigue parmi les trésors de ses sensations et de sa fantaisie. Le *fa* est jaune ; le *sol* rouge ; une voix de soprano, *blonde* ; une voix de contralto, *brune*. Aucune boisson qui ne soit inspiratrice. Voulez-vous écrire un opéra-bouffe ? Buvez du vin de Champagne, dit-il en paraphrasant Hoffmann ; un opéra sacré ? Du vin du Rhin ; un opéra seria ? du vin de France ; et pour un opéra, enfin comme *Don Juan* où le comique et le tragique sont mêlés ? du punch. Il est musicien ; il parle peinture en homme qui en a fait, qui la comprend, qui a fréquenté intimement de « bons garçons d'artistes », et à qui il est arrivé de causer une nuit, en sortant du spectacle, jusqu'à deux heures du matin en pleine rue avec Delacroix, sans cesser d'aller et venir de la porte de sa maison à celle des Musset, et *vice versa*. Aussi bien, faut-il relire *Fantasio* pour avoir une idée de la légèreté des propos auxquels peuvent donner l'essor ses délicieuses improvisations, et sur quoi, comme sur les ailes de certains oiseaux exotiques les couleurs les plus imprévues, se réunissent

et se fondent toutes les nuances de la sagesse et de la folie.

Les salons les plus haut cotés lui sont ouverts, et l'on y fait fête à son esprit finement malicieux d'homme du monde, d'une certaine impertinence relevée d'espièglerie, qui séduit en choquant un peu les convenances, mais sans offenser le bon goût, et qui est bien la chose que l'on goûte le mieux dans « le noble faubourg Saint-Germain ».

A l'usage des femmes, il pratique cet art auquel bien peu réussissent, mais qui est d'un effet irrésistible, et qui consiste à faire entendre dans leurs assemblées un écho voilé des conversations de fumoir des hommes. Il les initie au scandale, en évitant de les offusquer, et avec tant de grâce effleure devant elles les sujets scabreux ; avec une science si subtile les trouble en piquant leur curiosité, qu'elles sont obligées de cacher leur rougeur, derrière l'éventail dont elles allaient lui donner sur les doigts....

Qu'on se figure, a écrit Emile Faguet, *la dame qui avait envoyé par plaisanterie un petit écu à Musset, lisant le billet en réponse devant une douairière datant du xviii<sup>e</sup> siècle :*

.....  
*Mais l'aumône est un peu légère,  
 Et, malgré sa dextérité,  
 Votre main est bien ménagère  
 Dans ses actes de charité...  
 Quand vous trouverez le mérite  
 Et quand vous voudrez le payer,  
 Souvenez-vous de Marguerite  
 Et du poète Alain Chartier.  
 Il était bien laid, dit l'histoire,  
 La dame était fille de roi :*

*Je suis bien obligé de croire  
 Qu'il faisait mieux les vers que moi...  
 Que votre charité timide  
 Garde son argent et son or ;  
 Car en ouvrant votre main vide  
 Vous pouvez donner un trésor.*

Dans les moments où son mauvais ange le laisse en paix, il se livre, d'autre part, à des farces d'écolier, qui prouvent à quel point la fraîcheur de l'enfance demeure en lui inaltérée et vivace, malgré ses déportements, tant que l'amour n'a pas ravagé son cœur. « Mon gamin d'Alfred », l'appellera George Sand, antérieurement au séjour à Venise.

Écoutons Juste Olivier : « Ils ont passé la journée de dimanche, lui et un de ses amis, à ce que je vais dire. Alfred de Musset a mis sur sa tête, une tête de mort. Au moyen d'une cravate noire et d'une grande redingote, il a caché sa propre figure. Sur la tête de mort, il a fiché un claque, et la tête et le claque se balançaient avec un petit air coquet. Dans cet équipage il s'est promené devant sa fenêtre. Tous les gamins du voisinage se sont rassemblés dans la cour de l'hôtel ; l'ami leur a jeté de mauvaises estampes, et pendant que les gamins se les disputaient, lui et Alfred, avec une énorme seringue, les ont aspergés tellement, que plusieurs semblaient sortir d'un bain. Puis, pour finir la comédie, l'ami a lancé une *seringuade* dans la figure d'Alfred de Musset, qui, pour se venger, a versé un verre d'eau dans le chapeau de l'ami. On a causé longtemps encore ; l'ami a oublié l'eau, et en partant il s'est bravement mis sur la tête ledit chapeau et son contenu. « Ah ! que vous êtes bête ! Voilà un chapeau

perdu ! » Et M. de Musset de rire en racontant cela ; et Alfred de Vigny de rire aussi en disant : « Voilà à quoi il passe sa vie, il vaut bien la peine d'être grand poète ! »

On a vu, sous la fumée qui l'enveloppe, jaillir la flamme et les étincelles de l'âme de ce grand poète. La crise passionnelle va maintenant éclater, qui, après avoir soufflé sur elle l'incendie, la réduira en cendres.



### III

## ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR.

Il eût manqué quelque chose à la gloire de Sainte-Beuve, grand historien de lettres autant que grand critique, si son nom ne s'était pas trouvé mêlé à l'aventure sentimentale la plus caractéristique du Romantisme.

C'est lui, en effet, qui a arrangé de faire placer, côte à côte, George Sand et Alfred de Musset, aux *Frères Provençaux*, à ce dîner du 20 juin 1833, offert par le directeur de la *Revue des Deux Mondes* à ses collaborateurs. Le critique, qui disait en parlant de la maison de Buloz : « J'y ai mon blanc-seing personnel (dont je n'abuse pas) et c'est tout », rédigeait jusqu'aux notes anonymes de la Revue, et y faisait la pluie et le beau temps. Au début de l'année, à George Sand que Prosper Mérimée venait de quitter en claquant la porte, et dont il était devenu « le confesseur », après avoir crain, un moment, qu'elle ne voulût de lui, il avait déjà proposé Musset comme consolateur. Mais George Sand souhaitait dans un amant une créature qui lui fût dévouée, et elle redoutait l'inconstance, et plus encore, peut-être, la légèreté et l'ironie du poète. La provinciale — deux ans

plus tôt, elle habitait encore à Nohant — redoute le Parisien dédaigneux et assez fat de ses succès qu'a la réputation d'être Musset dans les milieux littéraires, du genre *bousingot*, où elle fréquente.

« A propos, réflexion faite, écrit-elle en mars à Sainte-Beuve, je ne veux pas que vous m'amenez Alfred de Musset. Il est très dandy, nous ne nous conviendrions pas, et j'aurais plus de curiosité que d'intérêt à le voir. Je pense qu'il est imprudent de satisfaire toutes ses curiosités, et meilleur d'obéir à ses sympathies. A la place de celui-là, je veux donc vous prier de m'amener Dumas, en l'art de qui j'ai trouvé de l'âme, abstraction faite du talent. »

L'amusant est qu'elle se trompe grossièrement sur « l'âme » du père d'Antony. Mais le jovial Dumas, qui aimait les danseuses et se défiait des femmes de lettres, ne s'était point rendu au déjeuner, improvisé par Sainte-Beuve. Quant à Jouffroy, que le critique proposa ensuite et qu'on s'était déclaré prête à recevoir de sa main, il parut par trop austère. L'union libre, arrangée par personne interposée, tout comme le mariage bourgeois le plus honorable, n'ayant pas eu lieu, George Sand restait donc sur son désir de trouver un nouvel amant qui l'aidât ou l'encourageât dans sa carrière, et lui fit oublier le mauvais souvenir de sa courte liaison avec l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul*, quand survint le diner Buloz.

Sainte-Beuve vit là l'occasion de réparer ses torts envers son amie — car il se reprochait de lui avoir donné ce cœur sec de Mérimée, qui l'avait fait pleurer « de souffrance, de dégoût et de découragement ». Il raisonnait ainsi, sans doute : elle a quelque

chose de mâle, Alfred, de féminin. Ils doivent s'accorder malgré leur différence d'âges (il a vingt-trois ans, elle en a vingt-neuf) qui est toute à l'avantage de la romancière. Quelque mal débarrassée qu'elle soit de son air du Berry, George a de l'expérience, il est vrai. Elle vit séparée de son mari ; elle a eu un amant, Sandeau, dont elle s'est lassée, et ce n'est point sa passade avec Mérimée qui lui a laissé l'ombre — on ne saurait dire d'une illusion — mais d'un préjugé. Musset, en revanche, est neuf, malgré ses débauches. Il n'a pas eu de liaison encore, et il ignore tout des démarches de la tendresse, de son pouvoir envahissant ; des séductions subtiles, sans cesse renouvelées, de la femme qui aime et à laquelle son amour donne des droits que ne songe pas à faire valoir le caprice... George doit l'emporter.

Seule de son sexe au milieu d'une nombreuse assemblée d'hommes, elle avait revêtu ses habits féminins, ce soir-là ; mais sa toilette sentait la femme libre, — car il paraît que, sous Louis-Philippe, on sentait encore la femme libre à sa toilette — et, à sa ceinture, un petit poignard était suspendu, qu'elle escamota au cours de repas, par respect humain, le poète l'ayant lorgné avec un sourire, à plusieurs reprises...

Il la trouva belle, cependant. Elle réalisait son type. De taille un peu au-dessous de la moyenne, mais svelte et souple, elle avait ce ton bistré de peau, « à reflets de bronze » de « l'Andalouse au sein bruni » des *Contes d'Espagne* ; « la lèvre à la turque », dont parle Mardoche :

*Moi (si j'eusse été maître en cette fantaisie),  
Je me suis dit souvent que je l'aurais choisie*

*A Naples, un peu brûlée à ces soleils de plomb  
Qui font dormir le pâtre à l'ombre du sillon ;  
Une lèvre à la turque...*

Une épaisse et sombre chevelure, partagée en bandeaux, retombait, comme deux ailes sur ses oreilles, et elle avait les yeux énormes, enfin, des Indiennes, tout ensemble éclatants et noyés dans une sorte de fluide langoureux, d'un « noir doux » dont l'expression hantait qui y avait d'abord été sensible, et qui accompagna le poète jusqu'au tombeau.

« Sa physionomie, peu mobile, prend un certain air indépendant et fier lorsqu'elle finit par s'animer en parlant ». Mais elle a l'esprit lent ou distrait, *ruminateur*, pour ne pas dire ruminant ; et si elle est éloquente dans l'intimité, verbeuse même — phraseuse — quand elle se livre à des épanchements, s'abandonne à l'enthousiasme, une conversation de table, qui nécessite de l'agilité, une attention prompte à saisir l'allusion et à lancer le trait, n'est point son affaire. Il faut qu'on approfondisse un sujet pour qu'elle trouve l'occasion d'émettre une idée originale ou de révéler un aperçu lumineux...

Discuta-t-on sur le *Cosmos* d'Alexandre de Humboldt, et parla-t-on de Galilée, selon la version de Paul de Musset ? George, ainsi emportée dans les régions équinoxiales, entraînée dans la gravitation, eut-elle la chance de pouvoir témoigner de la solidité de son intelligence, à défaut de l'adresse de son esprit ? On ne sait. Mais elle sut se montrer gaie, et Alfred lui plut presque autant qu'elle lui avait plu elle-même, car elle remercia, dès le lendemain, son amphitryon de lui avoir donné « un très bon dîner en très bonne compagnie ».



Le poète, de son côté, emporta chez lui mille souvenirs et, « avec une joie avare » ouvrit « comme un trésor », son cœur tout rempli de la romancière. Il avait feuilleté, naguère, *Indiana*, lui avait consacré, dans *La Revue fantastique*, un compte rendu, distrait, sans doute : il voulut relire, de bout en bout, ce roman de Sand qui se passe, partie à la Réunion, et où aiment le même séducteur une suave jeune femme et une ardente créole. C'est, comme bien l'on pense, cette dernière qui retint son attention ; acheva de l'enflammer. Le 24 juin, il écrit à George Sand :

« Madame, je prends la liberté de vous adresser quelques vers que je viens d'écrire en relisant un chapitre d'*Indiana* où Noun reçoit Raymond dans la chambre de sa maîtresse... »

Ce chapitre, évocateur de la lutte d'une femme contre les fureurs de Vénus, et qui maudit sa défaite en la bénissant, nous paraîtrait assez anodin, aujourd'hui ; mais il était hardi pour l'époque, et la conviction dont il est animé fait qu'il s'en dégage encore une pernicieuse volupté. Il agit sur l'imagination de Musset comme un aphrodisiaque :

*Sand, quand tu l'écrivais, où donc l'avais-tu vue  
Cette scène terrible où Noun, à demi-nue,  
Sur le lit d'Indiana s'enivre avec Raymond ?  
Qui donc te la dictait, cette page brûlante  
Où l'amour cherche en vain d'une main palpitante  
Le fantôme adoré de son illusion... ?*

Quand il griffonne ces alexandrins assez médiocres, et par là même révélateurs de son trouble (remarquez les mots « scène terrible », « demi-nue », « lit », « main palpitante »), Alfred a le cœur battant, la tête

lourde et toute pleine d'images lascives. A l'héroïne du roman — c'est de la créole qu'il s'agit — il substitue la beauté chaude de George elle-même... Le désir a rougi cette joue olivâtre, enflammé ces regards ; ces lèvres charnues, dont l'inférieure fait doucement saillie, ont connu le baiser, et la robe a glissé dans l'alcôve, aux pieds d'un amant, de ces rondes épaules... Mais il se refuse à croire qu'elle ait aimé... Elle l'attendait... Le malheureux ! Il veut qu'elle soit comme lui, et que, jusqu'à ce jour, elle n'ait connu que la déception :

*En as-tu dans le cœur la triste expérience ?  
Ce qu'éprouve Raymond, te le rappelais-tu ?  
Ces plaisirs sans bonheur, si pleins d'un vide immense,  
As-tu rêvé cela, George, ou l'as-tu connu ?...*

Quelle audacieuse interprète que la poésie, et que l'on peut donc dire de choses, en vers, qu'il faudrait des mois pour oser autrement exprimer, du moins quand on est Musset ! Dans les questions que celui-ci pose à la romancière, sa voisine de table d'un soir, le lyrisme dissimule à peine les soupçons dont il harcèlera de sa jalousie sa maîtressé, et la déchirera jusqu'au sang. Mais, du moment qu'on parle à George de ses livres, on a chance de l'intéresser. Pour ne pas être en reste de politesse avec son confrère, elle lui demande, à son tour, de lui communiquer un fragment inédit de *Rolla* dont il faut croire qu'il l'a entretenue au dîner de Buloz. Elle l'invite chez elle, et il lui donne le spectacle d'une crise d'estomac, misère dont il a honte, et s'excuse, mais qui lui sert de prétexte, à elle, pour lui avouer, en badinant,

qu'elle souffre d'une crampe ou d'un vide à l'endroit du cœur... Voilà Musset prévenu.

« Votre maladie n'a rien de plaisant, quoique vous ayez envie d'en rire », s'empresse-t-il de répondre. « Il serait plus facile de vous couper une jambe que de vous guérir. Malheureusement, on n'a pas encore trouvé de cataplasme à poser sur le cœur. Ne regardez pas trop la lune, je vous en prie, et ne mourez pas avant que nous ayons exécuté ce beau projet de voyage dont nous avons parlé... »

Il s'est mis dans la tête qu'il n'y a qu'un médecin au monde qui puisse guérir George de son mal, et que ce médecin-là, c'est lui. Le médecin voyagera avec sa malade... Il pense, cependant, que George est un animal farouche, qu'il faut apprivoiser (sait-il par Sainte-Beuve qu'elle avait contre lui certaine prévention ?), et il feint de ne vouloir être que son camarade, pas même son ami, ce serait trop vieux jeu, ou comme il dit, trop moral... Ainsi répond-il aux vœux qu'elle affiche. En dépit de son intention de donner un successeur à Sandeau — « le Colibri » — George affecte, il est vrai, de ne souhaiter d'Alfred que des sentiments sans arrière-pensée. Elle le laisse mordre à l'hameçon. Et il s'éprend le premier, encore qu'elle l'ait désiré aussi vite qu'il la désira. Elle est prête à l'éconduire s'il se déclare. Elle pourra lui dire, ainsi, plus tard : « Sans ta jeunesse et la faiblesse que tes larmes m'ont causée, un matin, nous serions restés frère et sœur... » Mais il renchérit pour lui donner le change. « Je puis être, lui écrit-il après avoir lu *Lélia*, qu'elle vient de lui envoyer, une espèce de camarade sans conséquence et sans droits, par conséquent sans jalousie et sans brouilles, ca-

pable de fumer votre tabac, de chiffonner vos peignoirs et d'attraper des rhumes de cerveau en philosophant avec vous sous tous les marronniers de l'Europe moderne. »

Voilà qui ne ressemble pas à l'homme dont on dit qu'il passe pour être « la coqueluche » de toutes les femmes de Paris ! « Jamais le mot ridicule de — voulez-vous ou ne voulez-vous pas ? — ne sortira de mes lèvres avec vous. Il y a la mer Baltique entre vous et moi sous ce rapport », ajoute-t-il. Il se donne l'air de la franchise un peu brutale. Comme c'est commode pour lui jeter à la figure qu'il y a dans *Lélia* des pages qui font d'elle l'égale de Chateaubriand !

« Si vous voulez bien de moi pour une heure ou une soirée, au lieu d'aller ces jours-là chez Madame une telle, faisant des livres, j'aurai affaire à mon cher monsieur George Sand, qui est désormais pour moi un homme de génie. Pardonnez-moi de vous le dire en face, je n'ai aucune raison de vous mentir. »

Il va de soi qu'elle le trouve la sincérité même. De fausseté chez lui, d'ailleurs, aucune. Il s'abandonne à son exaltation, voilà tout. Il veut plaire, et, tout en restant très gentilhomme, il sait, du reste, dans le modeste appartement de George, 19, quai Malaquais, se mettre au diapason du monde assez bohème, qui fréquente chez elle. Elle est ravie qu'il soit en même temps ce « vicomte de Musset » auquel elle a fait « respectueusement » l'hommage du tome II de *Lélio*, et ce « gamin d'Alfred » auquel elle en a dédié le tome I, rétrospectivement. Lui accorde-t-elle la faveur d'un tête-à-tête que, couché à ses pieds sur un coussin, dans l'attitude d'un page, il semble prendre plaisir à l'écouter développer ses rêveries saint-simo-



niennes ou débordantes de l'ivresse de la nature et de l'enthousiasme de la science, tout en admirant ses babouches.

Il bouillonne d'impatience amoureuse sous son apparente nonchalance. C'est un sensuel. « Les chaleurs du printemps me faisaient le même effet que le vin de champagne », a-t-il écrit plus tard à George Sand. « Elles me conduisaient, au sortir de la table, à la première femme venue. Que je trouvasse là deux ou trois amis, en train de chanter des chansons de cabaret, un cigare et un canapé, tout était dit... » Quel stimulant que la réserve qu'il s'impose à présent ! Est-il possible que George ne devine pas, ne sente pas son désir ? Qu'il ne la trouble point ?... L'aveu est au bord de ses lèvres ; mais il tremble qu'elle ne l'envoie « paître »... Il se ressaisit :

— Savante ! se borne-t-il à murmurer avec une nuance de raillerie, malgré le son rauque de sa voix ; et de se lever, soudain, d'un bond, pour attraper au vol un mot drôle ou fantasque.

Depuis qu'il lui est arrivé, en relisant *Indiana*, d'y raturer des pages entières d'épithètes parasites, elle fait fond sur la solidité de son jugement, et le consulte, à propos de ce qu'elle écrit, car l'amour-propre littéraire n'exclut pas la raison chez cette ouvrière robuste et consciencieuse. Autant elle méprise les critiques professionnels, autant elle recherche l'estime et s'efforce d'exciter l'intérêt des hommes d'imagination. Sa vie durant, ses amants ont été pour elle des animateurs. Et Musset est si *bon enfant* !

Rien, chez lui, qui trahisse la répulsion ou seulement la surprise désagréable du dandy, quand il la trouve au milieu de ses commensaux habituels, à la

fin d'un dîner dont les reliefs traînent encore sur la table, en train d'écrire « entre la bouteille de bière et le sucrier, au bruit des verres et de la conversation, aussi tranquillement que si elle eût été dans la solitude ». Il lui fait mérite, au contraire, de cette puissance de concentration, parce qu'il en est absolument incapable, et se montre indulgent pour le grave Lerminier dont l'étroitesse de vues l'irrite, presque autant que l'incommode la malpropreté ; plein de mansuétude pour le peintre Laurens, auquel il pardonne son manque total de talent et son ignorance, en faveur de la générosité de son âme. Il a presque de la sympathie pour Boucoiran, qui a connu Sand « au pays » et, au privilège de la tutoyer, joint celui de lui dire de dures vérités. En revanche, il ne peut souffrir Gustave Planche dont — on s'en souvient — il a été, autrefois, victime, et qui, tout crasseux et déshérité qu'il soit de la nature, joue avec ostentation, auprès de la romancière, le rôle de chevalier servant et de mentor...

Musset est humilié pour Sand de l'attitude cynique de ce personnage, complètement dépourvu de savoir-vivre. Il ne comprend pas qu'elle le laisse se donner des airs de maître, et usurper chez elle une situation qui rend aux moins malveillants sa présence suspecte. Il rentre, cependant, sa rancune, et tait ses griefs, en attendant son heure : il veut plaire, encore un coup ; il risquerait de perdre George, si l'on accusait le mirliflore qu'il passe pour être, de se dresser contre son entourage. Elle l'étonne un peu, du reste. Son étrangeté la révèle si différente des femmes du monde et des gourgandines qu'il a jusqu'alors connues. « Le beau monstre ! » s'exclame

M. Charles Maurras. Mais pour Alfred, ce monstre est un animal farouche dont il se flatte de recueillir d'inédites délices quand il l'aura apprivoisé... Et, afin de calmer ses nerfs, il se livre à des farces, dessine des caricatures et rime de petits vers satiriques, presque aussi libres ou familiers que les individus qui les inspirent :

*George est dans sa chambrette  
Entre deux pots de fleurs,  
Fumant sa cigarette,  
Les yeux baignés de pleurs.*

*Buloz, assis par terre,  
Lui fait de doux serments ;  
Solange (1), par derrière,  
Gribouille sès romans.*

*Planté comme une borne,  
Boncoiran tout mouillé  
Contemple d'un œil morne  
Musset tout débraillé.*

*Planche, saoul de la veille,  
Est assis dans un coin  
Et se cure l'oreille  
Avec le plus grand soin.*

*Pâle et mélancolique,  
D'un air mystérieux,  
Papet, pris de colique,  
Demande où sont les lieux...*

Mais il n'y a pas que les charges, il y a les portraits qu'on fait de mémoire, une fois rentré chez soi, pour se délivrer de deux « beaux yeux noirs » qui vous

(1) La fille de la romancière.

trottent par la tête... Il y a les nuits blanches qu'on passe à rêver à George — quand on ne monte pas la garde civique — et où l'on trouve le courage de dire à son ombre ce qu'on n'a jamais dit à personne. C'est là qu'il l'a aimée, comme il le lui écrira bientôt ; car chez elle — non « par rouerie et orgueil affecté », quoi qu'elle ait pu croire d'abord, mais par timidité, fausse pudeur d'âme — il ne lui a laissé voir que le côté frivole ou libertin de sa nature. Elle l'a traité comme un enfant, de bonne foi peut-être ; quoiqu'elle vit en lui un amant futur. C'est qu'elle est mère ; et il y aura toujours excès de sentiment maternel dans son cœur, « trop large pour une poitrine humaine »...

Elle lui a fait de la morale. On l'entend, n'est-ce pas ? « Vous avez du talent ; l'avenir devant vous ; au lieu de gaspiller vos dons, travaillez. » C'est bien de travail qu'il s'agit ! Il a essayé de profiter d'une promenade pour lui déclarer sa passion. Mais le courage lui a manqué, et il s'est borné à lui expliquer qu'il vit muré dans une solitude où les hommes l'ont obligé de se réfugier. Que n'a-t-elle deviné, comme il l'espérait, que c'est d'elle qu'il attend la délivrance ? Il n'y tient plus, — elle est à la veille de partir pour la campagne, — il prend sa plume, et voici l'aveu :

« Mon cher George, j'ai quelque chose de bête et de ridicule à vous dire... Vous allez me rire au nez... Vous me mettrez à la porte et vous croirez que je mens. Je suis amoureux de vous. Je le suis depuis le premier jour où j'ai été chez vous... »

Cet aveu, elle a beau l'avoir prévu, peut-être provoqué, il la surprend. Savoir qu'on est aimé de qui l'on aime, ou sur le point d'aimer, surprend toujours, — et, sans doute, effraye un peu, du moins la femme.



Sand, au surplus, n'a eu guère à se louer de ses rapports avec les hommes. Son passé est lourd et lui pèse. Elle hésite ; résiste ; nie l'affection d'Alfred ; la repousse. Mais rien ne peut plus l'arrêter, maintenant qu'il est déchainé. Il écrit encore : « Aimez ceux qui savent aimer , je ne sais que souffrir. Il y a des jours où je me tuerais : mais je pleure ou j'éclate de rire, non pas aujourd'hui, par exemple. Adieu, George, je vous aime comme un enfant. »

Eh bien ! elle tentera l'épreuve. En est-elle à une imprudence près ? Et si c'était le bonheur, cette fois ?...

Le 28 juillet, elle l'invite à venir la voir à *minuit* (ô littérature !) Elle tentera tout pour le ramener à la raison ; mais si, au cours de leur entretien, il la laisse découvrir dans son âme cette candeur qu'à maints indices elle a devinée, elle cédera à sa folie qu'elle a souhaitée...

... La fenêtre du petit appartement du quai Malaquais est toute grande ouverte. La belle nuit d'été ! La lune se couche et les étoiles brillent de tout leur éclat dans le ciel limpide sur l'admirable perspective, presque aussi visible qu'en plein jour, que composent les Tuileries, le Louvre, la Seine. Des parfums montent, en « tièdes bouffées », des jardins voisins, mêlés à l'odeur fade des eaux, et le silence est si absolu qu'on n'ose parler qu'à voix basse. George a bien choisi son lieu et son heure pour dissuader Alfred de l'aimer ! A la vérité, elle s'enivre avec lui de la plus insidieuse des voluptés : celle même que verse à l'homme et à la femme, en les forçant à se rapprocher, à se serrer l'un contre l'autre et à s'étreindre, dans un sentiment d'infini et d'éternité, le vide immense de l'espace...

Alfred s'est tu ; mais la *Confession* parle encore aujourd'hui, pour lui : « J'entourai de mon bras la taille de ma chère maîtresse ; elle tourna doucement la tête : ses yeux étaient noyés de larmes. Son corps plia comme un roseau, ses lèvres entr'ouvertes tombèrent sur les miennes, et l'univers fut oublié. »

\* \* \*

Ils ont une saison d'amour délicieuse. Sainte-Beuve, que George Sand croit devoir informer de l'événement faste qui s'est produit dans sa vie, se frotte les mains en se félicitant d'avoir uni deux tempéraments si heureusement complémentaires ; mais — toujours méthodique et prévoyant — il range soigneusement — pour les retrouver à l'heure opportune — les lettres que lui envoie sa « pénitente » :

« Loin d'être affligée et méconnue, je trouve cette fois une candeur, une loyauté, une tendresse qui m'enivrent (...) C'est quelque chose dont je n'avais pas l'idée, que je ne croyais rencontrer nulle part, et surtout là. Je l'ai niée, cette affection, je l'ai repoussée, je l'ai refusée d'abord, et puis je me suis rendue, et je suis heureuse de l'avoir fait (...).

« Je suis heureuse, remerciez Dieu pour moi. »

On se demande ce que Dieu peut bien avoir à faire dans cette aventure ; mais comme George le dit, elle est enivrée.

Elle ne se lasse pas d'exhaler sa joie.

« Je suis heureuse, très heureuse, mon ami », écrit-elle encore à Sainte-Beuve. « Chaque jour je m'attache à lui ; chaque jour, je vois s'effacer en lui les petites choses qui me faisaient souffrir ; chaque jour je vois

luire et briller les belles choses que j'admirais »...

Cette confidence porte la date du 19 septembre 1833. Voilà qui dément l'affirmation d'*Elle et Lui* : « Le septième jour de leur bonheur fut irrévocablement le dernier. » Alfred n'a pas si tôt révélé le méchant côté de sa nature que George le prétendra plus tard, pour accabler sa mémoire. Il est tout à l'exaltation du triomphe, à la ferveur de sa reconnaissance, et il procure à sa maîtresse des « joies sublimes », selon la propre expression de celle-ci.

S'il a exigé le renvoi de Planche, après avoir en vain essayé par des allusions de donner à entendre à ce « paysan du Danube » qu'il lui fallait adopter une attitude moins détestable, il continue de se montrer bienveillant pour les familiers de George. Elle le déclare « bon-enfant ». Il est le boute-en-train de ses réunions en petit comité, et il y épanouit, y fait éclater plutôt, une gaité jeune, exubérante et fantasque, qui modifie, du tout au tout, le caractère de ce milieu un peu trop « gendelette ».

Quand on ne passe pas les soirées à des séances de musique, on dessine et l'on cause, ou l'on compose des charades. Sous prétexte de dîners esthétiques, on improvise des repas cocasses où l'on donne pour voisin de table au grave Lerminier, le mime Deburau, qui, pour expliquer le secret de l'équilibre européen, lance son assiette en l'air, et la fait tourner sur la pointe de son couteau. Un soir, Musset — Mussaillon I<sup>er</sup>, comme il s'est baptisé lui-même — se déguise en servante cauchoise pour servir, et commet à dessein les pires maladresses. Il pose les assiettes à l'envers, ou les retire encore pleines sous le nez des convives, et répand le contenu d'une carafe sur le

crâne de Lerminier — toujours Lerminier ! On mystifie Chaudesaigues en le laissant dire le plus grand mal de *Rolla* devant son auteur qu'on s'est bien gardé de lui présenter, et qui opine en souriant à chaque nouvelle charge que fait contre son œuvre la critique de *La Revue de Paris*. Alfred conduit George au théâtre, au bal, elle adore danser (un dessin du poète nous le fait voir avec l'éventail, des gants noirs jusqu'à mi-bras, une mantille glissant de sa nuque dans le sillon de ses épaules nues) ; et peut-être l'emmène-t-il diner dans des goguettes, sous un berceau de vigne-vierge ou de chèvrefeuille...

Oui, c'est vraiment la lune de miel. Sans doute, ne se montre-t-elle pas aussi ardente que le voudrait son jeune amant. « Elle ne savait pas donner la volupté », constate Emile Faguet. C'est qu'elle ne l'éprouvait pas. « J'aimais », a-t-elle fait dire à Lélia, celle de ses héroïnes qui nous renseigne le mieux sur elle, « j'aimais par besoin, par nécessité ; mais, ne goûtant point les joies (?) que je donnais, je ne pouvais m'attacher par aucun sentiment, par aucune reconnaissance fondée sur l'objet de mes sacrifices ».

Son sang parle, et très haut, s'il est vrai que — selon le propos de Fouquier, rapporté par Jules Renard dans son *Journal* — « en plein travail elle était capable de se lever parce qu'elle avait besoin d'un homme. » Mais son sang, hélas ! ne lui sait pas gré des prévenances qu'elle a pour lui, et, quand elle l'apaise, la sensation est médiocre, sinon nulle, qu'il lui procure... Dumas fils s'est peut-être trompé quand, à l'âge où il l'a connue, il a jugé, d'après ses « petites mains sans os, moelleuses, ouateuses, presque gélatineuses », qu'elle avait été toujours



déçue « dans ses incessantes recherches ». On verra qu'après le drame de Venise, qui l'a galvanisée, c'est une autre femme — celle dont Chopin devait évoquer, sous le manteau, l'étrange ardeur — qui a serré Musset dans ses bras. Mais dans les premiers temps de leurs amours, sa frigidité, ainsi qu'elle l'a écrit dans *Lélia*, la place « au-dessous des plus abjectes femmes », si l'exaltation de ses pensées « l'élève au-dessus des hommes les plus passionnés ». Elle rend avec une certaine répugnance, à son amant, les caresses qu'il lui prodigue. Elle les repousse même, faut-il croire, après en avoir éprouvé l'inanité. C'est surtout dans ces moments-là, qu'oubliée de la façon désespérée dont elle sollicite, chaque fois, le plaisir qui la fuit (le témoignage de Mérimée, à cet égard, est formel) elle fait sentir à Alfred l'autorité — la supériorité — que lui confère son âge. Il y a de la protestante dans cette fille spirituelle de Jean-Jacques et dans cette petite-fille authentique des Saxons. Et certes, Musset devait, tel que nous le connaissons, se torturer de jalousie en torturant Sand ; mais celle-ci, par son attitude, au début même de leur liaison, a peut-être réveillé avant l'heure sa malade méfiance et ses soupçons, si elle n'en a activé la fièvre.

C'est à Fontainebleau où ils sont allés s'isoler à la fin de l'été, que l'esprit d'Alfred, jusqu'alors étourdi par le bonheur et distrait par les fêtes intimes de l'appartement du quai Malaquais, concentre son attention passionnée sur les manières de George, s'applique à comprendre son âme et à analyser les secrets sentiments de son cœur. Elle a signalé — en avouant, du reste, avoir *en horreur les hommes qui*

*devinent tout* — l'instinct si profond avec lequel Alfred pénétrait « le moindre signe, la moindre démarche » de sa part. Cet enfant, plein de confiance et d'ingénuité, est doué d'une intuition ou d'un sens psychologique extraordinairement délié, qui lui permet de saisir jusqu'aux plus fugitifs mouvements des êtres, quand l'intérêt le rend vigilant. Le grand calme de George le confond, d'abord, et son absence totale de romanesque. Comme elle ressemble peu à ses livres ! Mais avec quelle persévérance méthodique elle en poursuit l'exécution ! A peine en a-t-elle terminé un, qu'elle en commence un autre, et souvent se consacre avec tant d'application à sa besogne, qu'Alfred l'appelle en vain du lit où il se morfond à l'attendre... A bout d'énervement, il cède au sommeil. Elle écrit toujours. On dirait d'un bœuf au labour, si Jules Lemaitre ne l'avait comparée à Io, la génisse divine. Le contraire, en tout cas, a lieu, ici, de ce qui se passe d'ordinaire, où c'est l'amante qui dispute l'amant à ses devoirs...

En automne, *Metella* est sur le chantier. George adresse, dans la nuit du 2 octobre, ce mot à Buloz son « cher directeur », pour l'inviter à venir chercher chez elle les pages de son manuscrit : « Je ne vous les envoie pas, parce que je veux les relire à A... qui dort comme un loir à l'heure qu'il est. Je vais en faire autant ; venez à six ou sept heures. » De quelle nature est donc l'amour de cette femme, qu'il se plie avec tant de facilité à la discipline du travail, et du travail le moins exalté qui soit ? Une passion aussi raisonnable, et qui a si peu changé ses habitudes, ne semble pas éloignée de l'indifférence. Par leur régularité, ses manifestations ont quelque chose de la

stricte observance d'un régime. Musset s'inquiète, s'alarme. N'est-il pas l'unique ? L'a-t-elle pris comme elle en aurait pris un autre ? Aime-t-elle pour aimer, comme on boit quand on a bu, par habitude ou pour oublier ? Oublier, qui ? Son mari, Aurélien de Sèze, Sandeau ou Mérimée ? C'est l'interrogatoire suppliciant qui commence, et dont aucune réponse ne saurait calmer l'avidité. Moins Sand comprend cette curiosité rétrospective pour des aventures dont elle n'a pas fait mystère, plus sa jalousie s'ingénie à en recueillir les détails, plus il exige de savoir les moindres circonstances qui les ont entourées. « Alors, Dudevant était une brute ? Il te répugnait ? Sous la toute vive impression d'horreur que cet homme obscène t'inspirait, tu as, cependant, aimé Aurélien ?... Il ne t'a pas prise ? C'est l'envie de lui que tu as assouvie avec Sandeau ? Celui-là était affamé de toi, s'acharnait ?... »

Autour d'un mot que George a dit sans y prendre garde, Alfred cristallise. Mille pensées, autant d'images se précipitent sur ce mot comme la limaille sur l'aimant. Ce n'est pas assez qu'il questionne sa maîtresse. Il cherche dans ses livres des indications qui le mettent sur la voie du secret. Fut-elle chaste avec ses amants comme elle l'est avec lui ? *Lélia* l'affirme. Mais *Indiana*... Est-elle lasse ou désabusée ? Dégue ? Feint-elle pas la froideur ? Il l'incite au vice par des ruses. Elle se trahira peut-être... « Libre à toi de te taire. Je ne veux pas forcer ta conscience. Suis-je un inquisiteur » ?

L'insinuation de la veille, il la renouvelle, pourtant, le lendemain, sous une autre forme. George la dédaigne ou l'élude, et par là même l'aggrave. Alfred

s'enivre du doute ; il jouit de cette « ivresse malfaisante ». C'est plus qu'un tourment moral : une douleur physique délicieuse. Il est en proie à une sorte d'éréthisme que le souvenir de ses expériences libertines intensifie. Il désire George dans les moments où il l'exècre, pour les sensations qu'il imagine qu'elle a éprouvées, et jamais elle ne lui inspire une plus vive adoration que quand il l'outrage, car c'est l'œuvre infernale de la jalousie de confondre les ardeurs de la haine et celles de l'amour. Bientôt, en effet, ses interrogatoires dégénèrent en scènes, et l'insulte succède à son ironie. Il vit dans un état d'instabilité continue, le cœur et l'esprit sans cesse jetés aux plus violents contrastes, maudissant tout à coup pour bénir l'instant d'après, et ne cessant de trépigner de colère que pour éclater en sanglots. Il traitait sa maîtresse « comme une idole, comme une divinité » : un quart d'heure plus tard, il la crible d'injurieux soupçons, et ne la descend du ciel où il venait de l'élever que pour la traîner dans la boue. Il s'agenouille aussitôt à ses pieds, il est vrai, il implore son pardon avec une sincérité telle qu'elle ne peut faire autrement que de le lui accorder... Elle le lui accorde, excédée parfois, pleine d'une orgueilleuse compassion, la plupart du temps, soutenue par l'idée qu'elle lui est infiniment supérieure — au point de vue moral, cela s'entend, encore qu'elle le croie un artiste incomplet, — et en le considérant comme un « pauvre enfant malade », un névropathe, dont il appartient à sa générosité de réaliser la guérison.

« Charité envers les autres, dignité envers soi-même, sincérité envers Dieu », on connaît la devise qu'elle a inscrite en tête de *l'Histoire de ma vie*. Elle



ne comprend rien à la passion, à la fois sublime et brutale, qui dévore Alfred, et elle croit obéir à un sentiment très élevé en le traitant par la pitié. La maladroite fait lourdement sentir à son amant qu'elle est son aînée. Son sérieux révolte la jeunesse de celui-ci. Il soupire après la liberté d'autrefois. Il a beau se savoir coupable, le visage sévère ou attristé qu'elle lui montre ne lui est pas moins un reproche insupportable. Que peuvent, pour calmer les tourments d'Alfred, les sophismes sur la liberté de la femme, et son droit au bonheur, par lesquels elle prétend excuser ses fautes ? Il faudrait tenir au malheureux un autre langage que celui de la raison : cette « Prud'homme de l'immoralité », comme l'a appelée Baudelaire, ne trouve que des paroles de sagesse quand son amant délire. Sa douceur même, à cause de l'indulgence dont elle est empreinte, l'exaspère dans les moments où il est le mieux disposé, et le voilà — crispé par le ridicule de sa situation — répondre par le persiflage à des exhortations qui se voudraient tendres, mais qui ne sont que des formules empruntées à une philosophie vague et sans rien d'humainement ému. Plus tard, quand ce sera son tour de souffrir, elle repoussera avec dédain ces *raisonnements* auxquels elle attribue, à présent, une vertu efficace, et ne parlera plus que de *sentir*... Mais l'exaltation d'Alfred lui serait intolérable, si elle ne la séparait de l'amour, qui, cependant, l'alimente ou qui en est la substance même. Elle veut, en effet, lui pardonner ses récriminations, ses railleries, ses injures ou ses blasphèmes en faveur des sentiments qu'il lui témoigne, sans se rendre compte que c'est de ces sentiments que vient le mal... Elle ne se

trompe pas en pensant que la débauche a déposé dans le cœur du poète les ferments qui empoisonnent son amour. Elle commet, seulement, l'erreur de croire que c'est en traitant son esprit qu'elle lui rendra la pureté. Que ne lui procure-t-elle la paix en lui inspirant la foi ? Hélas ! elle prend pour des victoires remportées sur son mauvais ange, les heures où il proteste de ses regrets, et se livre à des transports de reconnaissance, alors qu'il ne faudrait voir là que l'autre aspect de son mal, un élan de sa fièvre vers l'un des deux pôles opposés où elle oscille...

Ils jouissent encore de quelques trêves heureuses, néanmoins : elle, revêtue d'une robe de chambre en soie jaune, à manches larges, les pieds dans des babouches turques, et fumant tantôt le cigare ou le cigarrero, tantôt du tabac d'Egypte dans une pipe en merisier de Bosnie, au long tuyau ; lui, la dessinant dans toutes les poses. Et ce sont d'ineffables promenades au clair de la lune, sur les champs de bruyères jonchées de feuilles mortes de la forêt de Fontainebleau, où Musset, que l'odeur de la terre grise comme un vin, que les formes tourmentées des arbres hallucinent, à la façon du Gilles de Rais, de Huysmans, trouve, pour dire à sa maîtresse son adoration, des accents inouïs.

Il flatte sa manie : « Si je ne t'avais pas connue, peut-être, à l'heure qu'il est, serais-je retombé dans mes désordres. Dieu t'a envoyée comme un ange de lumière, pour me retirer de l'abîme. C'est une mission sainte qui t'est confiée ; qui sait, si je te perdais, où pourraient me conduire le chagrin qui me dévorerait, l'expérience funeste que j'ai à mon âge, et le combat terrible de ma jeunesse avec mon ennui ? »

Quand il prononce ces paroles (elles se trouvent dans la *Confession*), Alfred a le malheur de convaincre George du caractère providentiel de son rôle. Habillée en homme, c'est-à-dire coiffée d'une petite casquette de velours noir à longue visière, et vêtue de la blouse bleue des compagnons du tour de France elle l'emmène en pèlerinage à la grotte d'Obermann. La prêtresse de la nature croit-elle, en évoquant l'image du héros de Senancour devant son ironique amant, déterminer celui-ci à chercher dans des travaux réguliers, sinon vulgaires, un remède à son tourment ? Parmi les rochers de Franchard (est-ce sur la roche dite « la Roche-qui-pleure » ?) elle lui fait, du moins, l'histoire ou la confession complète de sa vie. C'est l'effort le plus sincère et le plus généreux qu'elle ait jusqu'ici tenté pour guérir la jalousie d'Alfred. S'il savait que, depuis qu'elle est à lui, jamais elle n'avait réveillé son passé, avant cet instant où elle en rassemble les souvenirs !... Mais qui convaincra l'homme que sa peur de la mémoire du cœur de la femme, n'est qu'une illusion douloureuse ?

George parle. Avec éloquence, elle explique à Alfred la cause de son mal. « J'ai souri autrefois de cette précoce expérience que tu disais avoir acquise, lui avoue-t-elle, et dont je t'entendais te vanter comme les enfants qui ne savent rien. Je croyais que je n'avais qu'à vouloir, et que tout ce qu'il y avait de bon dans ton cœur allait te venir sur les lèvres à mon premier baiser. Tu le croyais toi-même, et nous nous sommes trompés tous les deux !... Ces misérables, qu'ont-elles donc fait pour empoisonner ta jeunesse ? Les plaisirs qu'elles t'ont vendus étaient donc bien vifs et bien terribles, puisque tu me

demandes de leur ressembler ? Tu te souviens d'elles auprès de moi : Ah ! *mon enfant*, c'est là le plus cruel. J'aime mieux te voir injuste et furieux, me reprocher des crimes imaginaires et te venger sur moi du mal que t'a fait ta première maîtresse, que de trouver sur ton visage cette affreuse gaîté, cet air de libertin railleur qui vient tout à coup se poser comme un masque de plâtre entre tes lèvres et les miennes. Quel empire a donc pris sur tes nerfs irritables cette vie affreuse que tu as menée ?... Car ton cœur est noble, tu rougis toi-même de ce que tu fais... Mais n'importe, je suis à toi. Tu m'as dit dans tes bons moments, que la Providence m'a chargée de veiller sur toi *comme une mère*. C'est la vérité, mon ami ; *je ne suis pas votre maîtresse tous les jours ; il y a en beaucoup où je suis où je veux être votre mère*. Oui, lorsque vous me faites souffrir, je ne vois plus en vous mon amant ; vous n'êtes plus qu'un *enfant malade* que je veux soigner ou guérir, pour retrouver celui que j'aime et que je veux toujours aimer. Que Dieu me donne cette force ! Que Dieu qui nous voit, qui m'entend, que *le Dieu des mères et des amants* me laisse accomplir cette tâche, quand je devrais y succomber !...»

Ses larmes l'empêchent d'achever son discours, dont les termes ont été fidèlement reproduits, il n'en faut pas douter, par Musset dans *La Confession*.

George s'était agenouillée aux pieds d'Alfred, les mains jointes, la tête inclinée sur la pierre. Il la souleva dans ses bras, soulevé lui-même par une exaltation proche de la démence, et lui prodigua des serments entrecoupés de sanglots. L'hallucination devait, d'ailleurs, s'emparer de lui, cette nuit-là,



l'entraîner jusqu'à l'aube, effaré et hurlant, loin de sa maîtresse, au milieu des gorges de Franchard, dans une sarabande de fantômes...

\* \* \*

Fut-ce la nuit de Franchard qu'ils décidèrent de réaliser le projet de voyage dont ils avaient caressé l'idée dès le début de leur liaison ? George qui avait eu, d'abord, l'intention de partir seule pour l'Italie, se laissa-t-elle prendre aux promesses d'Alfred, à ses assurances réitérées de se refaire loin de Paris et des tentations de Paris, une âme nouvelle ? Il est possible. Mais le jeune homme demeurait chez ses parents. Il y habitait un petit appartement de garçon, qui communiquait avec le leur, et si toute latitude lui était laissée, quant à ses allées et venues, si même il lui arrivait de rester vingt-quatre ou quarante-huit heures sans paraître à la table familiale, une absence susceptible de se prolonger plusieurs mois devait non seulement pouvoir se justifier, mais avoir été admise. Pour partir, il fallait, en un mot, obtenir l'autorisation ou, plus exactement, l'approbation de M<sup>me</sup> de Musset. Or, M<sup>me</sup> de Musset accueillit comme la nouvelle d'un véritable malheur les premiers mots d'Alfred touchant son voyage. Une sorte de pressentiment la faisait trembler pour son fils. Elle refusa son consentement. Alfred parut se résigner. « Rassure-toi, dit-il à sa mère, je ne partirai point ; s'il faut que quelqu'un pleure, ce ne sera pas toi. »

Le soir même, cependant, le 9 décembre, vers neuf heures, M<sup>me</sup> de Musset était assise seule avec

sa fille au coin du feu, lorsqu'on vint la prévenir qu'une dame l'attendait à la porte, dans une voiture de place, et demandait à lui parler. Elle descendit, accompagnée d'un domestique. La dame inconnue se nomma : c'était George. Ayant fait asseoir à côté d'elle M<sup>me</sup> de Musset, sur la banquette de son fiacre, « elle supplia cette mère désolée de lui confier son fils, disant qu'elle aurait pour lui une affection et des soins maternels », raconte Paul de Musset. « Les promesses ne suffisant pas, elle alla jusqu'aux serments. Elle y employa toute son éloquence, et il fallait qu'elle en eût beaucoup, puisqu'elle vint à bout d'une telle entreprise », ajoute le frère du poète.

« Dans un moment d'émotion, le consentement fut arraché, et quoi qu'en eût dit Alfred, ce fut sa mère qui pleura. »

Trois jours plus tard, le 12 décembre dans la soirée, les deux amants s'embarquaient dans la cour des Messageries Lafitte et Caillard, munis de 4.000 francs dont « Buloz le magnifique » avait fait l'avance à George sur un roman intitulé *Jacques*, qu'elle devait lui livrer avant le premier juin. George que son ineffable mari engageait à voyager pour « son instruction et sa santé » (elle n'était pas encore divorcée) avait revêtu des habits d'homme. Elle portait un spencer de velours noirs, c'est-à-dire une sorte de redingote à courtes basques avec des brandebourgs et des boutons pareils à des olives ; une culotte gris-perle, très ajustée à ses formes, et des bottes à la Souvarov. Elle coiffait la casquette de lancier à gland, de Charles Bovary, et tenait de la main gauche, au bout d'une ficelle, un pâté, tandis qu'elle

serrait de la droite par le goulot, une bouteille de champagne...

Superstitieux comme il était, Alfred ne laissa pas de faire remarquer à sa compagne que la voiture où ils montèrent occupait le treizième rang dans la cour des Messageries. Aussi bien, à peine sortie, renversait-elle un porteur d'eau, après avoir heurté une borne. Présage funeste ! Sur le bateau à vapeur qui les conduisait de Lyon à Avignon, ils rencontrèrent Stendhal, qui s'en allait joindre son poste de consul à Civita-Vecchia. L'apologiste, mieux : le panégyriste de l'Italie, des Italiens et des Italiennes, se moqua, paraît-il, des illusions de George sur le pays qu'elle allait voir, et dénigra le type de ses habitants. Il entreprit, sans doute, de mystifier la romancière, qui prenait trop au sérieux ses paradoxes, et il lui découvrit un goût pour l'obscénité dont elle s'effaroucha... Cette bousingote en galante escapade se montra aussi choquée par les propos de Stendhal qu'une jeune mariée pourrait l'être, au cours de son voyage de noces, des plaisanteries grossières de quelques commis voyageurs, à la table d'hôte. Stendhal se grisa, d'ailleurs, au diner, et dansa autour de la table avec ses lourdes bottes fourrées. Son départ arracha à la romancière un « ouf » ! de soulagement. « Je confesse que j'avais assez de lui, a-t-elle écrit dans *l'Histoire de ma vie*, et que s'il eût pris la mer, j'aurais peut-être pris la montagne ».

Elle s'embarqua de Marseille pour Gênes avec Alfred, le 22 décembre. Mais elle a contracté la fièvre, et le poète fait seul une promenade dans les jardins de la villa Palavicini. Quelle révélation pour

lui, ensuite, que celle de Florence ! Tandis que George, toujours plus ou moins malade, mais surtout soucieuse de travailler au roman qu'elle a pris l'engagement de fournir au directeur de la *Revue des Deux Mondes* s'enferme dans sa chambre, Alfred erre, soulevé par une exaltation surnaturelle, dans la ville des Médicis, close encore farouchement, à cette époque, par sa ceinture de murailles crénelées du xiv<sup>e</sup> siècle. « Il en absorbe l'âme vigoureuse en quelques jours », comme l'a dit M. Pierre Gauthiez, « et se cogne le soir dans les ruelles à l'apparition de Lorenzaccio, l'assassin noir et pâle, comblé de bile et de génie ».

C'est là, en effet, qu'ayant retrouvé dans les chroniques de Varchi, le sujet d'un drame dont il avait entretenu George Sand, il se documente sur place pour l'écrire, en collaboration avec sa maîtresse, et surtout écoute se réveiller en lui la voix de son ancêtre Julien Salviati, qui fut témoin de ce drame et l'évoque dans tous ses détails... L'Italie de la Renaissance, dont il charrie dans ses veines les ferments vicieux, a repris, possession de son cœur, et peut-être le tourmente, déjà, du désir d'aller dans les tavernes boire et chanter avec les filles qui sont « un rayon de soleil » et « brûlent la moelle des os » de leurs regards lascifs. George lui paraît bien austère, comparée à ces créatures dont il rêve. Son imagination lui présente un tel contraste entre les baisers froids et parcimonieux de l'une et les ardentes caresses que doivent prodiguer les autres ! C'est ici, sans doute, qu'il a le plus reproché à sa maîtresse — si âprement qu'elle en a pleuré — de ne pas lui donner les plaisirs de l'amour, ou de ne les lui donner qu'en ne les



éprouvant pas... Qu'il est loin de l'enthousiasme que lui inspirait la possession, et qui lui dictait des vers comme ceux-ci (1<sup>er</sup> août 1833) :

*Mets la main sur mon cœur, la blessure est profonde,  
Elargis-la, bel ange, et qu'il en soit brisé !  
Jamais amant aimé, mourant pour sa maîtresse,  
N'a dans des yeux plus noirs, bu la céleste ivresse,  
Nul sur un plus beau front ne t'a jamais baisé.*

Il veut, cependant, se souvenir des promesses de Franchard, qu'il est à chaque instant sur le point d'oublier, et pour se distraire de l'obsession de la débauche, se livre à des gamineries, emplit son album de dessins où il représente George dans les costumes les plus fantaisistes : en tenue de voyage ; en robe d'intérieur ou de soirée, le regardant à travers son éventail ; en touriste, marchandant un bibelot ; en Orientale, fumant sa pipe...

Bientôt, ils décident de repartir, mais hésitent entre Rome et Venise, et jouent les deux villes à croix ou pile. Venise, *croix*, retombe dix fois sur le parquet. Le destin a parlé, sans équivoque. Ils arrivent dans la cité des doges le dix-neuvième jour de janvier 1834, à dix heures du soir, par un temps très dur. Le misérable *legno*, qui depuis le matin les brimballe sur la route gelée s'est arrêté à Mestre. Pour se garantir contre les rigueurs du froid, ils s'introduisent à tâtons sous le capet de la gondole où l'on a chargé leurs paquets, et qui, dans sa forme oblongue, ressemble avec ses coussins noirs à un grand cercueil...

Pendant une demi-heure, ils se laissent ainsi bercer, sans mot dire, ne sachant s'ils se trouvent en

pleine mer ou voguent déjà sur le canal. Quelle angoisse les étreint, qui est peut-être prescience de la crise qui va les briser... Mais George a écarté le rideau de cuir, et c'est la fantasmagorie de la perle de l'Adriatique qui se déploie devant leurs yeux comme un éventail sombre, constellé de gemmes. Les lumières de la ville, réverbérées dans l'eau, scintillent, au loin, et derrière Saint-Marc, la lune, une lune énorme « mate et rouge », se lève, découpant une dentelle de sculpture, révélant la corniche transparente du Palais Ducal et le clocher pointu du Campanile.

Ils abordent, quai des Esclavons, et s'installent à l'Albergo Danieli. George y est retenue deux semaines par la fièvre ; et si, le 28 janvier, elle peut écrire à Boucoiran qu'elle « va bien au physique comme au moral », elle est atteinte, aussitôt après d'une *dysenterie affreuse*. Alfred à qui le mal physique inspire une insurmontable horreur, s'écarte de sa maîtresse, moitié égoïsme, moitié « crainte délicate de lui laisser voir de la répulsion », ainsi que l'a observé M. Charles Maurras.

Il fuit la chambre surchauffée où George languit, et dont il avait fait par lettre, à son frère, une description lyrique, s'exaltant à la pensée que, devant ces lambris, s'était promené, jadis, le chef de quelque grande famille vénitienne. Quel prétexte que la femme qu'il aime soit humiliée par la laideur d'une misère physiologique qu'elle-même compare au choléra, pour errer dans la cité morne, rendue déserte par l'hiver, mais où les insidieuses sollicitations de Florence reviennent l'assaillir, plus troubles, comme chargées de toute la perverse langueur de

Venise, et d'autant plus pressantes qu'il vit à peu près chastement depuis un mois !...

George, en effet, depuis Pise *abrutie* par « les frissons, les défaillances et la somnolence », ne sort de son apathie que pour reprocher à Musset de se conduire comme un « gamin » (c'est un mot qui revient sans cesse dans sa bouche), et de laisser leurs ressources s'épuiser sans se mettre au travail pour les renouveler ; de courir les musées, les théâtres, les bals, les cafés, les brelans, comme s'il avait cent mille livres de rente...

Musset n'a peut-être pas encore cédé à la tentation de la femme ; mais il a presque aussitôt succombé à celle de l'alcool dans cette Italie où sa jeunesse bouillonnante le rend impatient de secouer la tutelle d'une maîtresse trop sensée, trop méthodique et plus raisonneuse que jamais. Il montre de l'humeur. C'est là qu'il eût fallu qu'elle fût folle. Mais l'enthousiasme littéraire, livresque même, qu'elle montre à travers son abattement, ressemble si peu à la fureur dionysiaque qui s'est emparée d'Alfred ! Elle est infiniment sensible à la nature ; mais les pierres, les œuvres de beauté des hommes, les lieux tout imprégnés de leurs passions ne l'émeuvent qu'à travers une certaine convention de caractère intellectuel ou moral. L'histoire ne lui parle pas directement... Elle écrira, huit mois plus tard, se souvenant avec désespoir de ce qu'elle aura perdu : « C'était bien triste et bien ennuyeux, une femme malade ! » Dans les moments où celle-ci va bien, il n'est point de promenade qu'elle ne diffère pour finir une page commencée. Que de sujets, au surplus, sur lesquels son intérêt se disperse, qui sont étrangers non seulement à

Alfred lui-même, mais à ce qu'il goûte ou estime...

Musset se distrait donc seul. Musset boit, danse. Il joue. Un soir, il a perdu une assez grosse somme dans on ne sait quel bouge ou quel tripot, et il rentre titubant, à moitié ivre, les vêtements déchirés et la figure ensanglantée. Les dissentiments, « d'ordre intime », qui, dès l'arrivée à Gênes, ont éclaté entre les amants se multiplient et s'aggravent à Venise, où bientôt Musset ne peut plus se défendre de goûter aux baisers des danseuses de la Fenice, voire de filles de moindre qualité encore (Un soir, il confiera à George sa crainte d'avoir été contaminé par l'une d'elles...)

« Tu t'ennuyais... Nous étions tristes... » a écrit la romancière. Mais cela ne résume qu'incomplètement leur état. A l'excitation que procure à Musset son hérédité réveillée au contact de la terre des instincts portés à leur point extrême, les germes de la Malaria — en s'introduisant dans son organisme — ont ajouté leur fièvre.

« Nous ne remercierons jamais assez, dit Barrès, en esthète, quelques bulles de gaz malsain qui vinrent crever à la surface de l'eau autour de la gondole de Musset. » L'intoxication a exaspéré son trouble, et c'est dans un véritable état de délire qu'à la veille de tomber malade, il fait à sa maîtresse une scène terrible après lui avoir déclaré : « George, je m'étais trompé, je t'en demande pardon, mais je ne t'aime pas. » Par orgueil, à coup sûr (« si je n'eusse été malade, si on n'eût dû me saigner le lendemain, je serais partie »), elle répond aussitôt :

« Nous ne nous aimons plus, nous ne nous sommes jamais aimés... »



La porte de leur chambre fut fermée entre eux. La pitié de George la rouvrit pour arracher Alfred à la mort. Toute son énergie bandée dans un effort, qui, pas un instant, ne se relâcha, George tint tête à *l'intruse*, trois semaines durant, avec un courage qu'il faut reconnaître héroïque, dormant tout habillée quand la fatigue l'abattait sur un sofa, et, afin de faire face aux difficultés matérielles, profitant des minutes où son amant reposait, pour écrire, et pour multiplier les appels vers Buloz et ses amis.

Pendant treize interminables jours, la malheureuse vécut dans les transes, la conscience torturée par la pensée que, peut-être, il lui faudrait écrire à Mme de Musset pour lui annoncer la fin tragique de l'enfant qu'elle avait suppliée de lui confier...

« Je suis rongée d'inquiétudes, mande-t-elle à Boucoiran, accablée de fatigues, malade et au désespoir... Gardez un silence absolu sur la maladie d'Alfred, à cause de sa mère qui l'apprendrait infailliblement et mourrait de chagrin. »

« Si Alfred meurt, confie-t-elle d'autre part à Buloz, je vous avoue que ce qui arrivera *après moi* m'est assez indifférent. »

Elle en est au point d'envisager le suicide, la catastrophe se produirait-elle. C'est qu'il faut se représenter le spectacle auquel elle assiste et qui a fait dire qu'Alfred n'eut pas la fièvre typhoïde, mais fut en proie à la fièvre cérébrale, et même à une attaque de *delirium tremens*.

« Les nerfs du cerveau sont tellement entrepris, écrit George à Boucoiran, que le délire est affreux et continu. Six heures d'une frénésie telle, que, malgré deux hommes robustes, il courait nu dans la

chambre. Des cris, des chants, des convulsions, ô mon Dieu, mon Dieu ! quel spectacle ! Il a failli m'étrangler en m'embrassant. Les deux hommes ne pouvaient lui faire lâcher le collet de ma robe. Les médecins annoncent un accès du même genre pour la nuit prochaine, et d'autres encore, peut-être... Suis-je assez malheureuse !... Heureusement, j'ai trouvé un jeune médecin excellent... »

Ce jeune médecin, c'est Pietro Pagello. Il remplace un vieux praticien inhabile, qui n'a pu trouver l'artère d'Alfred pour lui faire une saignée, et prend l'allure d'un sauveur. On ne connaît pas de portrait de lui ; mais certains de ses contemporains l'ont décrit. Sans être beau, il frappe, paraît-il, par quelque chose de serein, ou touche par on ne sait quoi « de gracieux et de florissant », dit M. Charles Maurras, qui lui découvre, en revanche, du comique et presque du burlesque dans la physionomie et les manières, le voit « figurer à côté de Pancrace et de Pantalon sous la perruque du docteur, dans les farces de son pays ». Mais son type n'est point le type autochtone. Il a le corps dodu, le teint rose, et il est blond de poil, d'un blond moins vénitien que tudesque. Tout de lui, jusqu'à son tempérament lymphatique, incline à supposer qu'il appartient à la race des oppresseurs de l'ancienne république, c'est-à-dire qu'il est d'origine germano-autrichienne... N'importe, il séduit George dont le caractère impérial, peut-être despotique, trouve, dans sa docilité, la lourdeur et la lenteur de son intelligence, des vertus qui la reposent du rétif Musset.

Il convient de le reconnaître : elle est dans un état d'émotivité et aussi d'énervation consécutif non

seulement à son tout récent surmenage, mais à la surexcitation qu'elle a contractée dans l'intimité d'Alfred. Ce n'est pas impunément qu'elle a vu celui-ci s'enivrer de son inquiétude morbide, se faire une volupté de ses soupçons... Il a ébranlé de ses frémissements cette grande âme impassible, et s'il l'a fait soupirer après la tranquillité perdue, ce n'a pas été sans qu'elle aspirât, à son insu, aux délices que peut procurer la douleur... Paul Mariéton invoque « le vertige des sens auprès d'un malade ». Après l'abstinence que lui ont imposée sa propre maladie et les infidélités d'Alfred, elle éprouve, la santé revenue, un « âpre amour de la vie », ainsi qu'elle l'a noté dans son *Journal intime*. Cela l'a prise « comme un accès de rage ». Ses désirs sont d'autant plus vifs, exigeants, qu'un trouble s'y mêle quand elle se souvient des fringales qui entraînaient son amant, impatient de sensations nouvelles, vers les lieux où l'amour se vend...

Elle, aussi, a la curiosité de l'indigène, et l'imagination s'en mêlant, aspire « à goûter le fruit humain de cette Venise que le maheur présent l'empêche de voir en détail », selon les termes de M. Charles Maurras, qui a écrit à ce propos une page d'une psychologie pénétrante. En serrant un Italien sur sa poitrine ce serait l'Italie tout entière, « une terre, une race », qu'elle embrasserait. Pagello — malgré sa douteuse origine — représente, aux regards de George, cet *assemblage d'âmes* qu'Alfred, au dire de Louise Colet, déclarait nécessaire pour remuer la sienne... Elle pensa qu'elle compléterait par ce jeune médecin l'expérience de son voyage...

Elle n'attendit pas qu'Alfred fût guéri. Qu'elle ait eu le tort d'être « l'ennui personnifié, la bête, la

rêveuse et la religieuse », comme il s'en est plaint, on l'admet : jusque-là, pourtant, elle avait été sans reproche. Ce fut sa faute, ou son crime, de devenir la maîtresse de Pagello alors qu'Alfred était encore malade. Elle se croyait libre, et, certes, elle l'était. « Je ne t'ai pas permis, à Venise, écrira-t-elle plus tard à Musset, de me demander le moindre détail, si nous nous étions embrassés tel jour sur l'œil ou sur le front, et je te défends d'entrer dans une phase de ma vie où j'avais le droit de reprendre les voiles de la pudeur vis-à-vis de toi ». Mais la pudeur, sous son autre nom qui est la décence, lui commandait de réprimer sa hâte, et de remettre à l'achèvement de la convalescence d'Alfred, la satisfaction de son désir. Du moment qu'elle ne « se partage » pas, elle se sent la conscience en paix. Au vrai, elle peut avoir de la générosité, elle peut être, comme elle le dit, « magnanime » : elle n'est point miséricordieuse. Son cœur vindicatif ne rétracte jamais ce qu'a prononcé sa bouche. Et puisqu'elle a déclaré à Alfred qu'elle a cessé de l'aimer, elle agira comme si elle ne l'aimait plus. « *Je suis trop bilieuse*, ce n'est pas ma faute, avouera-t-elle à Pagello, je puis servir encore Alfred par devoir et par honneur, mais lui pardonner par amour, ce m'est impossible. » A ce trait, on discerne ce qu'il y a en elle de la protestante. Elle ignore, elle ignorera toujours, en outre, certaines délicatesses...

Oui, il entre pour une part de rancune dans le mouvement qui la pousse vers Pagello et la fait passer outre à cette abomination : « le spectacle d'un nouvel amour sous les yeux d'un mourant ». Elle l'a écrit, dans son *Journal intime*, quand elle se



*consolait*, « la raison égoïste et méchante » lui disait : « Tu fais bien ». Cette raison nous gâte la beauté de son dévouement. On ne peut lui pardonner, malgré qu'on en ait, de n'avoir pas pris, au moins, comme elle a écrit au docteur qu'elle en eut l'idée, « une chambre à l'auberge »... Quel mépris soudain, et qui étonne pour le « pauvre enfant » dont la vie lui était, hier encore, si précieuse ! Mais comme on a vu que la candeur ou la naïveté de Pagello la repose de l'esprit compliqué d'Alfred, Sand n'éprouve-t-elle pas, par contraste, devant le robuste Italien, une sorte de répugnance pour son chétif amant ? Pagello a reconnu dans Musset un organisme enclin à la phtisie. Il lui a trouvé les mains longues et maigres, une poitrine insuffisamment développée.

Un soir, après la consultation, George prend un bout de papier, y griffonne en hâte, et le remet au docteur, qui demeure béant, comme s'il ne se rendait pas compte que ce poulet lui est destiné. De dépit, elle le lui arrache des mains, et y écrit en caractères gros comme deux doigts : « Au stupide Pagello. » Cette fois, le dadais a compris. Il part avec son billet. Comment garderait-il, l'ayant lu, des doutes sur le genre de préoccupations qui tourmentent la « belle Française » ?

« Comment aimes-tu ? lui demande-t-elle. L'ardeur de tes regards, l'étreinte violente de tes bras, l'audace de tes désirs me tentent et me font peur. [Notez que le Vénitien a une maîtresse, et qu'il ne songe pas plus à George qu'à l'impératrice de Chine, s'il prétendra plus tard, pour ne point passer pour un imbécile, que l'« étrangère de génie » l'avait troublé.] Je te regarde avec étonnement, avec désir,

avec inquiétude ; je ne sais pas si tu m'aimes vraiment ; je ne le saurai jamais (...) Ma nature débile et ton tempérament de feu doivent enfanter des pensées bien diverses (...) Seras-tu pour moi un appui ou un maître ? Qu'y a-t-il dans cette mâle poitrine, dans cet œil de lion, dans ce front superbe ? (...) Quand ta passion sera satisfaite, sauras-tu me remercier ? Serai-je pour toi quelque chose d'inconnu qui te fait chercher et songer, ou ne suis-je à tes yeux qu'une femme semblable à celles qui engraisissent dans les harems ? Ton œil, où je crois voir briller un éclair divin, n'exprime-t-il qu'un désir semblable à celui que ces femmes apaisent ?... Quand ta maîtresse s'endort dans tes bras, restes-tu éveillé à la regarder, à prier Dieu et à pleurer ? Les plaisirs de l'amour te laissent-ils haletant et abruti, ou te jettent-ils dans une extase divine ? Ton âme survit-elle à ton corps, quand tu quittes le sein de celle que tu aimes ? Toi, du moins, tu ne me tromperas pas ; tu ne me feras pas de vaines promesses et de faux serments ; tu m'aimeras comme tu sais et comme tu peux aimer. Je voudrais ne pas savoir ton nom... »

C'est du délire ; mais quelle révélation de la nature profonde de la femme, sous tant d'incohérence ! Le Romantisme a eu ce mérite, indépendamment de ses beautés propres, de caractériser, en les exagérant jusqu'au ridicule, les gestes les plus éloquents, les plus significatifs de « la danse devant le miroir ». Où l'imagination a porté le désir, ce qu'il en a fait chez la femme, en spiritualisant son instinct, en quête d'un mâle robuste et constant, il est douteux qu'on le voie nulle part plus fortement marqué que dans la déclaration de George à Pietro Pagello.

\*  
\*  
\*

Il faut rejeter la fable de l'Italien soupirant, à deux pas du Pont des Soupirs, sous le balcon de la belle Française aux cheveux enveloppés comme d'un turban dans un foulard écarlate, et qui fume des *paquitas* à côté de Musset. Avec la même surprise que Joseph, l'assaut de la Putiphar, Pagello a subi l'attaque brusquée de George, et il lui a cédé sur-le-champ, dans la pièce voisine de celle où Alfred, quand il n' « extravagait » pas à voix haute, ne dormait que d'un demi-sommeil...

Sand ne demandait à sa victime qu'un mois d'aveuglement : « Aurons-nous assez de prudence et de bonheur, toi et moi, écrivait-elle à Pagello, pour lui cacher notre secret pendant un mois ? Les amants n'ont pas de patience et ne savent pas se cacher... », — surtout d'un aussi vigilant et perspicace observateur qu'Alfred, aurait-elle pu ajouter. Il n'en vit peut-être pas autant qu'il l'a cru, dans l'état où il se trouvait. Ils se réfugient à l'hôtel, il est vrai ; laissent seul le convalescent, qui, au lieu de rester au lit pendant leur absence, se fait porter dans des cabarets et s'y enivre... L'alcool réveille les hallucinations qui lui sont coutumières : il est entouré de têtes grimaçantes, de cadavres dont il éprouve le contact glacé... On peut croire, cependant, que sa morbide méfiance le faisait épier les amants, dans ses heures de lucidité, et que c'est au cours de ces heures-là, précisément, qu'il acquit la certitude qu'ils le trompaient. Il surprit des regards, des gestes, des propos, aussi, sans doute, qui le convainquirent de

son malheur, et alimentèrent sa fièvre de visions brûlantes. La nuit, l'ombre se peuplait, devant ses yeux rougis, d'images qui transfiguraient les réalités du jour. George est sur les genoux de Pagello. Il l'enferme dans ses bras ; elle renverse la tête et leurs bouches s'unissent... Que chuchotent-ils derrière cette porte sous laquelle rampe, tentateur, un serpent de lumière ? Alfred se lève en chemise, et pieds nus, va coller l'oreille à la serrure. Un matin, en se dressant « à quatre pattes » sur sa couche, il découvre dans la pièce voisine une table à thé, servie encore, mais avec une seule tasse :

— Tu as donc pris le thé, hier ?

— Oui, dit George. J'ai pris le thé avec le docteur.

— Ah ! comment se fait-il alors qu'il n'y ait qu'une tasse ?

— On aura enlevé l'autre.

— Non, on n'a rien enlevé ; vous avez bu dans la même tasse.

— Quand cela serait, vous n'avez plus le droit de vous inquiéter de ces choses-là !

— J'en ai encore le droit, puisque je passe encore pour votre amant. Vous devriez encore au moins me respecter, et, puisque je pars dans trois jours attendre ce départ pour vous mettre à l'aise.

Le soir même, Alfred surprend George accroupie sur son lit et écrivant une lettre :

— Que fais-tu là ?

— Je lis.

Et elle souffle la chandelle.

— Si tu lis, pourquoi éteindre la chandelle ?

— Elle s'est éteinte d'elle-même ; rallume-la.

Il la rallume.



— Ah ! tu lis, dis-tu, et tu n'as pas de livre. Avoue plutôt, infâme prostituée, que tu écris à ton amant.

George, acculée, pleure, se lamente, invoque le passé, appelle la mort. Alfred la raille impitoyablement.

— Empoisonne-toi donc, ou jette-toi à l'eau !

Il crève son cœur comme une poche à fiel. Veut-on se faire une idée des invectives et des malédictions dont il accable sa coupable maîtresse ? Qu'on lise les paroles que George a reproduites dans *Elle et Lui*, vingt-cinq ans après les avoir entendues, mais qui durent mordre si avant dans son âme, qu'elle n'eut qu'à l'ouvrir pour les y retrouver, à jamais fixées :

« Il vous fallait un serviteur ; vous avez cru que mon malheureux caractère, mes dettes, mon ennui, ma lassitude d'une vie d'excès, mes illusions sur l'amour vrai me mettraient à votre discrétion et que je ne pourrais jamais me reprendre. Pour mener à bien une si périlleuse entreprise, il vous eût fallu à vous-même un plus heureux caractère, plus de patience, plus de souplesse et surtout plus d'esprit. Vous n'avez pas d'esprit du tout... Vous êtes tout d'une pièce, monotone, têtue et vaine à l'excès de votre prétendue modération qui n'est que la philosophie des gens à courte vue, et à facultés bornées... Oh ! n'essayez pas de dire que vous ne vouliez pas de moi ! Je connais ces manèges de la modestie et ces évolutions de la conscience des femmes. Le jour où vous m'avez cédé, j'ai compris que vous pensiez bien m'avoir conquis, et que toutes ces feintes résistances (...) n'étaient que l'art vulgaire de tendre une ligne et d'y faire mordre le pauvre poisson... »

Ajoutez à ce réquisitoire, d'une si cruelle lucidité, les violences de langage de la jalousie — de cette jalousie spontanée que suscite chez certains hommes d'imagination l'image du plaisir, pris avec un autre, par la femme qu'ils ont possédée — vous comprendrez la douleur de George, et son désarroi. Une fiole de laudanum est là, dans une armoire ; elle en avale le contenu et se plaint, ensuite, de coliques. Mais Alfred est parvenu à ce degré de surexcitation où tout ce qui devrait apporter le calme ne fait qu'exaspérer la fureur. Il écume, un rire affreux à la bouche ; et George a peur de cette hystérie, qui lui rappelle les phases les plus tragiques de la maladie dont sort son amant, et où elle craint de le voir perdre la raison.

— Il est fou ! gémit-elle, en courant vers la porte.

La folie. Il faut savoir quelle idée de dégradation, d'abjection morale s'attachait à l'époque à ce mot — qui avait fait pâlir d'effroi Napoléon — pour comprendre ce que ressentit Musset en l'entendant prononcer. La honte se mêlait à l'horreur du danger d'emprisonnement dont il le menaçait, surtout en pays étranger, — et qu'on n'oublie pas que, pour premier témoin à déposer contre lui, il eût eu un médecin de ce pays, l'homme dont il avait reçu les soins, et qui était devenu le complice de sa maîtresse. Il cria, bouchant de son corps cette porte par laquelle George voulait s'échapper :

— Tu veux courir chez ton docteur, me faire passer pour fou ; dire que j'ai attenté à tes jours. Tu ne sortiras pas ; je veux te garantir d'une lâcheté. Si tu sors, je te plaquerai sur ta tombe une épitaphe à faire pâlir ceux qui la liront !

Mais ses brusques réactions nous sont connues, et ses chutes, des emportements les plus extrêmes, à une complète prostration. Il était, du reste, à peine convalescent, sous le coup d'un formidable ébranlement nerveux, qui le laissait faible et sans volonté. Il éclata en sanglots, s'accusa, parla de remords, demanda grâce, implora son pardon...

George a repris, aussitôt, son empire en rentrant dans son rôle d'âme supérieure et de magnanime bienfaitrice. Elle rappelle à Alfred comme elle lui a été dévouée ; quels efforts ils ont faits, le docteur et elle, de quels soins ils l'ont entouré pour l'arracher à la mort, à la démence... Oui, à l'odieuse démence, résultant de ses débauches — du vin et des filles... S'il ne l'a pas entendu, elle lui réitère l'avertissement de Dieu courroucé, qu'il profane son génie. Mais il l'a entendu cet avertissement, et il expiera. Le vertige du sublime s'est emparé de lui ; et comme George se défend, toujours, d'être la maîtresse de Pagello, il la conjure de s'abandonner au penchant qui l'attire vers lui... qu'elle écoute son cœur ! Voilà l'homme qui est fait pour elle, et qui la rendra heureuse. En échange du sacrifice qu'il consent en renonçant aux caresses de George, Alfred ne demande qu'une chose : « l'amitié sainte » des nouveaux amants, ses « anges », ses « sauveurs ». On le voit dans son lit, penchant sa tête amaigrie et pâle au-dessus de l'oreiller, prendre un soir leurs mains dans les siennes et, les yeux noyés de pleurs, les unir « malgré eux »... A-t-il un peu trop bu, ce soir-là, de ce vin de Chypre dont il s'attardait à goûter la saveur sucrée dans les cabarets ?... Mais point n'était besoin qu'il fût ivre pour croire à la fable inventée par George. Il avait

le cœur si crédule, et d'une si grande jeunesse encore ! « Je l'aimais comme un père, et tu étais notre enfant à tous deux », devait-elle lui écrire, quelque temps plus tard, en lui rappelant la scène où il avait arraché à Pagello l'aveu de son amour.

Ils l'ont persuadé, certes, de s'immoler à leur affection pour lui. Il serait trop simple, cependant, de prétendre qu'il n'y eut, de sa part, qu'aberration romantique, délire de l'âme s'élevant héroïquement au-dessus d'elle-même. Quand il pousse George (poussé lui-même par son démon), à déclarer qu'elle accepte de chercher refuge dans les bras de Pagello, Alfred ne rêve-t-il pas l'impossible ? N'est-ce pas une suprême épreuve qu'il tente ? Au lieu de la *pitié sainte* que George dit survivre en elle à son amour brisé, ne voudrait-il pas trouver encore la passion, malgré ses infidélités, malgré ses injures et tous ses torts ? Ah ! si, par miracle, George pouvait, en repoussant Pagello, prouver à Alfred qu'il n'y eut que fantasmagorie dans les scènes qu'il a surprises (et qui ont fouetté, cependant, son désir) ; que ses soupçons sont faux (qui ont réveillé, pourtant, son amour) ; si George s'obstinait à l'adorer, quelque coupable et misérable qu'il soit ; à se garder pour lui, si indigne qu'il se reconnaisse de la constance de ses sentiments, son scepticisme serait bien vaincu, cette fois ! Il serait bien obligé de croire que l'amour n'est pas une chimère, et qu'une femme, au moins, existe — adorable entre toutes — pour en attester la réalité.

Hélas ! « on s'attacha à lui persuader que l'air de France lui ferait du bien », a écrit Faguet, qui s'indigne que George l'ait laissé partir tout seul, effec-



tuer, si dolent encore, sans même l'accompagner « jusqu'à Marseille », selon l'intention qu'elle avait exprimée d'abord, le long voyage de Venise à Paris...

\* \* \*

Les nouveaux amants ont hâte de savourer leur bonheur, hier encore coupable, et que l'approbation de Musset a rendu légitime. Pendant que leur dupe va faire viser son passeport, ils arrêtent, dans le centre de Venise, un petit appartement, et, le 29 ou le 30 mars, George conduit jusqu'à Mestre le convalescent, muni de recommandations par Pagello, et flanqué d'un domestique, ancien perruquier, mais qui ne sait pas un traître mot de français. On se représente l'adieu des anciens amants, et l'on devine quels sentiments ils se cachent l'un à l'autre, ou se dissimulent à eux-mêmes, en continuant à s'entretenir de la fiction de leur idéale amitié. C'est avec un cruel serrement de cœur que George, après avoir baisé Alfred au front, le laisse partir pour un voyage long et pénible, sans savoir si elle le reverra jamais, malgré les promesses qu'ils se sont faites de s'aimer toujours. S'aperçoit-elle que le tromper n'était rien, auprès de se séparer de lui, de le perdre, peut-être, le cher petit pour lequel la douleur lui crée, véritablement, cette fois, des entrailles de mère ? Quel déchirement soudain, quand il disparaît, sur un dernier geste d'adieu. Son émotion est telle qu'elle écrira avoir senti, en s'en retournant seule à Venise, le courage qui la soutenait, l'abandonner. Elle éprouve l'angoisse d'un vide que rien ne saurait combler. Tous

les objets, dans son délire, lui paraissent renversés, et si, tout à l'heure, quand elle retrouvera Pietro Pagello, elle s'enivrera de sa liberté comme d'une délivrance, sa détresse sur l'eau triste où glisse la barque qui la ramène à leur hôtel, est infinie...

Quant à lui, comment expliquer ce qui se passe dans son cerveau ? C'est le désordre et l'incohérence même, en dépit du calme apparent qu'il se procure en se répétant qu'il a assuré le bonheur de George. Il a mérité de perdre sa maîtresse. Elle mérite d'être heureuse. Il faut qu'elle le soit... Il le faut. L'est-elle ? Si elle ne l'était pas ?... Il lui écrit de l'être. A chaque étape, il lui renouvelle l'injonction d'être *gaie et tranquille*. Il a besoin d'être sûr qu'elle ne l'aime plus, qu'elle ne l'a jamais aimé passionnellement, qu'elle ne l'a donc pas trahi, et que c'est Pagello qu'elle aime... Mais l'idée qu'elle ne l'aime pas, le tue, et il préfère être torturé par la pensée qu'elle l'a trompé, tout en l'aimant...

Il lui écrit :

« Je t'aime encore d'amour, George... », puis, quinze ou vingt lignes plus loin : « Toi, m'aimer ! mon pauvre George ! Cela fait frémir... Tu t'étais trompée ; tu t'es crue ma maîtresse, tu n'étais que *ma mère*... C'est un inceste que nous commettions... Je t'ai fait beaucoup souffrir, mais Dieu soit loué ! ce que je pouvais faire de pis encore, je ne l'ai pas fait. Oh ! *mon enfant*, tu vis, tu es belle, tu es jeune, tu te promènes sous le plus beau soleil du monde, appuyée sur un homme dont le cœur est digne de toi. Brave jeune homme ! Dis-lui combien je l'aime, et que je ne puis retenir mes larmes en pensant à lui... » Il divague ; car enfin, qu'est-elle cette

George qu'il fuit en ne parlant que de la revoir : sa maîtresse ou son amie, sa mère ou son enfant ? Est-il résigné à sa perte ou ne rêve-t-il que de la reconquérir ?...

Elle lui répond :

« Tu as raison, notre embrassement était un inceste », de père à fille, ou de mère à fils, elle ne précise point. Cela ne l'empêche pas de déclarer, d'autre part : « que j'aie été ta mère ou ta maîtresse, peu importe ! » N'importe, en effet. Elle l'appelle « mon cher enfant, mon petit frère, mon petit oiseau ». Elle s'écrie : « Ah ! qui te soignera, et qui soignerai-je ? Qui aura besoin de moi et de qui voudrai-je prendre soin désormais ? *Comment me passerai-je du bien et du mal que tu me faisais ?* » C'est elle, à présent, qui implore son pardon. Elle a des remords. Elle souffre d'être devenue pour lui « un tourment, un fléau, un spectre ». Elle ne peut se résigner à la pensée d'avoir perdu son cœur ; et elle cherche à se consoler de n'avoir jamais su lui donner « les plaisirs de l'amour », en se disant qu'au moins, il ne se souviendra pas d'elle « dans les bras des autres femmes »... Mais elle couvre son oreiller de larmes. La voix d'Alfred l'appelle dans le silence de la nuit... Quoi ! tandis qu'elle est au côté de Pagello ? A l'entendre, il est vrai qu'elle vit « à peu près seule ».

« Pagello vient dîner avec moi, et me quitte à huit heures [comme c'est vraisemblable !] *Je passe avec lui les plus doux moments à parler de toi.* Il est si sensible et si bon, *cet homme !* Il comprend si bien ma tristesse ! *Il la respecte si religieusement !* » Insondable perfidie des femmes ! Et comme on prendrait facilement pour une imprudente générosité le senti-

ment qui dicte à celle-ci de pareils mensonges ! Ils achèvent d'affoler Musset dans l'état de désordre où il est. Aussi bien, ne va-t-elle pas jusqu'à insinuer que, n'étant qu'elle a contracté des devoirs envers Pagello, elle le réconcilierait avec l'Arpalice, cette Vénitienne, qu'il a voulu tuer, et dont elle l'a obligé de se séparer à prix d'or... Elle le compare au muet du sérail. Mais on peut croire, pour son excuse, que l'amour de Pietro lui paraît bien fade, maintenant qu'Alfred n'est plus là pour lui en faire apprécier, par contraste, la sérénité. Sous le coup d'une chaleur de sang, elle s'est bercée de l'illusion, pendant quelques jours ou quelques semaines, d'avoir trouvé en lui son complémentaire. Mais c'est le bon docteur italien avec qui l'on a trompé Alfred, que l'on trompe en pensée avec Alfred, à présent. Pagello a pris figure de mari. Il ennuie ! Plus de disputes ; plus de réconciliations passionnées non plus. « Elle ne se fâchait jamais, notera-t-il quand il rassemblera ses souvenirs ; et elle excellait dans l'art de faire des sauces. » Elle a eu un moment d'émotion, qui-lui a rappelé les heures dramatiques de naguère, c'est quand elle est allée à Castelfranco trouver le père de Pietro ; comme elle était allée trouver la mère d'Alfred, et qu'elle a réussi, par son éloquence, à apaiser ce vieillard irascible, qui voulait que son fils rompit avec elle. Elle s'habille de nouveau en homme : pantalon de toile, casquette et blouse bleue, pour parcourir les environs de Venise avec Pagello, comme elle parcourait ceux de Paris avec Musset. Elle parle de partir pour Constantinople ; mais elle n'a bientôt plus qu'une idée en tête : repasser les Alpes, revoir son petit logement du quai Malaquais, où Alfred lui a



écrit qu'il est entré comme « dans l'appartement d'un mort »...

Il a repris, d'ailleurs, sa place au foyer maternel depuis le 12 avril ; mais il a demandé qu'on lui donnât une autre chambre que la sienne, pour n'en pas revoir le papier. Un tel détail indique l'état douloureux de sa sensibilité. Paul lui cède sa propre pièce, qui a deux fenêtres sur un jardin, et il n'en sort que le soir, pour faire une partie d'échecs avec sa mère. Y reste-t-il confiné trop longtemps, au gré de Paul ou de M<sup>me</sup> de Musset, il n'est que de prier sa jeune sœur de jouer le concerto de Hummel pour l'en déloger. Cette musique — qui a, déjà, quelque chose de l'ampleur des symphonies de Beethoven — le soulève sur ses ondes, et il se laisse bercer par elle, apaisé, dans le coin du salon où il se réfugie. Mais qu'une parole, malencontreusement prononcée, lui rappelle son chagrin, le voilà reparti s'enfermer dans sa chambre.

La première fois qu'il a voulu raconter sa maladie, et les véritables causes de son retour prématuré à Paris, il est brusquement tombé en syncope, et il a eu une attaque de nerfs effrayante.

Alfred Tattet, qui se raille de sa « faiblesse », mais qui pleure « quand il est saoul dans le giron de M<sup>lle</sup> Déjazet » a essayé, en vain, de le faire rentrer dans le monde et de l'entraîner dans les plaisirs. Alfred n'a pu reprendre goût à son ancienne vie. Tantôt, il laisse ses amis mesurer la profondeur de sa blessure, et tantôt, en leur révélant comme elle lui est chère, il leur reproche d'en avoir médité. Il les soupçonne ou les accuse de trahison. Il se plaint de leur importunité ou de leur indifférence ; puis, il se fait

honte de son ingratitude, et se livre contre lui-même à des emportements qu'ils ne parviennent à modérer qu'à grand'peine. La malveillance publique s'est, du reste, emparée de l'aventure de Venise, qui ne pouvait ne pas s'ébruiter. Les ragots vont leur train. On essaye de dessiller les yeux d'Alfred ; on l'excite, peut-être, contre George, et l'on achève de jeter le trouble dans son esprit, on excite son morbide besoin d'elle, en la salissant, s'il n'épargne rien, en galant homme, pour démentir les calomnies...

Et l'échange de lettres continue. Ce qu'il faut retenir de celles d'Alfred c'est le constant souci qu'elles décèlent de savoir si George fut la maîtresse de Pagello avant qu'il mit sa main dans la sienne : « Tu ne mens pas, lui écrit-il, voilà pourquoi je t'aime. » Avec quelle appréhension, comparable à celle du joueur qui triche aux cartes, lui tend-il le piège de ces mots où il tremble qu'elle ne se laisse prendre, si elle fut perfide ! Il voudrait lui arracher l'aveu de sa faute, et pour cela il lui fournit d'avance toutes les excuses. Faisant allusion aux scènes qu'il doute, malgré tout, d'avoir surprises, puisqu'elle en a imputé l'horreur à son délire, il insinue : « Mais dis-moi, *quand tous mes soupçons seraient vrais, en quoi me trompais-tu ?* Me disais-tu que tu m'aimais ? N'étais-je pas averti ? *Avais-je aucun droit ?* Oh ! mon enfant chéri, *lorsque tu m'aimais, m'as-tu jamais trompé ?...* » C'est l'accent du malade, qui se sait perdu, mais qui redoute que le médecin dont il implore la vérité, ne lui confirme son arrêt de mort. Il ne connaît pas l'orgueilleuse. Qu'elle se soit donnée à Pagello quand il était encore entre vie et trépas, c'est ce dont elle ne conviendra jamais. C'est ce qu'elle se refuse d'avouer à elle-

même. Elle ne veut plus s'en souvenir. Elle l'a tout de suite oublié. Aussi ne répond-elle point à la question angoissée de Musset.

« Aime une femme jeune, belle et qui n'ait pas encore aimé, pas encore souffert, lui écrit-elle. Mais je t'en supplie à genoux, pas encore de vin, pas encore de filles. » Et cela revient à dire : ne t'épuise pas, sans doute ; mais surtout : ne m'oublie pas en t'abrutissant dans la débauche. Car pour ce qui est d'aimer une autre femme, elle sait bien qu'il en est absolument incapable. Tout en la ravissant, une telle certitude l'épouvante. Nous ne sommes pas tout d'une pièce ; la contradiction nous habite. Ah ! si elle pouvait vivre entre l'affection calme de Piétro et l'orageuse amitié d'Alfred, — « sans appartenir ni à l'un ni à l'autre... » ! Mais les oscillations de son désir, entre ces deux pôles, se font de plus en plus inégales et fréquentes. Elle déclare, d'un ton plaisant, qu'elle peut cacher sa tristesse à des yeux moins perspicaces que ceux d'Alfred, en en mettant l'apparence sur le compte « d'une douleur de tête ou d'un cor aux pieds ». En outre, elle ne laisse pas de donner à entendre qu'on ne connaît pas les recoins de son caractère, et qu'en somme, elle est incomprise et malheureuse. « Pour la première fois, j'aime sans passion », avoue-t-elle.

« J'aime, crie alors Musset. Viens chercher le trésor qui s'amasse pour toi dans mon cœur, pendant les nuits que je passe dans ma petite chambre. On dit que le temps guérit tout. J'étais cent fois plus fort, le jour de mon arrivée, qu'à présent. Tout croule autour de moi. Lorsque j'ai passé la matinée à pleurer, à baiser ton portrait, à adresser à ton

fantôme des folies qui me font frémir, je prends mon chapeau, je vais et je viens, je me dis qu'il faut en finir d'une manière quelconque... J'ai des envies de mettre ma blouse de cotonnade bleue, de prendre une bouteille de rhum avec un peu d'opium autour de ma ceinture, et d'aller m'étendre sur le dos, sur la roche de Fontainebleau. » Ni fille (il l'étranglerait), ni femme du monde (partager avec un mari, pouah!), ni jeune fille (où trouver une demoiselle qui ne soit ni dépravée, ni bégueule ?), mais George, George seule, l'adorée Georgeot, — ses inoubliables yeux noirs... Elle sera frappée du changement qui s'est opéré en lui, — Tattet l'a remarqué, du reste. Elle a fait de lui un autre homme ; elle l'a régénéré. L'admirable est qu'il s'accommode de l'idée que Paggio vienne à Paris avec elle, et qu'il écrive même à celui-ci, comme il hésite, pour le décider de l'accompagner. Elle aura la pudeur, toutefois, de rentrer seule dans son appartement du quai Malaquais. Le docteur, dont Buloz parle comme d'un comte italien, et qu'elle fait passer pour un archéologue, ira occuper, rue des Petits-Augustins, à l'hôtel d'Orléans, une chambrette au troisième étage, à 1 fr. 50 par jour, car il est plutôt démuné.

On est en été, à la mi-août. Les amants se revoient. L'atmosphère est presque celle des débuts de leurs amours, — mais plus orageuse. Alfred se sent repris d'une fureur de passion dont il était à cent lieues de soupçonner la violence quand il écrivait à George ses lettres insensées, sous l'influence de la lecture de *Werther* et de la *Nouvelle Héloïse*, qui n'était point faite pour le calmer. Il faut qu'il la fuie. Ne l'a-t-il pas vue heureuse ; ne lui a-t-elle pas



dit qu'elle l'était ? Il n'a plus ni jalousie, ni amour-propre. « Rencontrons-nous quelque part, chez moi, chez toi, au Jardin des Plantes, au cimetière, au tombeau de mon père »... Où encore ? Le pauvre enfant ! Il croit qu'il aura le courage de quitter pour toujours la France et de ne plus vivre que pour immortaliser par un livre l'histoire du bel amour perdu par sa faute. Elle, crainte de Pagello dont les soupçons se sont éveillés dès qu'il a posé le pied sur le pavé de Paris, elle se refuse à encourager ces transports qui, cependant, répondent si bien à ses désirs secrets. Elle reconnaît, déclare, du moins, qu'il faut qu'ils se séparent. Mais, afin de le dissuader de s'expatrier à cause d'elle, elle lui accorde le rendez-vous qu'il implore.

Leur entrevue est chaste. Alfred s'agenouille. Dans cette position, elle lui donne trois baisers, un sur le front, deux sur les joues. On dirait d'une opération rituelle... Une couple d'heures, ils mêlent leurs larmes et confondent leurs soupirs, s'enivrent des illusions les plus tristement délicieuses. Ils accomplissent on ne sait quelles chimériques fiançailles, et décident qu'ils se borneront à aller, lui, passer quelques semaines à Baden, elle, embrasser sa fille Solange, à Nohant.

Et Pagello ? On l'abandonne dans la capitale où il se montre fort ennuyé par le ridicule de sa situation (c'est ce que George Sand exprime à sa manière quand elle note : « Du moment qu'il a mis le pied en France, il n'a plus rien compris. » — Voilà bien les effets du dépaysement !) L'infortuné est inquiet pour l'avenir de sa liaison ; il appréhende, en outre, un duel avec Musset, et s'exerce au pistolet. Qu'on

n'oublie pas qu'il est à peu près dénué de ressources, et mène une existence assez misérable. Quand il ne prend ses repas chez un certain Burnharda, son compatriote, il va manger un quignon de pain, relevé de quelques fruits, sur un banc du Jardin des Plantes, au sortir de la clinique de Velpeau où il fréquente avec assiduité pour ne pas perdre complètement son temps. Seul, Alfred Tattet, qui fit sa connaissance à Venise, s'ingénie à le consoler de son exil. Enfin, Sand se décide à l'inviter à Nohant, moins pour réparer ses torts envers lui, que pour qu'il l'aide à se soustraire à la redoutable influence des lettres bouillonnantes de passion qu'Alfred lui envoie de Baden.

Quelles lettres ! Il en est peu d'aussi frénétiques : « Vois-tu, lorsque je suis parti, je n'ai pas pu souffrir ; il n'y avait pas de place dans mon cœur. » Puis : « Mais sais-tu ce que c'est que d'attendre un baiser cinq mois ?... Ah ! George, quel amour ! Jamais homme n'a aimé comme je t'aime. Je suis perdu, vois-tu, je suis noyé, inondé d'amour ; je ne sais plus si je vis, si je mange, si je marche, si je respire, si je parle... O ma chair et mon sang ! Je meurs d'amour, d'un amour sans fin, sans nom, insensé, désespéré, perdu ! Tu es aimée, idolâtrée jusqu'à en mourir ! Eh non ! je ne guérirai pas... je me soucie bien de ce qu'ils diront. Ils disent que tu as un autre amant. Je le sais bien, j'en meurs, mais j'aime, j'aime. »

Se figure-t-on George lisant ces lignes enflammées ? La voit-on, reprise comme elle est par la passion, frémir de douleur sous ce rappel de sa liaison avec Pagello dont elle voudrait nier l'existence, qu'elle

donnerait tout au monde pour n'avoir jamais connu et qu'elle a cependant invité — en vain, d'ailleurs, — à venir auprès d'elle? L'obsession la poursuit jusque dans les coins les plus calmes de son cher Berry, où elle s'est réfugiée comme une bête aux abois. Puisque Pagello lui manque, c'est vers ses amis qu'elle crie à l'aide. « Viens me voir, je suis dans une douleur affreuse », écrit-elle à Papet; et à Boucoiran : « La vie m'est odieuse, impossible, et je veux en finir. » Elle répond néanmoins à Musset, sur ses genoux, au crayon, dans un petit bois : « Ah ! tu m'aimes encore trop ; il ne faut plus nous voir. » On peut douter, malgré M. Charles Maurras, qu'elle joue ici la comédie, en revenant sur la légende que c'est Alfred qui l'a donnée à Pagello. Ce qui semble la dominer, c'est la terreur de la jalousie d'Alfred, qui l'a fait tant souffrir ; et c'est elle qui lui dicte de prendre ses précautions contre cette jalousie, à la veille de l'inévitable, c'est-à-dire du recommencement de leurs amours...

Ils rentrent à Paris au milieu d'octobre. Alfred a rêvé, à Baden, de noces idéales :

*S'il venait à passer, sous ces grands marronniers,  
Quelque alerte beauté de l'école flamande,  
Une ronde fillette échappée à Téniers,  
Ou quelque ange pensif de candeur allemande :  
Une vierge en or fin d'un livre de légende,  
Dans un slot de velours trainant ses petits pieds ;*

*Elle viendrait par là, de cette sombre allée,  
Marchant à pas de biche avec un air boudeur,  
Écoutant murmurer le vent dans la feuillée,  
De paresse amoureuse et de langueur voilée,  
Dans ses doigts inquiets tourmentant une fleur,  
Le printemps sur la joue, et le ciel dans le cœur.*

*Elle s'arrêterait là-bas, sous la tonnelle,  
Je ne lui dirais rien, j'irais tout simplement  
Me mettre à deux genoux, par terre devant elle,  
Regarder dans ses yeux l'azur du firmament,  
Et pour toute faveur la prier seulement  
De se laisser aimer d'une amour immortelle.*

Mais cela, c'est le mirage; l'aspiration de l'âme meurtrie à la santé. Seule, la pure tendresse d'une jeune fille, son intuition en avertit encore une fois le poète, le désintoxiquerait, l'exorciserait, plutôt, disperserait les démoniaques images qui l'obsèdent...

De son côté, George n'a rien fait pour retenir Paggello, qui, ayant réalisé une somme de 1.500 francs de la vente de quatre tableaux de Zuconelli, trouve plus sage de reprendre le chemin de Venise.

« Nos adieux furent muets, a-t-il écrit. Je lui serrai la main sans pouvoir la regarder. Elle était comme perplexe; je ne sais pas si elle souffrait... J'embrassai ses enfants et je pris le bras de Boucoiran, qui m'accompagna. »

Le brave garçon en avait par-dessus la tête, et il tenait trop à celle-ci et plus assez à George pour courir les risques de la *vendette*, comme il disait. On se demande, d'ailleurs, quel eût pu bien être le rôle de ce comparse dans le drame vertigineux où allaient achever de s'engloutir les deux amants...

A peine se sont-ils revus qu'ils se sont repris. C'était chose inévitable; mais il n'y a pas de mots pour exprimer ce que dut être leur étreinte. George, du moins, en sortit transformée. Elle l'écrira plus tard : « Tu m'aimes encore avec tes sens, et plus que jamais ainsi, moi aussi; je n'ai jamais aimé personne et je ne t'ai jamais aimé de la sorte. » La fureur



érotique qui exaltait Alfred la souleva au plus haut d'elle-même, et elle retomba de son élan, esclave à son tour de cette folie qui ne lui avait inspiré que du mépris, sinon du dégoût, quand elle n'en partagerait pas les transes délicieuses. Mille puissances de désir, en elle accumulées depuis Venise sont venues s'ajouter à celles qui, peu à peu, l'avaient envahie avant sa faute. C'est la fièvre de ses longues nuits d'insomnie qui, d'une flamme infernale, vient brusquement l'envelopper et la brûler dans les bras d'Alfred ; c'est la soif de caresses qui la faisait couvrir de baisers les lettres qu'il lui adressait de Paris, qu'elle assouvait quand elle abandonne ses lèvres aux lèvres de son amant. Une source, jusqu'alors inconnue de volupté, se diffuse dans toute sa chair, en ces minutes où Alfred apporte une énergie désespérée à la conquérir, à la marquer d'une empreinte indélébile, après tant et tant de jours d'une attente anxieuse, de crispations, de doutes, de fuites et de retours de la même image, d'avidité de savoir et de peur de connaître...

Mais Georgen'est pas plutôt redevenue la maîtresse d'Alfred, qu'il la harcèle de questions sur les circonstances où elle s'est livrée à Pagello. La raison du jaloux chaviré, assailli, roulée, emportée par l'ivresse qui rend féroce le fauve apprivoisé, aussitôt qu'il respire l'odeur chaude du sang. Sa passion ombrageuse le ressaisit d'un coup, d'autant plus âpre qu'il n'a jamais vu George frémir ainsi contre lui, et qu'il attribue, il ne sait à quel sortilège de son rival exécré, une si étonnante transfiguration. Les larmes de gratitude qu'elle verse, il les attribue au remords. Il l'outrage. La scène qu'il lui fait dépasser en horreur

toutes celles dont il lui infligea, naguère, l'épuisante torture. Elle demande grâce, appelle la mort... Ah ! si elle pouvait se reprendre, fuir... Mais elle est liée par toutes les fibres. Son supplice est vraiment atroce de voir la nausée monter à la bouche d'Alfred dans les moments mêmes où, effrayé des ravages qu'il a causés, épouvanté à l'idée de perdre de nouveau George, et pour toujours cette fois, il implore à mains jointes son pardon. En vain, a-t-elle tout au long plaidé sa défense dans une lettre où elle lui reproche ses soupçons et ses récriminations : elle ne le convainc pas de ne l'avoir point trahi, et, d'ailleurs, qu'importe maintenant si c'est quand il était convalescent ou seulement après son départ qu'elle a appartenu à Pagello, puisque la pensée qu'un autre a possédé ce corps dont Alfred est maître, suffit à le déchirer ? Une forme se dresse entre eux, jusque dans leurs étreintes, et qui — lorsque la fatigue les a désunis — les force à se jeter de nouveau l'un contre l'autre, comme deux ennemis. De quel prix George ne payerait-elle pas l'oubli de l'erreur que la « raison égoïste et méchante » l'incita de commettre à Venise ! Rien ne lui coûterait pour que sa chair, comme son âme, fût *purifiée*. Elle souffre tant ! Il souffre tant lui-même ! Mais il y a pis : elle a observé de la lassitude chez Musset, qui vient d'être malade (en habit de garde, elle est allée à son domicile le veiller) et dont les puissances de haine et d'amour semblent s'épuiser. Va-t-il ne plus vouloir d'elle, à présent qu'elle a si impérieusement besoin de lui ? Sont-ce pas les tiers qui enveniment, en les marquant, les coups échangés dans cet effroyable duel ? Elle s'éloignera pour que Musset

ne rougisse pas des rires odieux des témoins, et pour qu'il reprenne haleine. Comme elle se fait humble, l'orgueilleuse, et touchante, et simple, la descendante des huguenots, hier encore toute bardée de sophismes !

Ils se revoient, se reprennent ; se brouillent ; se réconcilient ; se reprennent et se brouillent encore. Tout l'hiver de 1834-35 se passe dans ces violentes alternatives. Le jour où Alfred annonce à son ami Tattet qu'il a rompu définitivement, George fait tomber sous les ciseaux ses magnifiques cheveux noirs, et les lui envoie. Elle lui envoie aussi, les fragments d'un « journal intime » qu'elle a rédigé pour elle seule, et qui renferme les cris les plus émouvants que jamais le tourment d'amour ait arrachés à une femme.

« Mon désespoir me quittera-t-il ? Hélas ! il augmente tous les jours, comme cette horreur de l'isolement, ces élans de mon cœur pour aller rejoindre ce cœur qui m'était ouvert ! Et si je courais, quand l'amour me prend trop fort ? Si j'allais casser le cordon de sa sonnette jusqu'à ce qu'il m'ouvrît la porte ? Si je me jetais non pas à ses pieds, c'est fou après tout, car c'est l'implorer, et certes il fait pour moi ce qu'il peut : il est cruel de l'obséder et de lui demander l'impossible, mais si je me jetais à son cou, dans ses bras, si je lui disais : Tu m'aimes encore, car tu souffres, tu en rougis, mais tu me plains trop pour ne pas m'aimer. Tu vois bien que je t'aime, que je ne peux aimer que toi. *Embrasse-moi, ne me dis rien, ne discutons pas ; dis-moi quelques douces paroles, caresse-moi puisque tu me trouves encore jolie malgré mes cheveux coupés, malgré les deux grandes rides qui se sont formées l'autre jour sur mes joues. Eh*

bien ! quand tu sentiras ta sensibilité se lasser, et ton irritation revenir, renvoie-moi, maltraite-moi, mais que ce ne soit jamais avec cet affreux mot : *dernière fois* ! Je souffrirai tant que tu voudras, mais laisse-moi quelquefois, ne fût-ce qu'une fois par semaine, venir chercher une larme, un baiser qui me fasse vivre et me donne du courage. Mais tu ne veux pas. Ah ! que tu es las de moi, et que tu t'es vite guéri aussi, toi ! »

Quel aveu ! Quel retour déchirant sur sa fatale inconstance dans ce « que tu t'es vite guéri aussi, toi ! » Elle s'accuse, s'attribue tous les torts, moins dans l'espoir d'attendrir Alfred, et d'obtenir son pardon, que pour se navrer, se rendre le dieu propice en confessant comme elle est indigne... Elle justifie les injures du bien-aimé ; elle les provoquerait, elle provoquerait même ses coups (« j'aimerais mieux des coups que rien »), si elle voyait qu'il prit plaisir à l'insulter et à la battre, et alimentât encore ainsi sa passion.

« A présent, je suis bien coupable à tes yeux ; mais je le suis dans le passé ; le présent est beau et bon encore. Je t'aime, je me soumettrai à tous les supplices pour être aimée de toi, et tu me quittes ! Ah ! pauvre homme ! vous êtes fou ! C'est votre orgueil qui vous conseille... » On reconnaît, comme le dit M. Charles Mauras, le son de ces mots parmi ceux qui sanglotent dans la *Nuit de décembre*. Alfred reprend à George des expressions qu'il se peut qu'elle-même lui ait empruntées :

*Ah ! faible femme, orgueilleuse insensée !  
 ...Ah ! pauvre enfant qui voulez être belle  
 Et ne savez pas pardonner !*



Ces deux âmes, qui de toutes celles de leur temps, donnent le mieux, en plein épanouissement de leur jeunesse, la température ou le « climat » moral et sentimental du romantisme, étaient bien faites, malgré leurs essentielles dissemblances, pour consonner en s'affrontant.

Quand Musset écrivait dans la *Dédicace de La coupe et les lèvres* :

*Doutez, si vous voulez, de l'être qui vous aime,  
D'une femme ou d'un chien, mais non de l'amour même,*

George Sand s'écriait de son côté dans *Lélia* :

« Doute de Dieu, doute des hommes, doute de moi-même si tu veux (...), mais, ne doute pas de l'amour, ne doute pas de ton cœur... »

Cette conception de l'amour — si originale, si profonde même, il faut le reconnaître, dans sa perversion — de l'amour anonyme, indépendant de la qualité de l'objet qui l'a fait naître, n'est-il pas singulier que George et Alfred l'aient eue ensemble, à la veille de s'engager dans l'un des drames passionnels les plus marqués du sceau de l'individualisme, dont l'histoire littéraire nous offre l'exemple, et qu'elle leur ait été, peut-être, une consolation ?...

Mais écoutez la malheureuse femme prolonger sa plainte :

« Ah ! il a tort, n'est-ce pas, mon Dieu ? il a tort de me quitter à présent que mon âme est purifiée, et que pour la première fois une volonté sévère s'est arrêtée en moi. Est-ce une volonté ? Je ne sais pas. C'est mieux ; car que sais-je de tous leurs raisonnements humains et de leurs principes sociaux ? Je sens, voilà tout. Je l'aime. »

Et plus loin, s'adressant au poète :

« Et toi, poète, belle fleur, j'ai voulu boire ta rosée. Elle m'a enivrée, elle m'a empoisonnée, et dans un jour de colère, j'ai cherché un contre-poison qui m'a achevée. Tu étais trop suave et trop subtil, mon cher parfum, pour ne pas t'évaporer chaque fois que mes lèvres t'aspiraient... Ange de mort, amour funeste, ô noir destin, sur la figure d'un enfant blond et délicat ! Oh ! que je t'aime encore, assassin ! Que tes baisers me brûlent donc vive et que je meure consumée ! Tu jetteras mes cendres au vent, elles feront pousser des fleurs qui te réjouiront. Qu'est-ce que ce feu qui dévore mes entrailles ? Il semble qu'un volcan gronde au dedans de moi et que je vais éclater comme un cratère. O Dieu, prends pitié de cet enfant qui souffre tant !

« Doux yeux bleus, vous ne me regarderez plus ! Belle tête, je ne te verrai plus t'incliner sur moi et te voiler d'une douce langueur ! *Mon petit corps souple et chaud, vous ne vous étendez plus sur moi comme Elisée sur l'enfant mort, pour me ranimer... Adieu, mes cheveux blonds, mes blanches épaules...* »

Ces accents tumultueux, empreints de tendre violence et de brûlante douceur évoquent impérieusement les figures où le moyen âge a incarné dans la pierre, la luxure ; ils font songer à ces êtres convulsés, enfermés dans les nœuds étroits d'un serpent qui leur ronge le sexe. Impossible d'en tirer de plus vibrants du cœur tendu, sans le briser. George est parvenue au paroxysme du désespoir. Le travail même la fuit, lui si obéissant à son appel. « ...Je ne peux plus travailler. O l'isolement, l'isolement ! Je ne peux ni écrire, ni prier. Sainte-Beuve dit qu'il

faut me distraire. Avec quoi ? » Elle songe au suicide : « Je veux me tuer ; qui donc a le droit de m'en empêcher ? O mes pauvres enfants, que votre mère est malheureuse !... Tourment de ma vie ! amour funeste ! je donnerais tout ce que j'ai vécu pour un seul jour de ton effusion. Mais jamais, jamais ! c'est trop affreux. Je ne peux pas croire cela. Je vais y aller. J'y vais. — Non. — Crier, hurler, mais il ne faut pas y aller, Sainte-Beuve ne veut pas. »

Elle y va, pourtant ; elle pleure contre *sa* porte ou le front sur les marches de *son* escalier. Elle rôde seule avec « une vipère qui lui mange le cœur », dans tous les endroits où elle espère le rencontrer. Elle va aux Italiens, habillée en bousingot : « J'ai les cheveux coupés, les yeux cernés, les joues creuses, l'air bête et vieux. Et là-haut il y a toutes ces femmes, blondes, blanches, parées, couleur de rose, des plumes, de grosses boucles de cheveux, des bouquets, des épaules nues. Et moi, où suis-je, pauvre George ? Voilà, au-dessus de moi, le champ où Fantasio va cueillir ses bluets. Ah ! pauvre jeune homme, pourquoi ne veux-tu pas m'aimer ?... Insensé, tu me quittes dans le plus beau moment de ma vie, dans le jour le plus vrai, le plus passionné, le plus saignant de mon amour ! N'est-ce rien que d'avoir maté l'orgueil d'une femme et de l'avoir jetée à ses pieds ? N'est-ce rien que de savoir qu'elle en meurt ? »

Et, le 14 janvier 1835, c'est le cri de triomphe à l'adresse d'Alfred Tattet, son adversaire le plus obstiné : « Alfred est redevenu mon amant ! » Mais comme l'a écrit Arvède Barine, « les semaines qui suivirent furent affreuses... Ils s'obstinaient [Musset, du moins] à ne pas accepter le passé, *leur* passé impur

et ineffaçable, et à poursuivre le fantôme d'une affection sublime et sacrée ». D'épouvantables querelles précédaient leurs ivresses ou les faisaient dégénérer en convulsions. Qui, de George ou d'Alfred, prit enfin, l'initiative de la séparation, le printemps revenu, la jeunesse et le sourire de la nature semblant le défi le plus insolemment ironique à l'agonie de leur amour ? On ne sait. Ils ne rompirent point. Ils se détachèrent ainsi que deux combattants épuisés par les blessures qu'ils se sont faites. Quelque remplis qu'ils fussent encore de sentiments l'un pour l'autre, il leur fallait demander grâce à la Vénus inflexible. Alfred avait écrit à George qu'il faisait ses paquets. Elle s'avoue, de son côté, incapable de le rendre heureux. « Adieu, adieu, je ne veux pas te quitter, je ne veux pas te reprendre... Je ne t'aime plus mais je t'adore toujours... Reste, pars, seulement ne dis pas que je ne souffre pas. Il n'y a que cela qui puisse me faire souffrir davantage, mon seul amour, ma vie, mes entrailles, mon sang, allez-vous-en, mais tuez-moi en partant. »

Mais il ne se décida pas à s'éloigner, et c'est elle stimulée par ses amis, par Sainte-Beuve et Boucoiran, qui, entre deux orages, saute dans la diligence et se réfugie à Nohant. Dès son arrivée, elle eut une violente crise de foie, et expulsa sa passion, et même son amour, avec sa bile. Elle était sauvée.

Lui, en revanche, après une première impression de délivrance ou de soulagement, et malgré tous les signes extérieurs de la guérison (« comme les cheveux m'ont repoussé sur la tête, le courage dans le ventre, l'indifférence dans le cœur, par-dessus le marché ! »



écrivait-il un peu plus tard à Alfred Tattet), il restait empoisonné pour la vie. Le mal était dans ses veines, dans ses os, dans ses nerfs, dans tout son être, et il en devait subir les ravages jusqu'à son lit de mort, à chaque nouvelle poussée.

## IV

### L'HOMME DOUBLE

Au physique comme au moral, Alfred de Musset apparaît sous un aspect nouveau, après le drame de Venise. Non qu'il ait changé du tout au tout. Il ne faut pas croire aux révolutions qui transforment brusquement la personnalité d'un homme, ou dégagent de lui des vertus et des vices qui n'y étaient point en puissance. Mais le bouleversement qui s'est produit dans l'âme du poète a modifié l'ordre de ses qualités ou déplacé leurs valeurs, et, si l'on veut, les a précipités en des combinaisons dont son humeur est nécessairement affectée.

On dirait qu'il a mûri, n'était l'insuffisance de l'expression à caractériser l'hypocondrie précoce d'un jeune homme de vingt-cinq ans, à peine, et qui par certains côtés est encore un enfant, si sa corruption, et plus, peut-être, l'effroyable souffrance qu'il a éprouvée, ont vieilli prématurément son cœur.

En tout cas, il ne ressemble plus à ce qu'il était, la veille de son départ pour l'Italie. Un pli farouche a raviné son visage, et son air hautain s'est aggravé jusqu'à prendre l'apparence du dédain. On a vu quel

impérieux besoin de séquestration s'est emparé de lui à son retour en France, et comme son irritabilité est devenue extrême. Il nous a laissé dans le *Poète déchu*, sorte de suite qu'il projetait d'écrire à la *Confession* — et dont on ne connaît que des fragments — une peinture exacte de l'état de son esprit et de sa sensibilité dans les premiers temps de son chagrin.

« Je crus d'abord n'éprouver ni regret ni douleur de mon abandon. Je m'éloignai fièrement ; mais à peine eussé-je regardé autour de moi, que je vis un désert. Je fus saisi d'une souffrance inattendue. Il me semblait que toutes mes pensées tombaient comme des feuilles sèches, tandis que je ne sais quel sentiment inconnu, horriblement triste et tendre, s'élevait dans mon âme. Dès que je vis que je pouvais lutter, je m'abandonnai à la douleur en désespéré... »

Peu à peu, cependant la douleur s'apaisa, les larmes tarirent. « Je connus et j'aimai la mélancolie. Devenu plus tranquille, je jetai les yeux sur tout ce que j'avais quitté. Au premier livre qui me tomba sous la main, je m'aperçus que tout avait changé. Rien du passé n'existait plus, ou, du moins, rien ne se ressemblait. Un vieux tableau, une tragédie que je savais par cœur, une romance cent fois rebattue, un entretien avec un ami, me surprenaient ; je n'y retrouvais plus le sens accoutumé. »

Il ne peut supporter, on s'en souvient, la couleur du papier de sa chambre, et les objets qui l'entourent, l'offusquent ou l'irritent. Il jette au feu des lithographies et des gravures qu'il s'avise tout d'un coup de trouver odieuses, et il déménage sa bibliothèque. C'est — la période d'abattement passée — la réac-

tion qui s'opère chez les nerveux et leur inspire le désir de « faire peau neuve », selon la pittoresque expression populaire. Les résolutions que prend Alfred ne sont plus désespérées, comme au fort de sa crise : il veut recommencer sa vie, se remettre au travail. Mais il est un peu hésitant encore, et ses premiers pas dans le monde ressemblent à ceux que risque, hors de sa chambre, un convalescent. Il y a une sorte de joie craintive dans l'impression qu'il éprouve à voir s'ouvrir l'*inconnu* devant lui...

« Comme un orfèvre qui frotte doucement une bague en or sur sa pierre de touche, je vais essayer toutes choses sur ma blessure fermée », dit-il à son frère en endossant ses habits de soirée, depuis si longtemps oubliés dans l'armoire. Il exprime sa honte au retour d'une visite, de l'intérêt qu'il a pris à la conversation, et se reproche de s'être laissé distraire de son chagrin. Mais c'est le poète qui a peur, ici, sans doute, de perdre le bénéfice de ce chagrin. L'homme, qui se souvient en frissonnant de ce qu'il a souffert, n'aspire plus qu'à goûter les joies communes, et ne se soucie plus de cultiver et d'exciter l'une contre l'autre, comme le jeune homme, les deux puissances antagonistes de sa nature. Son instinct l'avertit que c'est à l'oubli qu'il faut qu'il s'efforce s'il désire jouir des belles années qui lui restent. Un geste, qu'il fait, alors, exprime son état d'esprit. Il donne à sa tante, M<sup>me</sup> Deshesbiers, à condition qu'elle ne lui en parle jamais, et qu'il ne les voie plus, une paire de boucles d'oreilles en argent, très longues, — longues comme des larmes, — qu'il a achetées un jour à Venise, pour George, chez un antiquaire...



Il s'efforce d'orienter sa pensée vers la joie, et croit se libérer en écrivant la *Confession d'un enfant du siècle*. « Je m'en vais faire un roman, déclarait-il à George Sand, le 30 avril 1834. J'ai bien envie d'écrire notre histoire : *il me semble que cela me guérirait et m'élèverait le cœur*. Je voudrais te bâtir un autel, fût-ce avec mes os... » Mais ce tribut payé, dans un mouvement de généreux repentir, à la mémoire de sa maîtresse, n'est pas pur de toute arrière-pensée, de tout *arrière-sentiment*, plutôt, si l'on peut ainsi dire. Il y a quelque chose de morbide dans l'acharnement qu'il met à se charger de tous les torts ; et il éprouve un plaisir pernicieux à réveiller ses souvenirs à peine endormis. La dilection avec laquelle il caresse l'image de Brigitte (en qui il a incarné George) lui cause une douleur dont on peut mesurer l'acuité voluptueuse au raffinement même qu'il apporte à idéaliser les traits de son modèle. Cette analyse psychologique romancée est un document d'une clairvoyance profonde, malgré la faiblesse de l'effort que tente Musset (guère plus heureusement que dans *Rolla*) pour donner un caractère général à son cas particulier. En tant que *liquidation* du passé, c'est la preuve que le poète n'entend pas exploiter son malheur. Ce sera assez, pense-t-il, pour la tristesse ou le désespoir, des chants que le retour chronique de sa fièvre lui fera exhaler dans le délire. Il n'écrira plus, de propos délibéré, que des comédies et des contes en vers et en prose, ou des poèmes fantaisistes et satiriques, — puisque *Lorenzaccio* date du voyage en Italie, et que l'histoire de Camille et de Perdican fut composée lors de son retour à Paris, en pleine passion pour George

Sand. Toute son application, désormais, sera de maintenir dans l'assoupissement le souvenir qui a pris pour toujours possession de son cœur, et dont il sent constamment la redoutable existence. Encore une fois, il ne veut pas le tuer, le pourrait-il. Mais il cherche, par tous les moyens, à s'en distraire, laissant à son génie d'en écouter les plaintes, d'en recueillir les sanglots aux heures d'inspiration.

Ceci, c'est la matière même du dialogue avec la Muse de la *Nuit de mai*. Quelques semaines, à peine, après sa rupture avec George, les deux premiers couplets du chant immortel éclosent spontanément en lui sous les marronniers en fleurs des Tuileries :

*Poète, prends ton luth et me donne un baiser...*  
*...Poète, prends ton luth...*

Il rentre chez sa mère, et, l'après-midi durant, se livre avec chaleur à la conversation, non sans l'interrompre brusquement, à plusieurs reprises, pour aller écrire une dizaine de vers. Le démon le possède. Tout est langueur printanière dans les mots qui l'assaillent de leur rumeur et veulent s'ordonner mélodieusement sous sa plume. Le soir, il se fait servir un petit souper dans sa chambre, et réquisitionne tous les flambeaux de la maison. Pas moins de douze bougies, sur sa cheminée et sur sa table, font comme des papillons d'or danser leurs flammes autour des beaux vers qu'il épanouit. C'est une illumination. Il la renouvelle, la nuit suivante, et se couche, enfin, au jour, accablé, pour dormir d'une traite jusqu'au soir. Le chef-d'œuvre est terminé. Il respire, ainsi que l'a très bien dit Arvède Barine, une lassitude profonde. « C'est la douceur plaintive d'un

malade (...) qui supplie qu'on ne le force pas à parler. » Musset y a répondu, d'avance, au reproche de rhétorique qu'on s'est cru autorisé à élever contre les poètes de son espèce que leur sincérité incline à l'éloquence :

*Leurs déclamations sont comme des épées :  
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,  
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.*

Après qu'Alfred lui a avoué son impuissance à chanter l'amour, le bonheur, la gloire, la nature et les riants pays où habite la beauté, l'Écosse, l'Italie, la Grèce

*Et le bleu Titarèse, et le golfe d'argent  
Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,  
La blanche Oloosone à la blanche Camyre,*

la Muse le convie à imiter le pélican (partageant ses entrailles entre ses petits) et à servir son cœur au « festin divin ». Mais il se refuse à ce sacrifice suprême. On devine sa crainte de sentir, sous les effluves du printemps, non s'élancer par la fissure de son âme de joyeuses pousses nouvelles, mais en déborder les racines de la vieille et tenace passion...

*Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure...  
...Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur...*

Voilà la consolation qu'il offre à son orgueil. Mais il cherche à se donner le change. Avec les stupéfiants qui les endorment, l'homme n'a encore trouvé d'autre remède à ses maux que l'ivresse, qui les étourdit. Alfred est retourné dans le monde. Son

aventure l'a rendu intéressant, et les femmes, en se disputant ses faveurs, lui prodiguent les sourires et lui fournissent maintes occasions de briller, c'est-à-dire de se griser de son esprit. Il reprend part aux amusements de ses amis, et se grise, avec eux, d'autre manière. Sans eux, aussi. Tel, par hasard, le rencontre un soir, titubant, dans les environs du Palais-Royal :

— Où allez-vous ? lui demande-t-il.

— Vous le voyez : je me reconduis !...

On fait cent extravagances ; on se livre aux équipées les plus fantasques. Après s'être baignés à la piscine (s'ébattre en public dans l'eau est, alors, un luxe d'une caractère élégamment païen), on soupe jusqu'à minuit au Café de Paris, et, selon la saison, on va finir la nuit rue Grange-Batelière où l'on part en voiture pour voir se lever le soleil sur la campagne. Musset perd ses gants dans le lac d'Enghien et son mouchoir à Andilly. Quelquefois, après dîner, Alton-Shée l'emène chez sa sœur, M<sup>me</sup> Jaubert. On y fait de la musique, on y récite des vers, et l'on y pratique l'art si délicat de la conversation. L'exquise créature que cette poupée ! « Montée sur une chaise, c'est tout juste, à écrit Léon Séché, si elle allait à l'épaule de son frère lequel n'avait guère plus de quatre pieds et quelques pouces. » Elle n'est pas belle ; pas même jolie ; mais elle a la frimousse avante, le pied menu (on se disputait ses pantouffes pour en faire des bibelots d'étagère), la main mignonne, et l'esprit le plus fin du monde, le plus vif, le plus gai aussi. Ce n'est point par bégueulerie qu'elle pêche, en outre ; et au château d'Angerville, près de Fontainebleau, chez Berryer, qui avait pris là, pour



devise *Faire sans dire*, elle s'amusait de tout son cœur des intrigues des autres, si elle n'en noua elle-même.

Entre elle et Musset, qu'elle avait baptisé le « Prince Café » et le « Prince Phosphore de Cœur-Volant », s'établit « un sentiment sans nom », moins tyrannique ou exclusif que l'amour, plus galant ou voluptueux que l'amitié, et qui devait durer. Elle est sa *marraine* ; il est son filleul ou son *fieux*. Il lui raconte tout ce qui lui arrive. En retour, elle ne lui dit pas tout ce qui lui passe par la tête (elle est bien trop, pour cela, de son sexe !), mais elle invente des « riens charmants », grâce auxquels elle lui procure l'illusion délicieuse de lui confier ses folies, et elle lui trousse des lettres... — malheureusement perdues — mais qu'il qualifie d'absurdes en se passant la langue sur les lèvres, ce qui permet de croire qu'elle sait donner de la saveur à ses « petites divagations ». Il la compare à Titania, du *Songe d'une nuit d'été*, et il lui écrit un jour : « Au milieu de ma sottise, quand je lis une lettre de vous, je dois avoir un peu l'air d'un homme empoisonné par la fumée de l'asphalte ou du tabac, qui entrerait tout d'un coup dans un jardin, et qui recevrait dans le nez un coup de vent plein d'odeurs de roses ».

Il a noué connaissance avec elle presque au lendemain de sa rupture avec George, c'est-à-dire à un moment où il lui faut mieux que des sympathies viriles, l'affection tendre et câline d'une femme dans l'âme de laquelle il puisse épancher ses confidences, et qui sache rire avec lui quand, par une saute brusque d'humeur, pour ne pas rougir de s'être trop plaint, il use de la plaisanterie et même du sarcasme, et

feint, par désinvolture, de se moquer en sceptique de ses sentiments...

Elle a instinctivement deviné ce qu'il attend d'elle ; et, tout en y trouvant un plaisir délicat, elle prend au sérieux son rôle, qui est de le distraire, et, s'il se peut, de le consoler. Il n'est pas jusqu'à ses coucheries dont il ne l'informe (c'est façon de prendre presque charnellement possession d'elle...). On verra plus tard, qu'il lui révélera des réalités autrement sérieuses. Mais elle connaît, déjà, ses faiblesses et sa légèreté. Elle s'en accommode. C'est qu'elle connaît, aussi, son cœur excellent. Il lui a narré, tout au long, son aventure avec George Sand, et, au moment où celle-ci réclamait ses lettres, elle l'a aidé à « chercher un biais ». Elle se flatte de l'améliorer : c'est-à-dire de le rendre d'humeur égale ou plus sociable, et de lui faire perdre « son air du vieux jeune temps », selon la jolie expression qu'elle emploie. Elle voudrait le voir apprécier comme il le mérite, et que les envieux, qui commencent d'ourdir contre lui la conspiration du silence, n'eussent point une apparence de raison en arguant de son indépendance — plus encore que de ses façons parfois déplaisantes — pour lui aliéner les sympathies.

Le mal qu'on dit sur son compte, elle le lui rapporte, non certes ! à la manière d'Arsinoé, pour le blesser par un biais, mais dans l'espoir qu'il en fera son profit. Il convient du désagrément de son abord, qu'il attribue à deux choses : orgueil, timidité (ceci ayant cela pour cause), et il promet à sa marraine de prendre sur soi d'être poli. « Mais pour les sympathies, même passagères et légèrement exprimées, d'homme

à homme », il se refuse d'y donner la moindre parcelle de son cœur.

« Je me suis regardé, écrit-il, et je me suis demandé si, sous cet extérieur raide, grognon et impertinent, peu sympathique... il n'y avait pas primitivement quelque chose de passionné et d'exalté à la manière de Rousseau. C'est possible ; j'ai tenté une seule fois de me livrer à l'amitié, c'est un sentiment étrange, inouï pour moi, une excitation peut-être plus forte que le désir dans l'amour, car ce transport ne me satisfait pas. D'après ce que j'en sais, ce doit être un sentiment terrible, très dangereux, très doux, qui doit faire le bonheur ou le malheur de toute la vie, et je comprends que Rousseau soit devenu à moitié fou des secousses que cette passion lui a données. Or, bien décidément, je n'en veux pas ; c'est assez de l'amour, c'est assez de vous, Mesdames, et puis je n'ai pas le temps. Voilà bien du sérieux pour une légère remontrance ; mais auprès de vous mon cœur se dilate, comme il se resserre auprès des autres. Pardonnez-moi donc cette dissertation, et, si vous y pensez un peu, vous me comprendrez mieux ; je ne suis pas tendre, mais je suis *excessif*... »

Toujours la peur de souffrir, qui le hante... Il a eu beau se vanter à son frère et à Tattet d'être plus fort que sa douleur et d'avoir cloué de ses propres mains dans la bière, sa première jeunesse, il a cruellement expérimenté, au cours d'une aventure galante, six ou sept mois, à peine, après la fin de ses amours avec Sand, à quel point il était toujours le libertin obsédé par les souvenirs de ses débauches, et l'amant trahi, empoisonné de soupçons.

Les deux hommes qui sont en lui, ainsi qu'en cha-

cun de nous, plus ou moins mêlés et confondus, la crise par laquelle il a passé, les a dissociés, rendus distincts, dressés l'un en face de l'autre, non à vrai dire comme des frères ennemis, puisqu'ils auront des colloques empreints d'indulgence, des regrets, et ne s'éloigneront que pour se rapprocher, mais comme des inconciliables...

« Je ne comprends rien à ce travail incessant sur toi-même », dit Spark à Fantasio. Il est l'effet du dédoublement de la personnalité du poète. Celui-ci avait écrit, d'autre part dans la *Confession* : « Il est certain qu'il y a dans l'homme deux puissances occultes qui combattent jusqu'à la mort : l'une, clairvoyante et froide, s'attache à la réalité, la calcule, la pèse, et juge le passé ; l'autre a soif de l'avenir et s'élançe vers l'inconnu. Quand la passion emporte l'homme, la raison le suit en pleurant et en l'avertissant du danger ; mais dès que l'homme s'est arrêté à la voix de la raison, dès qu'il s'est dit : C'est vrai, je suis un fou, où allais-je ? la passion lui crie ! Et moi, je vais donc mourir ? »

Mais, par un renversement singulier des valeurs, ou par une étrange interversion des rôles, le chimérique a nourri la sensualité de l'être positif, chez Musset ; et l'être positif, en revanche, a ruiné les ressources affectives du chimérique.

J'aurais voulu, dit celui-ci, par la bouche de Coelio, dans les *Caprices de Mariane*, « verser dans une autre âme toutes les sources de bonheur, consacrer ma vie entière à la femme que j'aimais ». L'autre déclare, par le truchement d'Octave : « Je n'estime point les femmes. L'amour que j'inspire est, comme celui que je ressens, l'ivresse passagère d'un songe. »



Le cynique a fini par avoir le dernier mot. Telle est la signification de la mort symbolique de Cœlio dans la pièce ci-dessus, l'une des plus profondes que Musset ait écrites. Le poète a voulu incarner en les deux jeunes hommes, les deux amis de cette pièce, la contradiction, sinon l'antagonisme de ses moi. On lit ceci, dans une lettre qu'il adressait à George Sand, en juillet 1833 : « Vous souvenez-vous que vous m'avez dit un jour que quelqu'un vous avait demandé si j'étais Octave ou Cœlio et que vous aviez répondu : tous les deux je crois. »

Pour combien de temps encore ?...

En attendant, la galante aventure à laquelle il vient d'être fait allusion, et que conte, en termes voilés et assez obscurs, Paul de Musset, avait débuté plutôt mal pour le poète. Elle résultait, il est vrai, d'une sorte de machination analogue à l'intrigue du *Chandelier*, qu'elle a, d'ailleurs inspiré. Dans une atmosphère de défiance, chargée de regards équivoques et de mots à double sens, qui réveillèrent sa blessure en l'irritant, il avait provoqué les explications d'une femme qu'il suspectait de vouloir attenter à son repos, et il avait recueilli l'impression d'être aimé d'elle... Qu'on parût l'aimer, c'était assez pour lui donner le désir d'aimer ou l'illusion d'un tel désir.

Un matin qu'il se promenait avec son frère, il s'interrompit de marcher, pour s'écrier tout à coup : « Si je vous le disais, pourtant, que je vous aime... ? » C'était le premier vers d'un poème, qui devait devenir fameux sous le titre de *Stances à Ninon*, et où il traduisait, dans la forme d'une déclaration enjouée, le trouble de son cœur à l'idée du trouble qu'il avait causé. Après une résistance suffisante à le convaincre

que c'était lui qui prenait l'initiative, on finit par lui céder. Il fut heureux (le fut-il vraiment ?) pendant trois semaines. Au bout de ce temps, son inquiétude jalouse le ressaisit. Il questionna, se prodigua en insinuations, accusa même. Avec l'ivresse des voluptés, tous les fantômes du passé reparurent, ceux-là qu'en une page hallucinée — une des plus belles — de la *Confession*, il a évoqués, dans un état second, en projetant sur l'écran de sa mémoire les images, enveloppées de rêve, de ses débauches :

« Maintenant que je pense à ce temps de ma jeunesse, je crois voir un champ plat et stérile sous un ciel orageux. Des formes flottantes se soulèvent çà et là, puis s'effacent, un soupir plaintif déchire les airs ; *des monstres grimaçants* volent en rond ; *ils pouffent de rire* et s'engouffrent. Un cheval emporté passe comme un éclair, le vent siffle, une flèche le suit. La nuit arrive ; les pierres tremblent de froid, *un voyageur perdu se couche dans la neige en pleurant*. Une ombre paraît à l'horizon sur le sommet d'une montagne ; elle se penche sur une cascade, elle glisse dans la nappe immense comme une plume légère. Le cor retentit, des chiens aboient ; des chasseurs, les bras retroussés jusqu'au coude, *dépècent une biche* ; ils s'essuient le front ; un sommeil de plomb les étouffe ; ils s'approchent d'une citerne pour y boire, *et ils aperçoivent au fond un crocodile mort*. Silence ! une rivière limpide coule là auprès des saules ; *Ophélie, couverte de fleurs, y flotte doucement*. Longues, maigres, fluettes, des mains s'agitent sur une table ; elles coupent et donnent ; *elles agitent des cartes*. Des poupées mécaniques dansent autour ; *elles sont transparentes et vides* ; le vin qu'elles boivent

colore leurs veines un instant, *elles mangent de l'or. Une douce musique tremble dans les feuilles ; le tonnerre qui gronde la saisit et l'emporte* comme un épervier affamé. Silence ! Silence ! Le jour se lève, la rosée tombe ; une alouette sort d'un sillon, *et s'en va mourir dans les cieux... »*

Alfred se rendit odieux ; et comme la dame avait l'âme fière, elle ne lui cacha pas qu'il l'était. Elle prit avec énergie la résolution de rompre. Ce fut une véritable amputation, a écrit Paul de Musset. « Lorsqu'il songeait à la patience des femmes en pareille circonstance [mais il n'était pas près de retrouver une partenaire comme George Sand] Alfred se demandait par quelle fatalité il avait rencontré la seule personne au monde qui fût capable d'un procédé si dur et si cruel ».

N'en déplaise au biographe du poète, c'était moins sur l'inflexibilité de sa maîtresse que sur sa propre infirmité que pleurait Alfred. Il s'épouvantait de mesurer à quelle profondeur de son être s'éten- daient les ravages qui se révélaient à lui. De là, cette *Nuit de décembre* (le chef-d'œuvre des *Nuits*, peut-être) qu'il composa avec le même luxe de luminaire que la *Nuit de mai*, et que sa récente déception sus- cita, sans doute, mais dont l'inspiration est tout en- tière nourrie par le sentiment de sa solitude morale, et par le souvenir de George.

Il retrace son existence ; puis il évoque les étranges apparitions de son *alter ego* :

*Du temps que j'étais écolier,  
Je restais un soir à veiller  
Dans notre salle solitaire.  
Devant ma table vint s'asseoir*

*Un pauvre enfant vêtu de noir,  
Qui me ressemblait comme un frère...*

Ce dédoublement de sa personnalité l'a préparé au drame de son destin ; a préfiguré celui-ci. Et voilà se substituer l'image de George à l'image de lui-même qui se dresse devant lui, à chaque événement significatif de sa vie :

*Ah ! pauvre enfant qui voulez être belle,  
Et ne savez pas pardonner !*

Mais il a un sursaut d'orgueil :

*Qui vous perd n'a pas tout perdu...*

Il veut se raccrocher à une espérance : celle de parvenir à mépriser, — mieux, à dédaigner la femme qu'il hait, à de certains moments, mais qu'il adore toujours ou dont la mémoire ne le quitte pas, et qui est « son unique amour ». Et quelle plus belle assurance de se renouveler chercherait-il ailleurs que dans sa jeunesse ?

« Crois-tu donc, lui avait écrit George Sand, en 1834, qu'un amour ou deux suffisent pour épuiser et flétrir une âme forte ? »

*N'es-tu pas jeune, heureux, partout le bienvenu*

se fera-t-il demander par la Muse, dans la *Nuit d'octobre* ; et ces paroles de consolation dont il se bercera, quand le mirage d'une ardente passion lui procurera, comme nous le verrons, l'illusion de s'être délivré de la hantise des grands yeux noirs, des



« yeux d'Isis », ces paroles que toutes les apparences justifient, mais que la réalité dément, M<sup>me</sup> Jaubert les lui adresse, peut-être, en sentant comme elles le reconforment.

Oui, il a vingt-cinq ans ; il est beau, il a du génie ; on le fête. Parmi tant de femmes charmantes, dans les regards desquelles il lit une admiration toute prête à se changer en tendresse, il n'a qu'à choisir celle qui lui plaît, pour trouver le bonheur. Mais à peine a-t-il posé la main sur son cœur, que l'épine recommence à le lanciner. Se donner les torts ne l'a point guéri : cette générosité était encore de la passion, il n'y avait point à son origine, la sérénité du détachement. Il se secoue, irrite sa blessure pour en détacher l'écharde ; et voilà qu'il accuse la chère infidèle. Malgré les strophes spiritualistes qui la terminent, c'est cette accusation qui fait l'objet de la *Lettre à Lamartine*. Il l'a écrite — si étrange que cela paraisse — en plein carnaval de 1836, dans une crise d'abattement, à une de ces heures de tristesse bien connues des débauchés, et parce qu'il ne s'étourdit pas assez, au milieu des plaisirs, pour oublier.

« Je vous avouerai, écrira-t-il vers cette époque à sa marraine, que je commence à être parfaitement dégoûté de voir que des veilles forcées (...) ne peuvent me tirer d'un passé qui m'écrase matériellement et moralement ».

Comptait-il point, pour se distraire de son obsession, sur le caprice et la folie bariolée des jours gras dont, de tout temps, les intrigues sous le domino plurent à son caractère romanesque, et n'a-t-il pas été déçu ?

Deux lettres, qu'il adressa, en février, à une certaine M<sup>me</sup> Olympe Chodsko, attestent mélancoliquement, dans leur grâce pimpante, comme les fleurs qui jonchent le parquet, après le bal, son désir ou sa volonté d'évasion de lui-même par la joie :

« Mon ami Alf. Tattet dine aujourd'hui avec la marquise. Seriez-vous femme à venir avec eux et moi ? Voilà une vraie proposition de carnaval, ou pis encore, de lendemain de carnaval. Des vins discrets et des sonnets bavards. — Si vous avez du courage, venez. Il faut que j'en aie beaucoup moi-même pour vous écrire ainsi, à brûle-pourpoint. Un mot, et si c'est oui, je vole à vos pieds, c'est-à-dire que je prends un fiacre et vais vous chercher. »

Puis : « Pichrocholine, avez-vous bien dormi ? Le souper a-t-il bien passé ? — Ah ! que vous étiez charmante sous le masque ! Sous le masque vous êtes divine, vous êtes une hostie qu'il faut manger, et l'on vous mangera. » A la bonne heure ! Et pour ne pas subir le sort du héros rabelaisien — assiégé par Gargantua — dont Musset l'a affublée du diminutif, Olympe n'a qu'à bien se tenir... Mais en regard de cette pétulance, placez, maintenant, l'évocation que le poète fait d'autres jours gras dont il a gardé le souvenir, dans la *Lettre à Lamartine* :

*Partout retentissait comme une joie étrange ;  
C'était en février, au temps du carnaval.  
Les masques avinés se croisant dans la fange  
S'accostaient d'une injure ou d'un refrain banal...*

Et dites si, pour composer ce tableau où il compare emphatiquement les fêtes de Paris aux saturnales de Rome, Musset n'a pas recouru, plutôt qu'à

ses impressions de la veille, à celles du carnaval de l'année précédente, où il suppliait George d'accorder à leur amour agonisant « un quart d'heure d'adieu » ?

Sa vie se passera, désormais, en alternatives d'exaltation et d'abattement, ou ne sera qu'une suite d'intermittences de tristesse et de gaieté. Et comment s'avouerait-il vaincu par son chagrin, en sentant en lui continuellement des forces renaître pour le combattre ?

« Je me demande, confiera-t-il à Liszt, si mon cœur est trop jeune ou si ma tête est trop vieille. »

Octave n'a pas encore mis Cœlio dans la tombe. Il n'a même pas renoncé à faire qu'il soit aimé de la femme à laquelle il rêve. Le libertin a pris son tendre et chimérique ami par la main, et il l'entraîne au jeu, à boire, au déduit. « Je me sauve du boulevard des Italiens, et je vais pousser des *ouf !* à Montmorency : demi-verdure, demi-nature, demi-plaisir, demi-ennui... »

Il vient de publier la *Confession* dont on parle, et il rend compte, pour la *Revue*, du salon de 1836. Comme il corrigeait nonchalamment les épreuves de son premier article, il a vu, en mettant le nez à la fenêtre, une grisette au joli minois lui sourire de l'autre côté de la cour. Les rayons du soleil d'avril frôlaient d'une lumière légère ses cheveux blonds. Il l'a saluée. Elle lui envoie, le lendemain, des ceillades auxquelles il répond par des signes, puis par des baisers. Ils se rencontrent dans la rue, en aidant beaucoup le hasard, et, en y mettant un peu de complaisance, ils tombent d'accord qu'ils sont créés l'un pour l'autre. Mais Octave, une fois satisfaite sa curiosité, s'inquiète que ce gobe-lune de Cœlio ne

se laisse embarquer dans une liaison, et voilà Musset parti se réfugier à la campagne à Margency, dans la petite maison que Tattet a louée en cachette, près de la propriété de son père. Rien pour le *dés-heurer*, selon sa propre expression, comme les courses à cheval qu'il fait la nuit à travers la forêt, et au terme desquelles on soupe sur l'herbe, à la lueur des torches. Rappelons-nous les vers de la *Nuit d'Octobre* :

*Lorsque au déclin du jour, assis sur la bruyère,  
Avec un vieil ami tu bois en liberté,  
Dis-moi, d'aussi bon cœur lèverais-tu ton verre  
Si tu n'avais senti le prix de la gaité ?*

C'est le tableau, plus à la Pater, à la Van Loo même, qu'à la Watteau, des plaisirs champêtres dont Alfred se gorgeait en compagnie de Tattet et de ses camarades, que ces vers évoquent. On n'a pas oublié, du reste, quel sortilège exercent sur les sens du poète, les bois, leur obscurité, leur mystère, l'étrangeté des formes qu'ils entremêlent, l'odeur de pourriture de leur sol, et celle, d'une complexité subtile, de leurs essences. Toutes les impressions accumulées dans son subconscient, depuis la première enfance, affleurent à son cerveau, enrichies, aiguisées par les sensations plus récentes qu'il a éprouvées à Franchard, quand, au milieu du recueillement nocturne, les lueurs des flambeaux de résine s'élèvent jusqu'aux feuillages scintillant de reflets de cuivre, à travers de lourds panaches de fumée... Jamais les libations ne sont aussi délicieuses à l'idolâtre de la nature qui est en lui, au païen venu jusqu'à nous de la Renaissance, que dans ces moments où il s'enivre,



avec la complicité du meilleur de son génie, c'est-à-dire en jouissant douloureusement de voir les ténèbres environnantes se peupler de spectres et d'entendre « d'anciens sanglots » se mêler aux éclats de rire de l'orgie.

Louise — tel était le nom véritable de Bernerette ou de Mimi Pinson — Louise écrivait, cependant, des lettres de reproche à son amant d'une semaine. Elle lui exprimait son chagrin d'être délaissée, et le tourment de son cœur, avec une éloquence dont la naïveté finit par le toucher, ou plutôt par toucher Cœlio pour qui Octave avait pris la clef des champs. Alfred revint à Paris chercher la grisette, et l'emmena dans la maison de campagne clandestine de son ami. Ravie, exaltée comme nos faubouriennes le furent de tout temps par le plaisir de s'ébattre en liberté dans la verdure, la jeune fille se révéla d'une gaieté et d'un sentimentalisme puérils, très gentiment délirants. On l'admit aux fêtes bacchiques sur la mousse, l'herbe ou « la bruyère », où se piquaient ses jambes gainées de bas blancs, et, un peu grise, sans doute, la taille enlacée par le poète, elle chanta d'une bouche encore humide de champagne, quelques-unes de ces romances qui florissaient ou foisonnaient, alors, comme les pâquerettes dans les prairies, et dont la mélodie n'avait que le défaut de s'attarder sur un nombre vraiment trop excessif de couplets.

\* \* \*

Louise l'amusa deux mois. Elle s'amusait. Ils se quittèrent quand l'ennui se glissa entre eux ; se reprirent un jour que le hasard, en les remettant en

présence, leur laissa croire qu'ils pouvaient bien se désirer encore ; puis se séparèrent tout à fait en s'apercevant qu'ils n'avaient décidément plus envie l'un de l'autre....

La lassitude intellectuelle du poète, sa paresse sentimentale avaient trouvé leur compte à cette liaison. Rien pour remplir les vacances de son esprit comme une amourette ou comme un air de musique. Son frère l'a vu, en habit, prêt à aller retrouver ses amis de plaisir, s'arrêter dans l'escalier de leur maison pour écouter jusqu'à la dernière note un morceau de piano qu'on jouait à l'étage au-dessus. Il est mélomane ; et si cela ne se voit pas toujours à ses vers (malgré les incidentes qui en interrompent le développement pour y ouvrir des perspectives sur le rêve) on le reconnaît à la prose légère, ailée, balancée de son théâtre dont la fantaisie allusive et l'imprécision, sinon le mystère, les digressions, le caprice sont tout musicaux. Lorenzaccio médite son crime. Sa voix, pleine du mépris, de la haine des hommes, est amère. Et, soudain, elle se fait confidentielle : sur ce fond tragique, le motif d'une évocation mi-poétique, mi-sensuelle, brode ses fils irisés :

« Ah ! quelle tranquillité à Cafaggiulo ! Jeannette était jolie, la petite fille du concierge, en faisant sécher sa lessive. Comme elle chassait les chèvres qui venaient marcher sur son linge étendu sur le gazon ! La chèvre blanche revenait toujours avec ses pattes menues... »

Ailleurs, c'est le passage célèbre de *Fantasio* sur « le coup de l'étrier », la tirade sur « le monsieur qui passe » ; partout, cette exquise incohérence qui compose, pourtant, une unité essentielle indestruc-

tible, et qui rend si malaisée aux acteurs l'interprétation des rôles de ses pièces.

Mais la musique, qui, pour Baudelaire, « creuse le ciel », le fait descendre pour lui sur la terre. C'est en écoutant la cavatine de Pacini, que Liszt venait de mettre à la mode, qu'il compose la première strophe d'une *Nuit de Juin*, que, d'ailleurs, il n'acheva jamais, Tattet l'ayant emmené dîner chez le traiteur au moment où on rassemblait déjà les bougies dans sa chambre. On ne les allume que deux mois plus tard, et la *Nuit de Juin* devient la *Nuit d'Août*. Entre temps, la Muse avait groupé tous les arguments que Mme de Musset, Paul de Musset et Mme Jaubert avaient fait valoir à Alfred pour lui reprocher sa dissipation, et qu'il s'était probablement représentés à lui-même :

*Et que trouveras-tu, le jour où la misère  
Te ramènera seul au paternel foyer ?...*

Mais de quel ton il lui répond, ou avec quels accents il impose silence à sa conscience :

*O Muse ! que m'importe ou la mort ou la vie ?  
J'aime, et je veux pâlir ; j'aime, et je veux souffrir ;  
J'aime, et pour un baiser je donne mon génie ;  
J'aime, et je veux sentir sur ma joue amaigrie  
Ruisseler une larme impossible à tarir.*

*J'aime, et je veux chanter la joie et la paresse,  
Ma folle expérience et mes soucis d'un jour,  
Et je veux raconter et répéter sans cesse  
Qu'après avoir juré de vivre sans maîtresse,  
J'ai fait serment de vivre et de mourir d'amour.*

*Dépouille devant tous l'orgueil qui te dévore,  
Cœur gonflé d'amertume et qui t'es cru fermé.  
Aime, et tu renaîtras ; fais-toi fleur pour éclore.  
Après avoir souffert, il faut souffrir encore,  
Il faut aimer sans cesse après avoir aimé !*

Ce n'est cependant pas que Louise ait compté pour beaucoup dans sa vie. Ce n'est pas, non plus, qu'il ait rencontré une femme dans laquelle il croie qu'il pourra oublier l'amour de George, bien qu'il soit en flirt ou en galanterie avec la princesse Belgiojoso. Mais il se ressent encore de l'ivresse de ses courses dans la forêt de Montmorency.

Il vient d'éprouver cette fierté joyeuse que procure à l'homme la victoire sensuelle, même ou surtout facile ; et puis, août est le mois où il a baisé les lèvres de Brigitte pour la première fois... C'est le souvenir inconscient des ineffables caresses d'une passion à ses débuts, qui l'inspire, on n'en saurait douter, et qui, par un des détours mystérieux de notre nature, le persuade de la reviviscence de son être, alors qu'il subit seulement l'effet de l'indéfectible fidélité de ses sentiments, de ses impressions. N'importe. Il a réussi à s'étourdir de son chant.

Le travail en avait été facile, venant après la réussite de *Il ne faut jurer de rien*, trois actes d'un comique franc, dru, alerte. Malgré la phrase inquiétante que rapporte son frère, et qu'il prononça, paraît-il, le lendemain de la publication de la troisième *Nuit* dans la *Revue* (« Le poisson a passé quelques jours dans l'eau, par faveur extraordinaire ; aujourd'hui, le voilà retombé dans le champ de blé »), il se croit guéri, et il a une période d'illusion, c'est-à-dire de répit délicieuse, presque de sé-



renité. Il écrit les amusantes *Lettres de Dupuis et Cotonet*, où il s'amuse sans acrimonie aux dépens des Romantiques ; et consacre à la mort de la Malibran les stances célèbres.

Louis-Philippe, il est vrai, en l'honneur de qui il a composé un sonnet, pour le féliciter d'avoir échappé à l'attentat de Meunier, s'est offusqué qu'il le tutoyât, et il a éprouvé une déception de cette faute de goût du roi-bourgeois — que le roi-soleil n'eût pas commise (« grand roi cesse de vaincre ou je cesse d'écrire »...) Ce n'était pourtant qu'un mal pour un bien : le duc d'Orléans, honteux pour son père, qui n'avait même pas voulu remercier le poète, se crut obligé, en effet, envers son ancien condisciple. Après lui avoir proposé d'aller à Madrid, comme attaché d'ambassade, avec des instructions secrètes, lors de l'affaire des « Mariages espagnols » — en souvenir, peut-être, des vers à l'Andalouse — il lui fit obtenir, un peu plus tard, le poste de bibliothécaire au Ministère de l'Intérieur, situation qui lui assurait, sans l'assujettir, une rente de trois mille francs par an.

Le spectacle (semblable à la rémission qu'on observe dans certaines maladies désespérées) d'un Musset apaisé normal, qui, à la *Nuit d'octobre* près, créé sans fièvre ni surexcitation, comme un homme de lettres ordinaires, voilà ce que nous offrent les années 1837-1838.

La Muse de la *Nuit d'Août*, aux reproches attendris dans leur gravité, semble s'être incarnée tout exprès en une femme, et une jeune fille, plutôt en une *jeune-fille-femme*, a dit spirituellement M. Maurice Donnay, pour essayer de le sauver. C'est une cousine de M<sup>me</sup> Jaubert (il ne pouvait rien lui venir

que de bon, du côté de sa bienveillante amie). Elle a vingt-six ans, et s'appelle Aimée d'Alton. Les contemporains l'ont rapporté, et il paraît à la statuette de Barre, où on la voit assise sur des coussins en toilette décolletée, qu'un charme doux rayonne d'elle, une séduction fraîche, pimentée de malice. Sous les cheveux blonds, partagés au milieu de la tête, et retombant sur les oreilles en deux lourdes grappes d'anglaises, le visage rond sourit non seulement des yeux et de la bouche mignonne, mais des joues au galbe pur, presque enfantin encore. Les épaules sont charnues, voluptueusement tombantes, la gorge « faite au tour », comme on disait du temps de son grand-père, qui combattit à Fontenoy. On la devine potelée sans être grasse, veloutée, dorée, et de proportions harmonieuses. Primesautière, avec une vive coquetterie naturelle, elle relève d'une pointe de sentiment romanesque sa sensualité quelque peu banale ou vulgaire. Plus tard, elle se découvrira du dévouement ; mais « ses allures, sa conversation sont celles d'une jeune femme qui sait à quoi, s'en tenir sur l'article 7 », a pu écrire Léon Séché, et elle commence par effrayer le poète qui non seulement « ne se sentait pas à l'aise avec ces sortes de demi-vierges », mais dont la mémoire était hantée par un type de femme tout à fait différent du sien...

Il la néglige s'il ne l'évite dans le salon de sa marraine où fréquentent l'éloquent avocat Berryer, déjà nommé, le peintre Delacroix, l'historien Lanfrey, et où c'est comme à son corps défendant qu'il laisse la valse à deux temps dont il raffole, l'entraîner avec elle dans un tourbillon voluptueux. La réputation de

Musset est grande dans ce salon, fermé aux gloires littéraires les mieux établies, et qui sait apprécier « sa valeur poétique associée, chose si rare, à un bon goût exquis ». Adossé à la cheminée, en habit, selon son habitude, le chapeau de haute forme appuyé contre la cuisse, comme on peut le voir dans une aquarelle d'Eugène Lami, le peintre des élégances d'alors, l'ancien dandy, devenu parfait homme du monde, tient sous le charme son auditoire, composé en majeure partie de jeunes et jolies femmes, à l'esprit aussi orné que les épaules et la poitrine. Atmosphère parisienne, par excellence, et qui convient à souhait au génie le plus distingué qui soit, le plus heureusement situé à mi-côte entre le sublime et le vulgaire, la naïveté et le cynisme, la négation et l'affirmation. Il intéresse M<sup>lle</sup> Aimée d'Alton plus qu'elle ne veut le laisser voir. Elle pense, comme une des familières de M<sup>me</sup> Jaubert, què « son regard est vraiment de flamme », que « l'air boudeur auquel se prêtent ses lèvres fortes et vives en couleur rend plus frappant le rire qui éclaire son visage », et que sa tournure aristocratique achève de la rendre irrésistible. Elle admire, en outre, ses *Contes d'Espagne et d'Italie*, et place bien au-dessus de tous les romans sa *Confession d'un enfant du siècle*. Mais sa réputation de libertin la met en garde contre le penchant qu'il lui inspire ; et une nuit, qu'entre deux contredanses, comme elle lui paraissait distraite ou inquiète (il avait peut-être, aussi, trop contemplé ses épaules), il lui a chuchoté à l'oreille que le seul moyen de ne pas avoir d'ennui, est d'aimer, elle lui a répondu sèchement : « Je n'ai que faire d'amoureux. »

Tant qu'il a pensé : « je lui plais, il ne tient qu'à ma

réserve qu'elle soit à moi », il a pu, certes, la voir évoluer, s'épanouir, rire, coqueter. A l'idée qu'elle se targue d'indifférence à l'égard des hommes et ne fait pas pour lui d'exception, sa curiosité et son amour-propre se sont éveillés. L'émotion de la conquête agite son cœur. Il ne pose plus sur elle les mêmes regards. Lui dispute-t-elle, toute une soirée, une boîte à aiguilles en écaille dont elle voulait faire cadeau à M<sup>me</sup> Jaubert, et qu'il a cavalièrement confisquée, c'est assez, pour qu'il s'échauffe à ce jeu de mains, et la désire. Agacée par une plaisanterie qui a trop duré ; peut-être même mécontente d'elle-même, à cause du trouble qu'elle ressent, Aimée, dans un mouvement d'humeur a abandonné la boîte à Alfred, et s'est sauvée dans l'antichambre. Il l'aperçoit par la porte ouverte, comme elle s'enveloppe d'un capuchon blanc, avant de partir et il s'écrie : « Oh ! le joli petit moinillon blanc ! » Il est permis de croire qu'il n'alluma point en rentrant chez lui plusieurs bougies (le jeu ne valait pas plus d'une paire de chandelles) ; mais d'affilée, avant de se mettre au lit, il composa douze strophes, de six vers chacune en l'honneur de la ravissante apparition :

*Charmant petit moinillon blanc,  
Je suis un pauvre mendiant ;  
Charmant petit moinillon rose  
Je ne demande pas grand'chose.  
Accordez-le-moi poliment,  
Charmant petit moinillon blanc...*

C'est le thème de son exclamation qu'il développe un peu longuement et facilement, mais en artiste qui sait la valeur de la spontanéité, en ces matières.



Le lendemain matin même, Aimée recevait, portées par le groom de Musset, les douze strophes comme un bouquet frais de douze roses, blanches et roses, à son petit lever. Une poésie de son poète ! Elle attache à cette galanterie plus d'importance qu'elle n'en a ; s'habille, et court acheter une boîte en bois de santal, — une boîte, objet de leur dispute de la veille, — mais au lieu d'aiguilles, elle y met une plume, l'instrument qui sert à faire des vers...

On sait qu'elle est spirituelle, avec un grain de sentiment romanesque. L'aventure l'enchanté, qui débuta par l'envoi d'un madrigal impromptu, et voilà son imagination la bride sur le cou. Quel dommage qu'un si grand homme soit si paresseux ! N'use-t-il pas son génie dans la débauche, et la dame de pique ne lui est-elle pas aussi funeste que la dame de cœur ? Un jour, il a avoué devant elle qu'il a perdu tout son argent dans un tripot, et qu'il n'écrira une ligne qu'il ne se soit rattrapé. Elle lui brode une bourse en filet, y glisse un écu d'or avec un billet qui contient un conseil, lequel vaut lui-même un trésor, et elle lui adresse anonymement le tout, enfermé — comme ces ivoires chinois, qu'il faut extraire de vingt enveloppes successives, — dans un bijou de boîte, ornée de rubans... C'est la bourse du *Caprice* où l'on retrouve, outre M<sup>me</sup> Jaubert, sous les traits de M<sup>me</sup> de Léry, les propres termes de la lettre d'Aimée, dans le monologue du début...

Alfred ne fut pas longtemps sans savoir de qu'émanait ce présent. La première personne qu'il questionna fut sa marraine. Elle lui répondit en souriant :

— La chose vient sûrement d'une femme ; mais

comme elle n'a point donné son adresse, je serais bien en peine de vous la nommer, mon fieu ! Avez-vous, au moins, compris la leçon ?

— Je vous le dirai plus tard, ma petite marraine...  
En attendant, je vais écrire à Aimée.

Aimée, en convalescence, se reposait à Châlons-sur-Marne, d'une maladie qui l'avait beaucoup fatiguée. Alfred prit la plume dont elle lui avait fait cadeau, et lui adressa le sonnet suivant qu'il devait, un peu plus tard, enchâsser dans *Le Fils du Titien* :

*Lorsque j'ai lu Plutarque, étant encore enfant,  
J'ai souhaité d'avoir quelque gloire en partage.  
Il aimait en poète, et chantait en amant ;  
De la langue des dieux lui seul sut faire usage.*

*Lui seul eut le secret de saisir au passage  
Ces battements du cœur qui durent un moment,  
Et riche d'un sourire, il en gravait l'image  
Du bout d'un stylet d'or sur un pur diamant.*

*O vous qui m'adressez une parole amie,  
Capricieuse enfant qui l'oublierez demain,  
Souvenez-vous de moi qui vous en remercie.*

*J'ai le cœur de Pétrarque et n'ai pas son génie,  
Je ne puis ici-bas que donner en chemin  
Ma main à qui m'appelle, à qui m'aime, ma vie.*

On est en mars 1837. A cette date, rappelons-nous-le, le Prince Royal a demandé pour Musset, au Président du Conseil, une mission diplomatique. Le poète s'attend à partir pour l'Espagne. Il assure Aimée que sa chère petite bourse l'accompagnera en voyage et les voilà échangeant des lettres. C'est la porte ouverte à toutes les folies, et ce n'est pas l'habitude

d'Alfred de lambiner. Aussi, dès la seconde de ses missives au moinillon blanc, ou au moinillon rose, lui déclare-t-il, sous prétexte de « parler raison », qu'il s'est épris de lui... « Votre santé, dites-vous, est un obstacle invincible, je n'en connais pas à l'amour. » On n'est pas plus catégorique. Mais que l'on poursuive la lecture de sa lettre : on l'y verra ouvrir son âme avec cette sincérité qui ajoute tant d'entraînante persuasion à son charme, et révéler à la jolie cousine de M<sup>me</sup> Jaubert l'idée qu'il se fait à vingt-sept ans de la vie, ou plutôt l'illusion qu'il entretient d'être guéri, l'espoir dont il se berce de tirer profit de sa trop précoce expérience.

« Laissez-moi vous dire ce qu'elle m'a appris, écrit-il à Aimée, en parlant de celle-ci. Faire de beaux rêves et vouloir les réaliser est la première, l'inévitable condition des grands cœurs. Il faut cependant qu'en entrant dans la vie, la réalité et ses mille dégoûts frappent tôt ou tard l'espérance encore vierge, et l'abattent au plus haut de son vol... La première expérience, Aimée, consiste à souffrir, elle consiste à trouver et à sentir, que les rêves *absolus* ne se réalisent jamais ; ou que, réalisés, ils se flétrissent et meurent au contact des choses de ce monde.

« Un sentiment d'amère réflexion est donc le résultat de la première épreuve. Le cœur, blessé dans son essence même, dans son premier élan, saigne et semble à jamais déchiré.

« Cependant on vit, et il faut aimer pour vivre encore ; on aime avec crainte, avec défiance et peu à peu on regarde autour de soi, et on s'aperçoit que la vie n'est pas aussi triste qu'on l'avait jugée ; on

revient au bonheur, à Dieu, à la vérité. Le cœur, plus ferme, accepte les obstacles, les chagrins, les dégoûts même, sûr de lui, il les prévoit, les combat et les change quelquefois en bien. Plus résigné, il jouit mieux des jours heureux, les appelle avec plus d'ardeur, les prolonge avec plus de soin. Il en vient enfin à se dire : le mal n'est rien puisque le bonheur existe. »

Est-ce à Aimée qu'il s'adresse, on n'est-ce pas plutôt à lui-même qu'il parle, à travers elle ? Sous prétexte de convaincre la jeune femme qu'il connaît le fin mot de la sagesse humaine, n'essaye-t-il pas de se persuader qu'il possède bien pour toujours cette sagesse dont il a payé si cher l'acquisition ? Hélas ! que de réticences, de réserves voilées, de doutes ou d'appréhensions se discernent sous la belle assurance, l'apparente sérénité des mots ! « ...Le cœur semble à jamais déchiré...; on aime avec crainte, avec défiance... Le cœur plus résigné accepte les obstacles, les chagrins, les dégoûts... il les prévoit... » Mais Alfred a son désir. La puissance impérieuse l'exalte. Quelle occasion de tenir le serment qu'il s'est fait dans les strophes païennes de la *Nuit d'août* ! Et l'impatience bouillonne dans les billets qu'il continue d'expédier les uns après les autres, à Aimée, et où celle-ci, de ses ciseaux chastes, pratique de larges coupures pour ne pas offenser la postérité. Il est parti ; rien ne l'arrête plus. Il va même, tant sont grandes les libertés qu'il s'octroie, jusqu'à mettre sa correspondante dans l'obligation de lui rappeler qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre... Mais peu lui importe. Il redouble d'ardeur, et envoie à Aimée, en la tutoyant, des feuilles cent fois baisées



sur lesquelles il la supplie de poser les lèvres à son tour. En revanche, il envoie promener son ambassade. Il faudrait que M<sup>lle</sup> d'Alton fût de marbre pour tenir contre un amant pareil. Elle se rend.

« Je suis à vous dès l'aube », lui écrit-elle aussitôt son retour à Paris, le 14 avril. Il lui répond avec empressement de la plume qu'on sait ; et ce sont, pour qu'elle aille sans anicroche au sacrifice, les indications précises qui ont arraché à la gravité de juge de M. Charles Maurras un sourire amusé, presque indulgent...

Alfred habite rue de Grenelle, toujours chez M<sup>me</sup> de Musset (« c'est bien incommode »), à la Fontaine, — la Fontaine de Bouchardon, élevée un siècle plus tôt par la ville de Paris, en l'honneur de Louis XV. Il faut franchir la salle à manger, pour entrer dans sa chambre. « L'appartement n'est pas bien grand, et il y a dedans une mère, une sœur, un frère et trois domestiques. — As-tu peur, beau chérubin ?... Tu sauras que cette maison si peuplée ronfle sur les deux oreilles, invariablement, jusqu'à huit heures et demie ou neuf heures, maîtres et valets. Pas une âme ne bouge. En te demandant de venir entre 7 et 8, je fais donc excès de prudence. »

Que voilà un rendez-vous d'amour matinal ! On ne voit guère courir si tôt, d'ordinaire, vers le logis de leur amant, les belles pécheresses parisiennes ; et celle-ci se donnera donc au chant du coq !

*Quand on est jeune, on a des matins triomphants,  
Le jour sort de la nuit comme d'une victoire...*

Le front contre la vitre, Alfred attend, dans les plis du rideau soulevé, en robe de chambre à fleurs,

comme on voit les dandys dans les gravures galantes de Devéria, qu'Aimée traverse la cour et file vers la porte qui est au fond, à droite, et au-dessus de laquelle il y a écrit : *escalier*, en grosses lettres... Elle arrive à petits pas. Il a reconnu sa tournure, et descend au-devant d'elle, jusqu'à la dernière marche... Ils ne parlent pas... Chut ! Leurs mains s'étreignent, et, l'un ou plutôt l'une suivant l'autre, ils grimpent avec d'infinies précautions l'escalier qui craque un peu, se plaint, *la* plaint, car son cœur à lui — quelque jeunesse qu'il ait retrouvée — bat moins fort que son cœur, à elle, qui a double raison de trembler...

\* \* \*

Il est gourmand du plaisir que la beauté de Mlle d'Alton lui procure. Il lui dit qu'elle est une vraie nymphe, et qu'il l'adore en païen. « C'est toujours, comme tu vois, plaisante-t-il, de la sympathie religieuse. Seulement, c'est de la religion comme je la comprends, celle de Vénus ; elle vaut bien l'autre, et, si l'on est religieux dans tes bras, je défie qu'on y soit catholique. » Il la menace de lui mettre un jour sur la tête une couronne de fleurs. Pourquoi pas un thyrsé dans la main et une peau de panthère sur l'épaule ? Il exalte leurs « chères folies ». Il l'appelle son Aimée bien-aimée, son Moinillon — à cause des souvenirs que ce sobriquet évoque — sa belle Poupette et sa belle Mimouche, sa Fanfan, sa Rose embaumée, sa Blanche. Elle voudrait qu'il l'aimât de façon un peu moins exclusivement sensuelle, et elle s'ingénie à lui inspirer des sentiments plus profonds, sinon plus graves, que ceux dont il fait parade avec

une ostentation de gaité qui atteste, sans doute, son désir de joie facile, sa foi même en les ressources de son âme toujours jeune, mais qui décèle, malgré tout, l'effort.

Elle le pousse à produire ; et il puise dans ses baisers une ivresse qui a l'apparence de la lucidité heureuse et féconde, et d'où naîtront le *Caprice*, *Emmeline*, *Les deux maîtresses*, *Le fils du Titien*, *Margot*, *l'Espoir en Dieu*, *La Mi-Carême*, etc., la *Nuit d'Octobre*. Notez que *Le fils du Titien* se passe à Venise, et que l'image de George, « perfide, audacieuse », hante pathétiquement la dernière des *Nuits* :

*Honte à toi, femme à l'œil sombre...*

Malgré la véhémence de l'invective, il célèbre les bienfaits de la douleur :

*Est-ce donc sans motif qu'agit la Providence ?  
Et crois-tu donc distrait le Dieu qui t'a frappé ?  
Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être,  
Enfant, car c'est par là que ton cœur s'est ouvert.  
L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,  
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert...*

Il se croit guéri :

*Le mal dont j'ai souffert s'est enfui comme un rêve.  
Je n'en puis comparer le lointain souvenir  
Qu'à ces brouillards légers que l'aurore soulève  
Et qu'avec la rosée on voit s'évanouir...*

Et viennent les vers, si doux qu'à les chanter la Muse en garde un sourire sur les lèvres :

*N'as-tu pas maintenant une belle maîtresse,  
Et lorsque, en t'endormant, tu lui serres la main,  
Le lointain souvenir des maux de ta jeunesse  
Ne rend-il pas plus doux son sourire divin ?  
N'allez-vous pas aussi vous promener ensemble  
Au fond des bois fleuris, sur le sable argentin,  
Et dans ce vert palais le blanc spectre du tremble  
Ne sait-il pas, le soir, te montrer le chemin ?  
Ne vois-tu pas alors, aux rayons de la lune,  
Plier comme autrefois un beau corps dans tes bras ?*

La *Nuit d'octobre* a été écrite sept mois à peine après les strophes au Moinillon blanc. Que cette sanguine à la Boucher semble pâle, dérisoire même, à côté de l'intense eau-forte qui évoque l'attente de l'amant à la fenêtre, par une nuit d'automne :

*Tout à coup, au détour de l'étroite ruelle,  
J'entends sur le gravier marcher à petit bruit...  
...D'où viens-tu ? Qu'as-tu fait cette nuit ?  
...Par quelle soif horrible  
Oses-tu m'attirer dans tes bras épuisés ?*

Pauvre Aimée ! Elle n'est pas de taille à chasser de la mémoire de son poète le souvenir tyrannique de George. Si elle l'en distrait, c'est comme ces « plaisirs légers » dont il parle, mais sans jamais atteindre le fond de son cœur, ni troubler le limon que les orages de Venise y ont amassé...

*Jours de travail ! seuls jours où j'ai vécu !  
O trois fois chère solitude !*

Cœlio s'est laissé bien sagement asseoir devant sa table, dans son cabinet d'étude. Cœlio écrit. Il trompe sa peine, ou l'assoupit ; mais c'est Octave qui



lutine Rosalinde, autrement dit Marianne, sous la tonnelle, en buvant du Lacryma-Christi. Il lui adresse, au nom de M. Paul, son homme de confiance, des lettres comme celle-ci :

« Veux-tu, pour notre mardi-gras, passer la soirée ensemble ? Tu pourrais envoyer ton Paul à notre café demander une galantine et une bouteille de vin, et nous ferions une espèce de petit souper. » Petit souper tout juste digne de Mimi Pinson, et cet impertinent d'Octave traite moins bien Aimée, en 1838, qu'Olympe Chodsko, en 1836... Il a loué pour abriter leurs amours, un entresol grand comme un mouchoir de poche, rue Tronchet, n° 9, « deux pièces très propres, dans une maison bourgeoise ». En jetant son cigare par la fenêtre, « on mettrait le feu à la pile de bûches du chantier qui est à côté ». Deux stores en coutil dérobent, il est vrai, cette vue charmante. Il se fait écrire au club des Échecs, rue Ménars, où il passe plus de temps que chez lui, et se livre à d'interminables et onéreuses parties. Car il est retombé dans ses mauvaises habitudes, peu après le don qu'Aimée lui a fait d'elle. Il ne se montre guère jaloux de cette « si bonne et si gentille » maîtresse. A peine esquisse-t-il de courtes scènes avec elle. C'est que, quand il lui reproche de « l'aimer trop peu ou de penser à d'autres », elle ne sait que redoubler de douceur. Sa sincérité le désarme. C'est décourageant. Il lui déclare, cependant, un jour de janvier 1838, à propos d'une légère brouille : « Ces sortes de choses-là me font frissonner malgré moi, — ne te fâche pas. *Elles sentent la femme et me rappellent le passé.* »

Au vrai, il lui en veut sourdement de ne pas le

lui rappeler plus souvent, ce cher et exécré passé. L'amour, avec elle, ne ressemble pas assez à la passion, et à la passion que l'on devine. Il est trop dévoué, trop simple. Aimée ne gratte pas sa plaie. Elle y met un baume dont la fadeur l'écoeure. Il retourne donc au jeu, au vin, aux filles. Il dort mal. « Le défaut de sommeil, écrit-il, m'excite un jour et me rend triste le lendemain. » Et il ajoute : « Prie le Dieu que tu voudras, et demande-lui de m'apprendre à te rendre heureuse. » Rien de plus navrant à feuilleter que les lettres que cette amante infortunée a conservées pieusement, et qui prouvent l'irréparable lassitude, l'usure du cœur de Musset à vingt-sept ans, son impuissance totale à s'abandonner ; on ne sait quelle maussaderie de malade, renfrogné dans la solitude de sa douleur, et ne trouvant que des mots de pitié à puiser dans sa bonté naturelle ; au lieu des paroles de tendresse qu'on attend de lui...

« Faisons durer ces jours charmants aussi longtemps que possible... » — « Mon cœur s'en va, la vie ne m'est ni chère, ni odieuse ; elle m'est inutile, indifférente... »

— « Je ne peux ni te rendre heureuse, ni remplir ta vie »... Voilà le ton. Et quoi de plus sinistre que la stance de quatre vers qu'il a ajoutée en post-scriptum à l'une de ces lettres ? M. Charles Maurras en a fait judicieusement la remarque : « immobile et comme sonnée sur la corde étrangère [rien ne rappelle moins, en effet, le lyrisme propre au poète] elle trahit l'homme désintéressé du destin. »

*Si la flèche envenimée  
Ne peut sortir de mon flanc,*

*La main de ma bien-aimée  
Peut en essuyer le sang.*

La Nymphé, avec la meilleure volonté du monde, ne savait pas voir au delà d'humeurs capricieuses qu'elle attribuait, sans doute, à la paresse et à la dissipation de son grand homme. S'il l'adore, comme il ne cesse de le lui répéter aux heures où il se laisse bercer par l'espoir, et où la gaité de son caractère reprend le dessus, que parle-t-il de blessure empoisonnée et toujours ouverte ? Un jour qu'à la suite de pertes au jeu, il s'avoue dans l'impossibilité de payer le loyer de leur logement et la prie d'envoyer son Paul en donner congé, elle prend prétexte de la folie qu'il a commise au détriment de ce qui est — à ses yeux, du moins — leur bonheur, pour lui proposer de l'épouser ou de mettre en commun leurs ressources.

Il lui répond avec gravité, d'une part, en plaisantant, de l'autre. Voici pour la plaisanterie : « Si tu avais un million derrière toi, j'accepterais en riant, et je ferais un sonnet là-dessus en fumant une cigarette à l'heure qu'il est. Tu vois que ce n'est pas un faux orgueil qui me retient. Ma conscience alors serait tranquille, et je ne douterais pas que, la chose prise ainsi, je n'eusse le temps et la force de te rendre tout sans me gêner... »

Mais cette spirituelle gentillesse n'est que l'ornement de la très amère vérité qu'il lui a servie d'abord, Elle est là pour lui faire avaler la pilule : « Je suis trop faible pour ces grandes résolutions ; si je voulais les prendre, je manquerais de parole à moi-même ; je serais héroïque pendant quinze jours, puis mon cou-

rage s'en irait avec la sécurité ; [c'est-à-dire la sécurité me ferait perdre mon courage] ; une misère, une folie m'en distrairait, et qu'arriverait-il ? Qu'en voulant être ferme et brave, je n'aurais été que vil... Ce serait un *crime*, dans la force du terme, de t'entraîner après moi. Non seulement une maladie, une mort imprévue me feraient manquer à mes promesses, mais la santé, le repos de l'esprit, la confiance m'y feraient manquer. Ta lettre m'a fait peur pour toi, car je souffre tant que mon cœur n'a pu retenir un bond à la vue d'une espérance ; cependant, je n'ai pas hésité un instant, Dieu merci ! Je me ferais horreur si j'abusais de toi. »

Comme il se connaît ! Après cela, malgré une certaine obscurité due à la confusion des termes, que Mimouche ait encore la candeur d'insister, il laissera tomber d'une voix molle, en accompagnant son arrêt d'un geste exténué : « Ne revenons pas là-dessus. Tout cela n'a rien de gai, ni pour toi, ni pour moi. J'ai tort, si tu veux, mais je ne puis me vaincre. Sois assez bonne, je t'en prie, pour qu'il n'en soit plus question. Je n'aurais pas le courage de te répondre encore et de remâcher ce que j'ai dans l'âme. »

Elle le voit, peu à peu, se détacher d'elle ou, plus exactement, lui glisser chaque jour davantage entre les mains. Comment et par quoi fixer cette âme qui se désagrège, qui ne tient à rien, sur qui rien n'a prise ? Leur lien ne fut pas rompu ; il se relâcha, puis se dénoua sans crise, sans explication même, si Aimée ne se résigna à sa disgrâce qu'après avoir versé bien des pleurs...

« Il est certain, lui écrit-il, avec une inconscience désarmante, qu'il est dangereux de s'habituer à ne



plus se voir... » Il se laisse « emmener en partie » pendant qu'elle l'attend; et l'appelle « mauvaise tête » parce qu'elle se plaint de se morfondre à Paris tandis qu'il s'amuse à Bury. Il lui donne encore des rendez-vous, de-ci, de-là, derrière la Madeleine ou près de Saint-Thomas-d'Aquin, alors qu'il va tantôt faire sa cour, rue d'Anjou, à la princesse Belgiojoso pour laquelle il n'a cessé d'éprouver un goût très vif, et chez qui il entend chanter Pauline Garcia, — tantôt dans la loge de Rachel à la Comédie-Française.

Ses récents travaux lui ont valu un regain de célébrité. Tattet l'appelle *illustre*, et on peut le croire de bonne foi quand il parle d'un changement étrange qui s'opère en lui, déclare éprouver de l'ambition, sentiment qui lui était resté, jusqu'alors, inconnu. Telle est la dernière découverte d'Octave. Peut-être parvient-il un moment à convaincre Cœlio qu'il y a là un dérivatif à son chagrin ? Mais à quoi bon la gloire si ce n'est pour se faire aimer, pour pouvoir aimer ? Hélas ! comme l'a dit magnifiquement Chateaubriand à l'Occitaniennne « la gloire ne rajeunit que notre nom ». Et la douleur a fait de Musset un vieil homme. Il se donne, en tout cas, l'illusion de poursuivre la gloire en poursuivant de ses assiduités la juive de génie qui ose remettre Racine en honneur et réussit à le faire applaudir par ceux mêmes qui le traitaient, hier, de *polisson*.

L'idée du théâtre le hante. Il ébauche le plan d'une tragédie en cinq actes (*La Servante du Roi*) dont il a puisé le sujet dans les *Récits des temps mérovingiens* d'Augustin Thierry. Le rôle principal de cette tragédie, celui de Frédégonde, est naturellement destiné à Rachel qui, le 29 mai 1839, l'a invité, pas-

sage Véro-Dodat, où elle demeure avec ses parents, à un dîner qu'il devait rendre célèbre dans une page à Mme Jaubert. Ce doit être une chose bien émouvante, excitante, que de se voir jouer par sa maîtresse... N'y a-t-il pas à tirer d'une telle collaboration une source de plaisirs rares ? Quoi de plus doux pour un poète ?... On devine les développements qu'Octave put broder sur ce thème connu — qui a bien sa contre-partie — mais qu'il renouvela sans doute, avec sa brillante imagination. Coelio l'écouta d'autant plus complaisamment qu'il se souvenait du mal qu'une femme orgueilleuse peut faire en se vantant d'être l'interprète de la Divinité... L'eût-il oublié, que cette femme venait justement de le lui rappeler. Les dates ont, ici, une importance capitale. Elles aident à découvrir les ressorts secrets d'un drame qu'on pourrait croire inventés pour les besoins de la thèse.

Quand Musset se déclare à Aimée d'Alton tourmenté d'ambition, et songe à écrire une tragédie pour Rachel, on est à la fin du printemps de 1839. C'est l'époque où George Sand vient de publier une nouvelle édition de *Lélia*, qu'elle a refondue, et où elle a introduit, comme l'a, le premier, remarqué M. Ernest Sellière, « plus d'une riposte directe, plus d'une botte en pleine poitrine » au poète des *Nuits*, en développant le débat sentimental et philosophique qui se déroule entre Lélia et Sténio (c'est-à-dire entre elle et Alfred), dans ce roman. L'altière héroïne plaide avec éloquence la cause de George qu'elle incarne contre son indigne amoureux qu'elle accable de son mépris. Sténio dépense, à présent, son génie dans les albums des femmes du

monde. Sténio est perdu, ou plutôt Sténio a cessé d'exister. Le souffle de la débauche l'a tué.

« Il y a là-bas, déclame-t-elle, avec une fureur pythique, un spectre effaré qui hurle dans une taverne. Comment l'appelle-t-on maintenant ? O toi, spectre, lève ton bras chancelant. Porte à tes lèvres souillées la coupe d'onyx de la bacchante. Bois par défi à la santé de Lélia. Raille l'*orgueilleuse insensée* [c'est l'expression même utilisée dans la *Nuit de décembre*], qui méprise les lèvres charmantes et la chevelure parfumée d'un si beau jeune homme. Va, Sténio ne sera bientôt plus qu'une outre propre à contenir les cinquante-sept espèces de vins de l'Archipel. Lélia n'est pas foudroyée parce qu'un homme l'a maudite. Il lui reste son propre cœur, et ce cœur renferme le sentiment de la Divinité, l'intuition de l'amour et de la perfection. Depuis quand perd-on la vue du soleil parce qu'un des atomes que son rayon avait embrasés est rentré dans l'ombre ?

La plume avec laquelle Musset, pour se justifier autant vis-à-vis de lui-même que de la postérité, commençait d'écrire le *Poète déchu*, lui tomba des mains, à la lecture de ces pages où George proclamait avec une brutalité si criarde son impuissance ou son abêtissement, et niait jusqu'à son génie. Ces pages paraissaient à un moment où il doutait de lui et se sentait acculé à une impasse par les engagements qu'il lui avait fallu contracter, notamment avec la *Revue des Deux Mondes*, pour pouvoir payer ses créanciers. De désespoir, il arrêta de se tuer, et, une nuit, s'introduisit dans la chambre de son frère pour y prendre sur un des rayons de la bibliothèque de celui-ci, une boîte de pistolets de combat. Mais

Paul avait, par prudence, enfermé les capsules et la poudrière dans un tiroir de son bureau, et Alfred s'en retourna sans avoir mis son projet à exécution.

Ne verra-t-on qu'une coïncidence dans le fait que sa tentative ayant échoué, il suffit pour le distraire ou le dissuader de la renouveler, d'une simple lettre de Rachel, l'invitant à venir passer chez elle quelques jours, à Montmorency, et qu'il reçut le lendemain ? Il se peut qu'Octave ait été surtout séduit par la perspective d'une nouvelle conquête. Ce n'en est pas moins Cœlio, qui venait d'achever les trois premières scènes de *La Servante du Roi*, dont la confiance en soi renaît, comme par miracle, à l'appel de l'actrice. Il s'était tenu éloigné d'elle pour couper court aux bavardages, les mauvaises langues ayant jaser sur son assiduité auprès d'elle, et il commençait à ne plus croire au sérieux de la collaboration qu'elle lui avait proposée, quand elle lui écrivit.

Alfred, autant pour l'un que pour l'autre de ses « moi », avait besoin de faire mieux que de plaire : il séduisit. « Le poète, dit Paul de Musset, amusa si bien son hôtesse par des dissertations sur les arts et des conversations légères ou sérieuses, qu'on ne le laissa retourner à Paris qu'avec bien du regret. »

Il est facile d'imaginer comment Hermione Andromaque ou Roxane le paya des vers qu'il lui lut... Il écrivait à sa marraine jusqu'aux oreilles de qui s'était ébruitée son aventure : « Je voudrais pouvoir répondre quelque chose à votre gentil mot sur les apparitions, mais les petites tapes de votre main sont si douces à recevoir, que je vous avoue qu'elles ne corrigeront jamais guère personne. Quoi qu'il en soit, sachez que votre filleul travaille.



Qu'elle était jolie l'autre soir, courant dans son jardin avec *mes* pantoufles et un petit bonnet noir et rouge, en laine tricotée ! » On reconnaît ici la manière badine d'Octave. Mais, pour discret qu'il soit, on n'entend pas moins l'accent de Cœlio parlant à la tendre et noble Hermia : « Votre filleul travaille. » Octave s'est consolé dans les bras de Rachel des rigueurs de Pauline Garcia qui n'avait pas craint de lui laisser voir sa répugnance à respirer, sous les roses d'un madrigal, le souffle d'une haleine vineuse, et à s'entendre courtiser par le même homme qui débitait à sa mère des galanteries... De son côté, Cœlio emporte la certitude qu'on reconnaît son génie et qu'on l'admire. On lui a juré qu'on sera toute à lui, c'est-à-dire à sa tragédie, quand on aura joué le rôle de Phèdre, et le voilà regaillardi. La réplique d'Alfred à l'attaque de George ne se fit pas attendre, s'il ne la publia que deux ans plus tard. On peut supposer en effet, le connaissant comme on le connaît, que ce fut sous le coup de la lecture de la nouvelle édition de *Lélia* qu'il écrivit l'*Histoire d'un merle blanc*, l'histoire de l'oiseau qui prend le parti de rompre avec la tradition de sa famille, et de siffler non plus comme on y siffle depuis des siècles, mais selon sa mode à lui. Un jour, le merle blanc croit découvrir la compagnie de ses rêves. Il épouse une merlette blanche. « Aucun effort ne coûtait à son esprit, aucun tour de force à sa pudeur ; il ne lui arrivait jamais de rayer une ligne, ni de faire un plan avant de se mettre à l'œuvre. C'était le type de la merlette lettrée ». C'était, aussi, qui vous savez. Le public ne devait pas s'y méprendre. Il éclata de rire quand le

héros emplumé, à la fin de son récit, lui révéla qu'il avait été trompé sur la marchandise : que celle qu'il avait cru pétrie de lis et de neige n'était qu'une merlette teinte et dont la teinture ne tenait pas...

\* \* \*

Ce réveil de confiance et ce sursaut d'énergie n'eurent que la durée d'un feu de paille, et *La Servante du Roi* ne fut jamais achevée. C'est d'abord, qu'une mauvaise comédie, représentée à l'Odéon, déflora le sujet de la tragédie d'Alfred. C'est, qu'ensuite, il se brouilla avec Rachel.

Dans l'hiver de 1840, il avait contracté une fluxion de poitrine, en se mêlant à une bande joyeuse à l'époque du carnaval. Point de malade plus difficile à soigner que ce diable d'homme à qui son médecin, le docteur Chomel, devait dire : « Vous ne serez jamais comme tout le monde », et dont les désordres physiques s'aggravaient aussitôt de tels troubles de l'esprit que, cette fois, on craignit à première vue une fièvre cérébrale. Sa mère et sa sœur avaient cru d'abord pouvoir se passer de garde, avec la marraine, la princesse Belgiojoso et M<sup>me</sup> de Castries, qui les assistaient de leur mieux. Mais huit jours ne s'étaient pas écoulés que les deux femmes se trouvaient à bout de forces. Insomnies et saignées avaient achevé d'exaspérer Alfred, et à de certains moments on n'était pas trop de quatre pour le maintenir dans son lit. Il voulait se lever, coûte que coûte, pour aller chercher du pain chez le boulanger, sous prétexte qu'on le laissait mourir d'inanition. Quand M<sup>me</sup> Jaubert

était là, ou M<sup>me</sup> de Castries et « Uranie », ainsi qu'il appelait la princesse, il se résignait encore, quoique en maugréant, à demeurer à peu près tranquille. Plus que M<sup>me</sup> de Castries, cependant, qui s'était liée d'amitié avec lui depuis les *Contes d'Espagne*, plus encore même que la belle Milanaise qui lui affirmait qu'on ne mourait jamais en sa présence, sa marraine avait le don de l'apaiser. Pour cela, il suffisait qu'en même temps qu'elle le sermonnait, elle mit sur son front une main qui en couvrait à peine la moitié. Mais Christine de Belgiojoso et M<sup>me</sup> Jaubert ne pouvaient déceimment pas demeurer tout le temps à son chevet ; et dès qu'elles étaient parties les scènes recommençaient. Impossible à sa mère et à sa sœur de le décider à prendre les médicaments ordonnés par le médecin. Sur le conseil de M<sup>me</sup> de Castries, on appela une religieuse du couvent du Bon-Secours, rue Notre-Dame-des-Champs. Cette sainte fille exerça aussitôt sur Alfred une influence que l'agrément, sinon le charme de sa physionomie contribua, au moins autant que sa douceur, à rendre bienfaisante. A peine fut-elle assise auprès du malade, qu'il se sentit mieux.

« Ce fut, dit M<sup>me</sup> Lardin de Musset, une sorte d'enchantement. D'heure en heure, elle se levait sur le bout du pied, passait une main sous son oreiller, et de l'autre lui donnait à boire, avec des mots qui ressemblaient à des caresses.

— « Allons, Monsieur, encore cette petite cuillerée... Bientôt ce sera fini !... Voyez comme cela vous fait du bien !... Depuis que vous êtes raisonnable, votre œil est déjà meilleur ! »

Alfred ouvrait la bouche comme un oiseau qui

attend la becquée, et regardait sœur Marceline avec une expression où l'étonnement de tant de charité suave et souriante le disputait à la reconnaissance.

« Mme de Castries avait apporté un bel exemplaire de *l'Imitation*. Quand il fut en état de supporter un peu la lecture, sœur Marceline ouvrit le livre, et il s'intéressa si bien à ce qu'elle lui lisait, qu'elle en fut tout édifiée. »

Avec une curiosité qui n'était point feinte, il l'interrogea sur les mystères sacrés. Il lui révéla des sentiments d'une telle élévation, lui témoigna de ses erreurs ou de ses fautes un repentir si visiblement exempt d'hypocrisie, qu'elle crut peut-être avoir opéré une conversion, et fut en tout cas conquise par les vertus qu'elle découvrit en lui. Il n'était pas athée, certes (« la croyance en Dieu est innée en moi », devait-il même écrire un jour à Mme de Castries), mais le dogme et la pratique lui paraissaient chose impossible, et il déclarait n'être *pas mûr* sous ce rapport. Si donc il laissa à sœur Marceline l'impression qu'il était capable de s'amender et peut-être de rentrer dans le giron de l'Église, ce dut être par désir inconscient de plaire, en forçant un peu — jusqu'à lui donner l'air d'une inclination religieuse — la tendance naturelle de son âme au déisme. Sans doute assura-t-il sœur Marceline qu'une fois guéri, il se livrerait à quelques exercices de piété, puisque en partant elle lui remit une plume qu'elle avait brodée avec de la soie et sur laquelle on lisait : « *Pensez à vos promesses.* » Il lui composa des vers, et comme elle lui tricotait des amphores de laine de différentes couleurs, il



formula devant elle la volonté qu'on l'enterrât avec ces puérils bibelots... « Ah ! que les sœurs Marceline sont rares ! » écrivait-il à sa marraine, deux ans plus tard, à la suite d'une nouvelle fluxion de poitrine, le couvent de la rue Notre-Dame-des-Champs lui ayant alors adressé « une nonne de La Fontaine (sauf la gaudriole) », au lieu de l'angélique garde qu'il demandait. « Combien il y a peu d'êtres en ce monde qui sachent faire plus, quand vous souffrez, que vous donner un verre de tisane ! Combien il y en a peu qui sachent guérir et consoler ! Quand ma sœur Marceline venait à mon lit, sa petite tasse à la main, et qu'elle me disait de sa petite voix d'enfant de chœur : « Quel nœud terrible vous faites là ! » (elle voulait dire que je fronçais le sourcil), pauvre chère âme, elle aurait déridé Léopardi lui-même. »

Sa convalescence s'effectua dans un état de calme réparateur que seul, dit Paul de Musset, le mot de *béatitude* est capable d'exprimer. « Alfred avait dix-sept ans, des joies d'enfant, des idées de page... Toutes les difficultés, tous les sujets de désespoir qui avaient précédé sa maladie s'étaient évanouis dans un horizon couleur de rose. » On se réunissait en famille dans sa chambre, et le sculpteur Auguste Barre y venait travailler à la composition d'un album de caricatures, auquel il collaborait lui-même, en se souvenant d'avoir autrefois dessiné. Sœur Marceline lui avait prédit que ses affaires s'arrangeraient. Elles s'arrangèrent en effet, grâce à la publication de ses œuvres dans la bibliothèque nouveau format que lançait l'éditeur Charpentier ; et il montrait une sérénité à laquelle n'était probable-

ment pas étranger le régime d'abstinence qu'il avait suivi.

La douceur d'être enveloppé de cette tendresse qui se manifeste par des attentions et des soins constants avait assoupi ses angoisses, et la nouveauté d'un mal physique l'avait distrait, pour un moment au moins, de son mal moral. « Je ne m'ennuie pas, parce que je travaille, mande-t-il à sa marraine, à la fin de mars 1840; mais j'ai un petit fonds de tristesse... Mes projets de sagesse sont plus fermes que jamais. Il ne me manque qu'un peu de force et un rayon de soleil qui dégourdisse ce vilain temps. » Il vit *monotone* selon un rythme ralenti, un peu languissant, et qu'il ne fait rien pour accélérer, à la faveur duquel il éprouve peut-être la volupté de mesurer sa faiblesse. Cette mélancolie qu'il a chérie et comme cultivée après s'être repu de sa douleur au lendemain de la crise de Venise, il la sent de nouveau l'envahir, et il lui abandonne son cœur et sa pensée.

On dirait qu'il sait gré à sa maladie de l'avoir descendu au plus bas de lui-même, et qu'il ne veut plus remonter la pente. Il échappe même à cette agitation factice ou à cette fièvre de jeunesse qui, en l'entraînant au plaisir derrière ses amis, le trompait sur son énergie défaillante.

Pour donner satisfaction à son frère, — avec une affectueuse insistance, celui-ci ne cessait de lui vanter les charmes de la campagne — il s'est rendu, dès le mois de juin, à l'invitation de Tattet, et il est allé passer quelques jours à Bury. « J'ai revu, écrit-il à Paul, les bois que j'aimais tant, il y a deux ans. Je me suis abreuvé de verdure. Nous avons pris le

café en plein air, et joué au loto ; qu'est-ce que tu veux de plus innocent ? »

Ce qu'il n'a garde d'avouer à son aîné, c'est que la turbulence de ses camarades l'a excédé et que leur joie, par contraste, a achevé de l'assombrir, au lieu de l'égayer. Il les a délaissés pour pousser son cheval, la bride sur le cou, dans quelque allée déserte ; et, un matin qu'il tardait à se lever, ils ont trouvé sur sa table le sonnet suivant, tracé au crayon, c'est-à-dire moins écrit que chuchoté :

*J'ai perdu ma force et ma vie,  
Et mes amis et ma gaité ;  
J'ai perdu jusqu'à la fierté  
Qui faisait croire à mon génie*

*Quand j'ai connu la Vérité,  
J'ai cru que c'était une amie ;  
Quand je l'ai comprise et sentie,  
J'en étais déjà dégoûté.*

*Et pourtant elle est éternelle,  
Et ceux qui se sont passés d'elle  
Ici-bas ont tout ignoré.*

*Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.  
Le seul bien qui me reste au monde  
Est d'avoir quelquefois pleuré.*

Il divague un peu, lyriquement, sous l'influence d'autres fumées que celles de l'alcool. Et reconnaissez, dans le poison, par la lassitude ici distillé, la combinaison du désespoir et de la consolation qui en reviennent respectivement à George et à sœur Marceline...

« Après avoir laissé deviner l'état de son cœur

et de son esprit à des compagnons actifs dont il ne partageait plus l'ardeur au plaisir, dit Paul de Musset, Alfred craignit de les gêner, et déserta. »

Juin n'était pas fini qu'il rentra à Paris, à cette époque de l'année si agréable à qui veut jouir de la solitude. A la société des hommes les plus spirituels, il commença, dès lors, de préférer le recueillement farouche dans un café, tête à tête avec un flacon de ce « gros bleu », déjà baptisé « de Suresnes », qui tache comme les mûres, et dont il appréciait particulièrement la saveur fruitée. Il hanta l'Opéra-Comique et la Comédie-Française.

A quoi les ingénieuses et patientes recherches n'aboutissent-elles pas ? M. Charles Clerc nous révélait, naguère, la date exacte de cette soirée du Français où Alfred assista seul, « ou presque seul », à la représentation du *Misanthrope*. Elle eut lieu le 14 juillet 1840, et si on la rappelle ici, c'est qu'elle offrit au poète l'occasion de prendre ses deux « moi » en flagrant délit d'indépendance, agissant chacun pour son compte et de façon opposée ou contraire. Tandis que Coelio en écoutant les vers de Molière « et comme le bon sens fait parler le génie », ambitionne de saisir le fouet de la satire et de fustiger des vices de son temps, Octave laisse sa rêverie sensuelle s'égarer sur la chair blanche d'une jeune fille, et bientôt entraîne son compagnon dans le sillage de l'aventure — d'ailleurs chimérique — qui l'a tenté...

« Je subis, confiait-il à George Sand, au début de leur liaison, le phénomène que les thaumaturges appelaient la *possession*. Deux esprits se sont emparés de moi. Y en a-t-il réellement un bon et un



mauvais ? Non, je ne le crois pas : celui qui t'effraye, le sceptique, le violent, le terrible, ne fait le mal que parce qu'il n'est pas le maître de faire le bien comme il l'entendrait. Il voudrait être câlin, philosophe, enjoué, tolérant ; *l'autre* ne veut pas qu'il en soit ainsi.

« Il veut faire son état de bon ange : il veut être ardent, enthousiaste, excessif, dévoué ; et, comme son contraire le raille, le nie et le blesse, il devient sombre et cruel à son tour, si bien que les deux anges qui sont en moi arrivent à enfanter un démon. »

Curieuse instabilité, résultant de ce que les psychiatres appellent *l'association par contraste* et qui donne lieu à des dédoublements de plus en plus nets de sa responsabilité, à mesure qu'Alfred avance en âge. L'équilibre finit par se rompre entre ses deux « moi », au bénéfice du plus entreprenant, sinon du plus fort, ou pour mieux dire au détriment du plus irrésolu, sinon du plus faible. Coelio, dépossédé de l'amour qui est sa raison d'être et sa vie, suit dolement, comme une ombre, Octave qui ne goûte dans la volupté que l'« ivresse passagère d'un songe » et dont le léger scepticisme se change peu à peu, dans la pratique du libertinage, en insensibilité. Au plaisir, qui exaltait son imagination, au plaisir où sa curiosité et sa fantaisie cherchaient des délices inépuisables, il ne demande bientôt plus que la satisfaction morne d'une habitude. Il ne mène plus son vice : son vice le mène, et quand il entreprend une nouvelle conquête, ce n'est plus avec l'irrésistible détermination d'autrefois. Aussi lui arrive-t-il de subir un échec, comme avec Pauline Garcia, ou de manquer l'heure du succès, comme avec la prin-

cesse Belgiojoso, Christine ou « Uranie », selon le sobriquet qu'il lui a donné.

Il la connaît depuis 1835. Elle a commencé par lui battre froid, à cause de sa réputation d'homme dissolu ; mais il sait encore vouloir, au moins, par accès, à cette époque ; et loin de prendre au sérieux les rigueurs de la belle, il continue de la courtiser tout en courtisant une autre, pour exciter sa jalousie, ce qui est de bonne tactique. Elle se laisse piquer au jeu, et la voilà presque amoureuse. Qu'un hasard propice les mette en présence dans la rue, ses affaires s'en trouveront d'un coup si avancées que, l'ayant invitée à déjeuner au *Cabaret du Divorce*, à la barrière Montparnasse, il toucherait au bonheur, si le prince lui-même, en goguette de ce côté-là, ne l'appelait au bas de l'escalier...

« On venait de lui dire, raconte Léon Séché, que Musset était en bonne fortune dans un cabinet au premier étage, et comme pareille chose lui était arrivée, à lui aussi, il montait lui offrir de faire une partie carrée. Vous pensez si la princesse fut dans ses petits souliers ! Musset eut toutes les peines du monde à se défaire de son mari, et quand Belgiojoso fut attablé ailleurs, la princesse prit la poudre d'escampette et ne revint plus. »

Un autre eût poursuivi la galante intrigue sur de nouvelles bases. Mais Alfred était alors occupé, en même temps que de Christine, de la dame qui lui inspira le *Chandelier* et *Emmeline*. Il lâcha la proie pour l'ombre. Les années passèrent. Après l'aventure avec Bernerette, ce fut la liaison avec Mimouche et le caprice de Rachel, puis la maladie où Christine lui témoigna mieux qu'une sympathie mondaine. Il se

rappe'a alors qu'il l'avait désirée, qu'elle s'était montrée sensible, et l'envie lui vint de continuer leur conversation si malencontreusement interrompue du *Cabaret du Divorce*... Il parla d'amitié. On feignit de le croire, on le feignit même trop bien, car il se fâcha, et se plaignit à sa marraine. « L'amitié, demandait-il à son infatigable confidente, consiste-t-elle à donner le bras à quelqu'un pour aller à table ? Quelle plaisanterie ! » Mais c'est que, la plaisanterie, lui-même l'avait à l'excès pratiquée en taquinant Christine ou en lui écrivant des lettres très spirituelles, mais dont l'ironie n'était point faite pour séduire un cœur orgueilleux, peut-être fantasque, à coup sûr excessif, et qui ne comprenait pas qu'on mêlât aux choses de l'amour la plus légère irrévérence.

« Je l'aime, je l'aime, et je l'aime beaucoup », écrivait Alfred à M<sup>me</sup> Jaubert, avec une fougue qui ne laissait pas de révéler quelque superfluité frivole. Il lui tenait tête cependant, et c'était à qui amènerait l'autre à composition. Alfred, qui était resté très enfant gâté, voulait qu'on lui passât ses caprices et qu'on le chérît malgré ses défauts. Et, pour attendrir Uranie comme il attendrissait tante Nanine quand il portait encore des robes, il se livrait à des ruses puérides. C'est ainsi qu'invité par la princesse à Versailles, il feignit de s'être tourné le pied en jouant avec elle à cache-cache derrière les arbres de son jardin. Elle avait été si gentille avec lui pendant sa maladie ! Elle soigna du mieux qu'elle put sa fausse entorse ; mais il trouva encore le moyen d'être blessant au cours d'une partie d'échecs qu'i perdait, car il était mauvais joueur, et prétendait supléer

par la fantaisie brillante de ses coups l'observation des règles classiques.

Derechef brouillés, ils ne se revirent que pour se brouiller encore, à cause d'une charge horrible, mais ressemblante qu'il avait faite de la Milanaise, laquelle prétendait n'être point caricaturable, à cause de la perfection de ses traits...

« Je ne la reverrai de ma vie », disait Alfred à sa marraine. « Il reviendra quand il voudra », disait Christine à M<sup>me</sup> Jaubert. Il est bien difficile que des gens se rencontrent qui sont également résolus à n'assumer ni l'un ni l'autre l'initiative ou la responsabilité du premier pas. La rupture fut définitive.

Comme il s'était vengé, par dépit, du dédain de Pauline Garcia en écrivant les stances *A Mademoiselle* \*\*\*, qui commencent ainsi :

*Oui, femmes, quoi qu'on puisse dire...*

Alfred se vengea de l'insensibilité de Christine en composant les vers *Sur une morte* :

*...Elle est morte et n'a point vécu.  
Elle faisait semblant de vivre.  
De ses mains est tombé le livre  
Dans lequel elle n'a rien lu...*

Et pourtant, ainsi qu'il le confiait un jour à sa marraine, « il y aurait très certainement pu y avoir entre cette personne et lui, une affection qui, avec un peu d'habitude et de vieillesse, aurait pu devenir une chose très gentille, sans même coucher tout à fait ensemble, mais seulement sous le même toit. » Avez-vous remarqué comme l'accent de ce libertin



d'Octave, faute de la pointe d'impatience fringante qui le relève d'ordinaire, se confond ici avec celui de Coelio ? Aussi bien, dans une lettre qu'Alfred écrit à la duchesse de Castries vers la même époque, relève-t-on ce passage : « Ce qu'on appelle les femmes du monde, d'une part, me font l'effet de jouer une comédie dont elles ne savent pas même les rôles. D'un autre côté, mes amours perdues m'ont laissé quelques cicatrices qui ne s'effaceraient pas avec de l'onguent miton mitaine. Ce qu'il me faudrait, c'est une femme qui fût quelque chose, n'importe quoi : ou très belle, ou très bonne, ou très méchante à la rigueur, ou très spirituelle, ou très bête, mais quelque chose. »

C'est au lendemain d'un séjour qu'il a fait à Angerville qu'il exprime cette espèce de vœu, sur un ton de plaisanterie qui en voile à peine la plainte. Pour se rendre chez Berryer, il a fallu qu'il passât par la forêt de Fontainebleau, à travers ces hautes futaies dont les ombrages ont recueilli, sept ans plus tôt, les ferventes paroles d'amour de George, et devant les rochers de Franchard.

Après avoir commencé gaiement ce voyage, il s'est assombri tout à coup, et il n'est sorti de la méditation taciturne où il s'était plongé que pour éclater en sanglots, puis se livrer à une véritable attaque de nerfs. Le hasard voulut que, de retour à Paris, il croisât George un soir, dans le couloir des Italiens. Après la ronde des fantômes, le *Souvenir* vivant se dressait devant lui pour le sommer. — avant qu'il cessât d'être un poète — d'écrire l'épilogue du drame de Venise. Il acheva sur un *Requiem* apaisé et serein, tout imprégné de respect ou de dévo-

tion pour les « reliques du cœur », la série admirable des *Nuits* :

*... Je ne veux rien savoir, ni si les champs fleurissent,  
Ni ce qu'il adviendra du simulacre humain,  
Ni si ces vastes cieux éclaireront demain  
Ce qu'ils ensevelissent.*

*Je vous dis seulement : « A cette heure, en ce lieu,  
Un jour je fus aimé, j'aimais, elle était belle, »  
J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle.  
Et je l'emporte à Dieu !*

## LE POÈTE DÉCHU

Dans la nuit du 11 décembre 1840, c'est-à-dire le trentième anniversaire de sa naissance, Alfred écrivit ses adieux à la jeunesse sous forme de réflexions sans autre intérêt pour le critique que de rappeler le fatalisme de Byron, mais où l'on relève cette phrase, révélatrice de l'état de son esprit :

« A trente ans !

« ...Il y a un triste regard à jeter sur le passé, pour y voir... les mortes espérances et les mortes douleurs — un plus triste regard à jeter sur l'avenir, pour y voir... l'hiver de la vie ! »

A trente ans ! répétera-t-on, à son tour, mais avec un tout autre accent que le sien. C'est qu'à ses douleurs intimes s'ajoute la souffrance de l'injustice de ses contemporains. On ne met pas à la place qu'il devrait occuper ce grand poète auquel on ne saurait, sans parti pris, reprocher que de s'être toujours montré trop discret, sinon trop modeste ; non qu'il fût inconscient de sa valeur, mais parce qu'il jugeait l'ostentation littéraire indigne de l'attitude d'un

vrai gentilhomme, et d'un homme d'esprit tout court.

« Le public, déclarait-il à son frère, est en retard avec moi. Il se fait autour de mes publications un silence qui m'étonne. Je veux bien dire que j'ai été jusqu'à présent un enfant ; mais je ne veux plus que les autres me le disent »

On le lui répétait à tout bout de champ, et Sainte-Beuve le premier, qui, comme l'a écrit Brunetière, « en a toujours voulu passionnément à Musset d'être l'auteur des *Nuits*... Il avait bien parlé des *Premières poésies* du jeune homme... mais il persista par la suite à ne voir en Musset qu'un jeune homme ». Dans la classification qu'il fait des poètes par ordre de mérite, dans la *Revue des Deux Mondes*, quinze jours après la publication de l'épître d'Alfred *Sur la paresse*, Sainte-Beuve va jusqu'à ranger en troisième ligne, au milieu d'un groupe si nombreux qu'il comprend même « des dames », souligne Paul avec une indignation qui ne serait plus de mise aujourd'hui, celui qu'il a jadis présenté au Cénacle comme un futur génie.

— Et toi aussi, Sainte-Beuve !... murmura Alfred en lisant l'article de son aîné.

Il savait que son protecteur du salon de l'Arsenal avait passé dans le parti de George Sand, qui était aussi le parti des écrivains de métier ; mais il croyait à l'intelligence et à l'intégrité de sa critique. Il ignorait surtout que Joseph Delorme avait ambitionné d'être le grand élégiaque ou le grand lyrique de son temps, et ne pardonnait pas au dandy des *Contes d'Espagne* d'avoir usurpé sa gloire... L'amusant est de voir ce « bénédictin de lettres », selon l'expression



d'Anatoie France, mais qui ne laissait pas d'avoir plus d'un trait du cafard, se donner dans son *Journal* de bonnes raisons de tenir son ancien protégé en médiocre estime : « Musset a un merveilleux talent de pastiche : tout jeune, il faisait des vers comme Casimir Delavigne, des élégies à l'André Chénier, des ballades à la Victor Hugo ; ensuite il a passé au Crébillon fils. Plus tard, il a conquis quelque chose de très semblable à la fantaisie shakespearienne ; il y a joint des poussées d'essor lyrique à la Byron ; il a surtout refait du *Don Juan* avec une pointe de Voltaire. »

Plus tard, il attaquera ses pièces avec âpreté quand on les représentera. Mais l'extraordinaire est de ne l'entendre citer, dans l'article auquel il a été fait allusion plus haut, qu'une seule des *Nuits*, celle de *Mai* (il ne peut avoir l'air de les ignorer toutes), alors que, depuis les *Méditations* de Lamartine, rien de comparable ou d'une équivalente beauté, sinon les poèmes bibliques de Vigny, n'a paru à la date de 1845, — les meilleures œuvres de Victor Hugo étant postérieures au long silence de treize ans qui sépare *Les Rayons et les Ombres des Châtiments*.

Musset, que guette l'impuissance, et qui ressent profondément les atteintes de la fatigue, aurait besoin de l'encouragement de ses émules ou de ses pairs et de la faveur du public. Il sait déjà trop comme il abhorre le travail régulier, et quels excitants lui sont nécessaires pour retrouver l'inspiration. Il connaît, aussi, les dépressions qui succèdent aux élans d'enthousiasme, de plus en plus rares et éloignés les uns des autres, dont s'accompagne chez lui, la fièvre de la création ; et sans doute éprouve-t-il le

pressentiment de la vie morne qu'il trainera quand cesseront de se produire les alternatives d'exaltation et de prostration par lesquelles il passe encore aujourd'hui. Mais il a quitté, comme il l'a dit irrévérencieusement, « la grande boutique romantique », et telle est l'ingrate condition à laquelle sont voués les écrivains indépendants : les confrères, qui appartiennent à une coterie n'entonnent pas leurs louanges, et la presse ne s'occupe pas d'eux. Victor Hugo disait un jour à Legouvé : « Musset est un de ces artistes éphémères avec qui la gloire n'a rien à faire, et dont la réputation n'est qu'un caprice de la mode. »

Les gens du monde, cependant, et les femmes, auprès de qui il était peut-être trop assidu, se contentaient de savoir qu'il avait rimé l'amusante *Ballade à la lune*, et se dispensaient de lire les *Nuits*, la *Lettre à Lamartine* et *Le Souvenir*, en admirant ses petits vers, et en répétant ses mots d'esprit ou en chuchotant les anecdotes plus ou moins scandaleuses qui couraient sur son compte.

« Il est aussi inconnu dans les salons comme auteur que pourrait l'être un poète chinois », notait Henri Heine, dès 1835. Voilà qui prouve, en tout cas, qu'il parlait peu de ses livres dans les milieux où il fréquentait, et que ce n'était pas afin de faire un sort à ses moindres écrits, ni de se ménager des influences, mais en pur désintéressement professionnel, qu'il allait d'une maison à l'autre, et d'une soirée de Mme Jaubert à une soirée de Mme de Castries, ou de Mme de Lagrange, ou de Mme Aubernon, pour ne se coucher jamais avant deux heures du matin. C'est pour tromper son désœuvrement qu'il fait des visites

et des petits voyages au Croisic, au Havre, dans les Vosges, ou de courts séjours à Montmorency chez Tattet, à Angerville chez Berryer, à Versailles chez la princesse Belgiojoso ou chez Mignet, à Saint-Germain chez Guttinguer. Point d'instabilité pire que celle des gens inoccupés. Alfred, qui, de 1841 à 1851, écrira à peine quelques centaines de vers, puis de 1851 à sa mort ne griffonnera que deux ou trois feuillets, se fuit dans la société des gens du monde quand, au contraire, il ne s'abandonne pas dans la solitude à son atonie.

« J'ai vu Musset l'autre jour, bien aimable et gentil de couleurs et de visage pour être si, si perdu et si gâté au fond et en dessous », écrit à Ulrich Guttinguer le vigilant Sainte-Beuve, en 1837. Il mande, un an plus tard, à Juste Olivier : « Chez Guttinguer je devais trouver Musset, qui loge pour le quart d'heure à Saint-Germain à une fashionable auberge où il pratique la vie de ses drames ; mais, gris le matin, il avait de plus un rendez-vous à Paris, et n'a pu être de retour à temps. Nous n'avons eu à diner que son ami Tattet et un autre gentil monsieur, mais à peine éveillés de leur griserie et de tout ce qui s'ensuit. C'est triste, au fond, de les voir ainsi. » On devine quelle secrète jubilation se mêle, *au fond* au chagrin du bon apôtre, à suivre la déchéance rapide de celui dont il enviait l'inspiration brillante et la beauté. Cela console d'être laid et d'avoir mené une vie d'austère labeur, de voir ainsi se perdre un être comblé des charmes les plus séduisants du corps et de l'esprit... Peut-être, néanmoins, Sainte-Beuve se fût-il départi de sa rigueur s'il avait su quelle agonie morale — qui devait durer plus de trois

lustres — Alfred dissimulait sous le masque, parfois grimaçant du libertin...

« Le monde, avait observé l'inguérissable amant de George, n'a de pitié que pour les maux dont on meurt. » Il entendait : dont on meurt tout de suite et avec éclat. Or, à part la tentative de suicide que l'on connaît, il laissait son existence se dissoudre (comme le morceau de sucre qu'il faisait fondre goutte à goutte dans son verre d'absinthe) sans en vouloir hâter l'anéantissement. Il se regardait mourir, heure par heure, dans la fidélité de son souvenir, avec l'étonnement d'assister à la persistance de ce souvenir au milieu des ruines qu'il accumulait. Discret, d'ailleurs, ayant la pudeur même de cacher sa vraie « misère », il avait fui, on se le rappelle, les amis de jeunesse pour éviter de répondre à leur importune sollicitude, et faisait bonne contenance dans le monde. Il ne trahissait par moment sa tristesse que dans sa famille. L'y laissait-il paraître, c'est que le courage lui manquait de tromper plus longtemps sa mère ou son frère. Cette gaité qu'il affectait avec les indifférents, le fait de l'abandonner près de ces êtres chers, leur révélait brusquement la profondeur du désespoir morne où il s'enlisait. Quand on sait à quel point il lui est doux de se plaindre et d'être plaint, de s'attendrir et d'attendrir sur ses peines, rien qui l'honore autant que les efforts qu'il accomplit pour rassurer sur l'état de son âme la bonne M<sup>me</sup> de Musset et le dévoué Paul. Celui-ci, au moment de partir pour l'Italie, en 1842, s'inquiète de le laisser seul : il s'ingénie avec la plus touchante délicatesse à éloigner de son esprit un tour-



ment dont il ne veut pas que le plaisir de son voyage soit gâté :

« Oublie complètement mes ennuis passagers, qui ne sont plus rien, lui écrit-il. Je me porte très bien maintenant, et, comme je n'ai aucune raison de chagrin, ni réelle, ni *matérielle*, ma tristesse est partie avec la fièvre. » Et il ajoute aussitôt, pour que son frère ne soit même pas effleuré par l'idée que de l'indifférence ou de l'ingratitude se mêle à la sérénité dont il fait preuve : « Certes, nos conversations du soir m'étaient très chères, et je n'oublierai jamais, sois-en bien sûr, l'amitié que tu m'as montrée dans tous ces derniers temps de chagrin ; tu m'as été extrêmement utile, et en même temps extrêmement bon ; mais je te prie en grâce d'entreprendre ton voyage sans aucun regret, sans aucune arrière-pensée qui puisse te troubler un seul instant. » — N'est-ce pas exquis ? Ce voyage, d'ailleurs, comptera pour lui et, — comme il y accompagnera Paul en songe, — en réveillant dans son âme les émotions les plus vives qu'il ait ressenties, lui inspirera l'un de ses meilleurs poèmes : les strophes *A mon frère revenant d'Italie*, où s'unissent dans une harmonie complexe les voix d'Octave et de Cœlio, et dont la fantaisie ailée mène la ronde des illusions défuntes comme le vent d'automne, sur l'herbe encore verte, fait tourbillonner les feuilles mortes...

...Tu l'as vu, ce ciel enchanté  
 Qui montre avec tant de clarté  
 Le grand mystère :  
 Si pur, qu'un soupir monte à Dieu  
 Plus librement qu'en aucun lieu  
 Qui soit sur terre...

...*Mon pauvre cœur, l'as-tu trouvé  
Sur le chemin, sous un pavé,  
Au fond d'un verre ?...*

Pour se représenter Musset à cette époque, c'est le portrait qu'a dessiné de lui Gavarni qu'il faut consulter. Il s'est dépouillé de ce qu'il y avait d'un peu féminin dans sa grâce, mais il n'a rien perdu de celle-ci en achevant de se viriliser. Il porte à présent la barbe, et la cape de drap qui tombe à longs plis de ses épaules jusqu'à ses genoux, souligne à souhait l'élégance de sa haute taille. Son apollonienne chevelure demeure entière, à laquelle commencent de se mêler quelques fils d'argent. Toutefois, à part les moments où l'éclair de l'intelligence l'illumine et le fait littéralement resplendir, son regard semble éteint, comme noyé déjà, dans cette expression vague qui lui deviendra habituelle et qu'on lui verra, dix ou douze ans plus tard, au pastel de Charles Landelle. Ce qui lui reste de force, et qu'il n'emploie plus guère à travailler, il le dépense en accès brusques ou en boutades de gaieté gamine, en conversations riches d'imprévu, pétillantes d'esprit, en lettres ou en billets d'allure à la fois cavalière et abandonnée, en sonnets, en rondeaux, en menus couplets impromptus, en toute sorte de jolis riens comparables aux bluets de Fantasio, et qu'il sème avec une prodigalité qui vise à tromper sur sa douloureuse indigence. Ses plaisanteries, à propos des démêlés qu'il avait avec la garde nationale pour ne pas monter sa faction, sont célèbres, et il nous en a laissé d'ailleurs, en vers, un souvenir plein de bonne humeur verveuse : *Le mie prigioni*, écrits dans la

cellule 14. Cependant, sous ses dehors de philosophie nonchalante en public, résignée dans l'intimité, il est devenu extrême en tout, comme il arrive quand notre équilibre est rompu ou que se sont altérées les relations entre les éléments de notre personnalité. En même temps que son caractère s'aigrissait, sa sensibilité s'est exagérée. Cet homme généreux, sans animosité ni rancune, a toujours été sujet, sans doute, à de vives réactions d'amour-propre, témoin sa lettre à Jules Janin pour un article de celui-ci, et qui eût pu le conduire sur le pré ; témoin encore sa brouille avec Hugo, ses disputes avec la princesse et sa rupture avec Rachel à cause d'un mot dont elle eut la maladresse de le blesser. Mais bientôt il domine de moins en moins ses nerfs, et sa susceptibilité devient malade. M<sup>me</sup> Jaubert a beau lui remontrer affectueusement combien ses écarts d'humeur lui sont préjudiciables, il ne peut prendre sur soi de s'amender. Il n'a pas d'ennemis, à vrai dire, mais il se met à dos une foule de gens auxquels il ne sait cacher qu'ils lui sont indifférents ou qu'ils lui déplaisent. Les réunions d'hommes, les dîners sérieux l'ennuient, et il est incapable de se résigner à l'ennui. On n'est jamais sûr qu'il se rendra à une invitation qu'il a acceptée. Toute espèce d'engagement l'inquiète, et il lui arrive de planter là ses amis ou ses camarades au beau milieu d'un repas qui, pour eux plein de gaieté, est pour lui funèbre...

Un soir, il s'habille pour aller à un dîner, à la *Revue des Deux Mondes*, où il doit retrouver plusieurs des collaborateurs de Buloz. « Mais, chemin faisant, rapporte son frère, il se demande quels seront les convives et près de qui sa place sera marquée. Tel

voisin lui plairait fort ; mais le lui donnera-t-on ? Tel autre l'ennuira peut-être. Lerminier mettra la conversation sur la politique. On ne pourra parler que *discussion de l'adresse ou attitude du Ministère*. A cette idée, la peur le prend. Il change de route, et s'en va dîner seul au Palais-Royal, d'où il envoie une lettre d'excuse par un exprès. »

Encore quelques années, et il négligera jusqu'à ses connaissances les plus aimables. En revanche, lui prendra-t-il envie de se distraire et de rompre ses habitudes casanières, ce sera avec fureur qu'il se jettera d'un extrême à l'autre, et ira dix fois de suite, par exemple, aux Italiens ou à l'Opéra Comique.

On ne compte pas le nombre de querelles qu'il eut, pour des riens, avec son oncle Desherbiers qu'il chérissait filialement, néanmoins, et qui était l'esprit avec lequel il s'entendait le mieux sur les questions essentielles : littérature, philosophie, politique. S'il resta toujours en bons termes avec Paul, — qui devait pousser le culte de son frère jusqu'à épouser Aimée d'Alton parce qu'elle était la personne qui l'avait le plus aimé, *après lui*, — c'est que cet être exemplaire ne lui tint jamais tête, et, tout en ayant l'air de résister à ses caprices ou de s'opposer à ses fantaisies, lui céda toujours sur tous les points. Il advint cependant qu'un quidam crut devoir reprocher discrètement à Paul de s'être dévoué, sinon sacrifié à son cadet. Il répondit, avec une pointe de mélancolie souriante, mais sans amertume : « Que voulez-vous ! c'est comme cela : Alfred a toujours eu la moitié du lit, seulement la moitié était toujours prise du milieu. »

M. Ch. Ferzac, qui, en 1906, a consacré un curieux



article dans le *Figaro* à *Alfred de Musset joueur d'échecs*, rapporte que celui-ci faillit se battre en duel au Café de la Régence avec un certain Pierre Lefranc, pour lui avoir jeté comme une aumône, et si brutalement qu'elle alla rouler sous les tables, la pièce de cinq francs, enjeu d'une partie qu'il avait perdue. Il se tient pour offensé personnellement des doutes imprudemment exprimés par un peintre de ses amis sur l'authenticité du portrait qu'il prétend que Cristofano Allori aurait fait de lui-même sous la figure d'Holopherne dans un de ses tableaux.

Un jour, une dame qui l'admire et se glorifie de sa présence l'a invité pour lui présenter un jeune rimeur qu'elle protège. Ce dernier, afin de s'attirer la bienveillance du poète des *Nuits*, propose de réciter quelques vers qu'il a composés en son honneur. On applaudit, et le jeune homme, se tournant vers Musset, commence :

*O toi, dont le nom brille...*

Mais Musset de l'interrompre aussitôt :

— Pardon, jeune homme ; je ne vous l'ai jamais montré. Ne parlez pas de choses que vous n'avez pas vues !

Il n'y eut point que l'apprenti rimeur que la leçon doucha.

Sans doute, est-ce en songeant à des circonstances comme celle-là où Alfred se refusa à donner l'éloge complaisant qu'on attendait de lui, que son frère a pu écrire qu'il ne prodigua jamais aux pauvres jeunes gens des encouragements qui auraient pu les engager dans une voie dangereuse. Mais encore, pour

avertir les présomptueux qu'ils font fausse route, y a-t-il, n'est-ce pas, la manière...

Pendant les dix-sept ans que durèrent ses relations d'affaires avec Charpentier, Musset joua à cet éditeur, par un dangereux caprice qui eût pu, à la longue, ébranler la confiance d'un homme moins éclairé ou moins sûr de son talent, une comédie dans le dessein de le persuader que ses ouvrages ne viraient point et qu'on les oublierait après sa mort...

Bientôt, entre M<sup>me</sup> de Musset et lui, des dissentiments se produiront dont il sied de lui attribuer le tort, faute de pouvoir, avec une apparence de raison, soupçonner cette mère tendre et délicatement attentive, d'avoir eu quoi que ce soit à se reprocher.

En même temps que le caractère d'Alfred s'est aigri, sa sensibilité s'est exaspérée. Oui. Son état est devenu, aussi, plus morbide. On l'a vu se troubler, pâlir, puis tomber en attaque de nerfs en passant en voiture devant les rochers de Franchard. Attendons un peu, et nous aurons à citer un témoignage qui atteste qu'il est sujet à des accès de délire, et se livre à ce genre de fugues où l'on reconnaît l'indice du mal comitial. Dès 1847, il faudra lui donner non une simple dame de compagnie, mais, comme à un vieillard, une gouvernante, qui soit une espèce de garde, et à laquelle on recommandera d'observer les prescriptions les plus rigoureuses...

Ses émotions, déjà vives, dans sa première jeunesse et qui toujours prouvent la bonté de son âme, deviennent si intempestives et bizarres dans son âge mûr, qu'elles déconcertent ceux de ses amis qui croient le connaître le mieux. Dans certaines de ses

attitudes — surtout avec les femmes — Dupré n'eût pas laissé de discerner les caractères de ce qu'il a appelé la « mythomanie ». Mais il est surtout un hyperémotif d'une qualité exceptionnelle. Les objets extérieurs l'affectent hors de toute proportion, et c'est dans le moment où il se plaint d'avoir perdu la force de vivre, et répète de la meilleure foi du monde : « plus ne m'est rien », que ses impressions atteignent leur plus haut degré d'intensité. Parce que Tattet s'est débarrassé d'un vieux chien, en le faisant tuer, et parce qu'il juge cet acte cruel, il accable son ami de reproches, puis lui bat froid avec tant d'insistance qu'il faut que le coupable reconnaisse sa faute et en exprime le regret pour recevoir, enfin, son pardon.

Sa gouvernante commet-elle l'imprudence de lui parler d'un autre chien, tout jeune celui-là, qu'on a décidé de jeter à la rivière ? Il lui enjoint de s'opposer à cette exécution et d'adopter le condamné. Le voilà nanti d'un affreux roquet, Marzo, qui lui survivra d'ailleurs, et dressera encore l'oreille à son nom après sa mort... Une autre fois, c'est un chat pelé qu'il recueille.

Le lendemain d'un jour où il a perdu son argent au jeu, un bouquet de roses que lui apporte sa mère, et qu'elle met dans un verre d'eau, sur sa table, en lui disant : « Il y en a pour quatre sous », lui arrache des larmes de repentir. Aussi bien, lui suffit-il de verser des pleurs sur le dénouement de l'histoire de Bernerette, — qui est celle de la petite grisette qu'il a aimée une saison, mais que, dans son récit, il fait mourir de son abandon — pour voir dans cette manifestation une preuve de l'intervention divine, et pour écrire *L'Espoir en Dieu* :

*L'amour est un péché, le bonheur est un crime...*

« Les larmes lui venaient aux yeux, a écrit Paul, pour un mot, pour un vers, pour une mélodie. » Il ne peut entendre, dans *Phèdre*, Rachel prononcer les alexandrins célèbres :

*Ariane, ma sœur ! de quel amour blessée  
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée ?*

sans que cette plainte languissante, si musicalement chargée de nostalgie, ne le fasse blêmir comme d'un coup au cœur, et que, la tête dans les mains, il ne s'abîme dans une méditation douloureuse et prolongée.

Comme il passe par hasard dans le vestibule du Théâtre-Français, il apprend, par une bande collée sur l'affiche et qui annonce un changement au spectacle, que l'acteur Régnier vient de perdre sa fille. Il connaissait à peine l'excellent comédien, et n'avait jamais vu son enfant. N'importe ; l'idée de la douleur du pauvre père l'affecte à ce point, qu'il faut absolument qu'il lui adresse un témoignage de commisération ; et il compose incontinent un sonnet. En revanche, très profondément frappé par la mort du duc d'Orléans, il se refuse, en dépit ou peut-être à cause des instances de ses amis, à exprimer publiquement ses regrets, c'est-à-dire à écrire des vers sur cet événement...

« Le spectacle de la souffrance, la confidence d'un chagrin, observe Paul, l'agitaient jusqu'à en rêver la nuit. Il revenait, un soir, fort tard de ce Théâtre-Français où il allait si souvent. C'était en hiver, par



le froid et la neige. Il passe, enveloppé jusqu'aux yeux dans son manteau et les mains dans les poches, devant un vieux mendiant qui jouait d'un orgue sur le pont des Saints-Pères. L'obstination de ce vieillard à tourner sa manivelle pour obtenir quelques sous le touche vaguement ; mais le vent de bise, la neige qui tombe, le terrain glissant auquel il faut prendre garde, détournent son attention. Arrivé devant la porte de sa maison, sur le quai Voltaire (où il demeurerait depuis le mois d'octobre 1839), il entend encore de loin les sons criards de l'orgue. Au lieu de tirer la sonnette, il regarde sa montre et voit qu'il est plus de minuit. « Ce pauvre diable, se dit-il, serait peut-être parti si je lui eusse fait la charité. Je serai cause qu'il gagnera une maladie par ce temps de chien. » Déjà son imagination lui représente ce misérable mourant sans secours dans quelque grenier. A cette idée, il lui devient impossible de passer outre. Il retourne sur ses pas, s'en va droit au mendiant, et, lui jetant une pièce de cinq francs : « Tenez, lui dit-il, voici probablement plus d'argent que vous n'en gagneriez en restant là jusqu'à demain. Pour Dieu ! allez vous coucher ; c'est à cette condition que je vous fais l'aumône. »

\* \* \*

La fluxion de poitrine qui avait si rudement secoué Alfred en 1840 a récidivé, comme on sait, deux ans plus tard. Il devient sensible aux moindres variations de la température, et en 1844, c'est une pleurésie qui l'oblige à s'aliter plusieurs semaines. Il se peut qu'autant que cette succession de maladies, les

coups de lancette des médecins qui prenaient ses congestions pulmonaires pour des fièvres cérébrales, à cause des accidents méningitiformes dont elles se compliquaient, aient contribué à ruiner son cœur, déjà usé par les veilles et les abus. Quoi qu'il en soit, les premiers symptômes de l'altération des valvules de l'aorte, qui devait provoquer sa mort, se manifestèrent comme il n'avait pas encore trente-trois ans. Un matin du mois de mars 1842, pendant le déjeuner, son frère et sa mère s'aperçurent qu'il éprouvait, à chaque battement du pouls, un petit hochement de tête involontaire. Alfred leur ayant demandé la cause de leur insistance à le regarder, ils la lui avouèrent. « Je ne croyais pas, leur répondit-il, que cela fût visible ; mais je vais vous rassurer. » Il se pressa la nuque avec le pouce et l'index, — je ne sais comment », déclare Paul, qui rapporte l'anecdote ; et, au bout d'un moment, la tête cessa de marquer les pulsations du sang. « Vous voyez, reprit alors Alfred, que cette épouvantable maladie se guérit par des moyens simples et peu coûteux. » Pour la guérir, comme il disait, encore eût-il fallu qu'il rompît avec ses habitudes d'intempérance. A maintes reprises, au cours de cette histoire de sa vie, on a dû faire allusion à la plus grave, peut-être, de ses faiblesses. Il faut bien s'y arrêter, à présent que nous voilà parvenus à la date (14 août 1844), où il adressa à M<sup>me</sup> Jaubert ce sonnet si sincère et si émouvant :

*Q'un sot me calomnie, il ne m'importe guère  
Que, sous le faux semblant d'un intérêt vulgaire,  
Ceux mêmes dont hier j'aurai serré la main  
Me proclament, ce soir, ivrogne et libertin,*

*Ils sont moins mes amis que le verre de vin  
Qui pendant un quart d'heure étourdit ma misère,  
Mais vous, qui connaissez mon âme tout entière,  
A qui je n'ai jamais rien tu, même un chagrin,*

*Est-ce à vous de me faire une telle injustice,  
Et m'avez-vous si vite à ce point oublié ?  
Ah ! ce qui n'est qu'un mal, n'en faites pas un vice.*

*Dans ce verre où je cherche à noyer mon supplice,  
Laissez tomber plutôt quelques pleurs de pitié  
Qu'à d'anciens souvenirs devrait votre amitié.*

Que lui avait donc dit sa marraine, et quelle injustice, à l'en croire, lui avait-elle faite ? — En même temps que Paul de Musset, M<sup>me</sup> Jaubert avait recueilli à son propos d'hypocrites condoléances. On l'avait croisé, ivre, presque titubant dans la rue, et c'était une réalité qu'il n'écrivait plus guère. L'intelligente femme avait été frappée d'entendre parler du génie du poète par ceux-là mêmes qui, hier, lui marchandaienent le talent, et son cœur s'était alarmé d'une compassion qui ne s'exprimait que pour regretter ce qu'elle considérait comme à tout jamais perdu...

« Si vous m'en croyez, avait dit à Paul la marraine, n'attendez pas à demain pour avertir votre frère ; car il semble bien qu'il ne s'agit pas ici d'une simple médisance, mais d'un véritable danger. » Paul s'était dérobé, arguant que son influence sur Alfred, après tant et tant de remontrances, avait fini par s'user. « La vôtre, toute neuve encore, pourrait avoir plus d'efficacité », avait-il en revanche insinué ; et M<sup>me</sup> Jaubert avait pris l'engagement de parler à son filleul. Elle l'avait invité d'un mot à

venir causer avec elle, en lui promettant de défendre ce soir-là sa porte aux autres visiteurs, et il s'était rendu à son appel. Comment elle lui avait parlé, durant leur conférence qui se prolongea jusqu'à minuit, il est aisé maintenant de le deviner. Mais quant à ce que répondit Alfred à Paul de Musset qui le lui demandait, M<sup>me</sup> Jaubert déclara au-dessus de ses forces de le répéter.

« Sachez seulement, dit-elle, qu'il m'a battue sur tous les points ; qu'il a cent fois raison ; que son silence, ses ennuis, ses dédains ne sont que trop bien justifiés ; que, s'il voulait les exprimer, il ferait rentrer sous terre ceux qui se mêlent de le blâmer et de le plaindre, et que tôt ou tard son immense supériorité sera reconnue par tout le monde. Laissons faire le temps, et ne jouons plus avec le feu, car nous ne sommes que des enfants auprès de lui. »

Part faite de l'exagération attribuable, ici, à ce qu'il entrait de romantisme dans l'admiration très justifiée de la marraine pour son filleul, au culte, aussi de Paul, qui était capable d'épaissir le mystère des propos qu'il rapporte, il reste qu'Alfred ne dut pas se trouver court d'arguments pour convaincre M<sup>me</sup> Jaubert que, s'il buvait, ce n'était point en vulgaire ivrogne. Il émut sa confidente qui, comme elle le dit, se fit beaucoup de mal en lui en faisant à lui-même. Lui avoua-t-il qu'il avait de bonne heure contracté l'habitude de l'alcool, un peu par fanfaronnade, beaucoup pour l'exaltation qu'il y puisait et qui répondait à un besoin probablement héréditaire ? Il est permis d'en douter, quelque conscience ou quelque curiosité qu'il ait toujours apportée à découvrir les causes les plus lointaines de ses vices



comme de ses maux ; car il en était, maintenant, au point d'oublier que la boisson pût avoir d'autre effet que d'endormir l'esprit, — et il ne désirait pas d'elle autre chose. En revanche, il dut insister sur son apathie, sa torpeur ; sur l'inanité des efforts qu'il pouvait lui arriver encore de tenter pour prendre part à l'animation de ses amis quand il assistait à leurs fêtes.

« Parmi les coureurs de taverne », a-t-il griffonné un soir, « il y en a de joyeux et de vermeils ; il y en a de pâles et de silencieux. Peut-on voir un spectacle plus pénible que celui d'un libertin qui souffre ? J'en ai vu dont le rire faisait frissonner. Celui qui veut dompter son âme avec les armes des sens peut s'enivrer à loisir ; il peut se faire un extérieur impassible ; il peut enfermer sa pensée dans une volonté tenace ; sa pensée rugira toujours dans le taureau d'airain. »

Quelle matière à développements pathétiques (soit dit, sans ironie) dans ces lignes non exemptes d'emphase, mais qui expriment la vérité sur la dégradation de ce beau génie se survivant à lui-même, à un âge où la plupart commencent seulement de récolter les fruits de leur maturité ! Alfred a parlé, certes, avec amertume, de l'indifférence qui entoure son œuvre ; il a reconnu l'inutilité du sacrifice suprême qu'il a fait en donnant son âme en pâture aux dieux, et il s'est appesanti sur cet inguérissable chagrin d'amour qu'il a voulu, appelé, dont il a chéri la douleur, à cause des cris sublimes qu'elle lui arrachait, et qui le réhabilitait à ses yeux comme, aux yeux de Lorenzaccio, l'idée du tyrannicide.

« J'ai cru à la vertu... j'étais heureux... j'avais

le cœur et les mains tranquilles... je n'avais qu'à laisser le soleil se lever et se coucher pour voir fleurir autour de moi toutes les espérances humaines... j'étais bon et, pour mon malheur, éternel, j'ai voulu être grand... »

Vous vous rappelez les déchirantes paroles de l'Hamlet florentin ? On croit les entendre résonner par cette tiède nuit d'été où, près de la lampe voilée autour de laquelle volette quelque phalène entrée par la fenêtre ouverte, Alfred, *pour ne pas laisser mourir en silence l'énigme de sa vie*, et pour expliquer quel oubli, sinon quelle consolation il cherche dans l'alcool, s'accuse avec une humilité toute frémissante d'orgueil, devant sa marraine qui pleure doucement, d'avoir cru en son génie et d'y croire encore, malgré sa stérilité présente et l'injustice ou l'incompréhension des hommes... Oh ! ce qu'il dit est plus confus, complexe, hésitant et contradictoire que tout ce qu'on peut supposer, sans doute, parce que c'est dans sa plaie intime qu'il fouille, en parlant ; parce qu'il a beau avoir rendu clair à tous les jeunes gens, à tous les hommes qui ont un cœur et des sens, par ses poèmes et par ses drames, le combat de son existence, c'est au vif même de ce combat qu'il se place pour le décrire à M<sup>me</sup> Jaubert. En essayant de se substituer à lui, on éprouve soudain l'embarras de savoir jusqu'à quel point il a eu conscience qu'il faisait de son suicide la vie même de son œuvre, et qu'il fallait qu'il se rendit impuissant à aimer pour, le jour où il aimerait, aimer avec désespoir, et, ayant aimé ainsi, ne plus vivre que du souvenir et du regret de son amour...

Blessé à la bataille de Mantinée, Epaminondas,

laissa la flèche fichée dans sa plaie jusqu'à ce qu'il apprit la nouvelle de la victoire, sachant qu'il expirerait aussitôt après l'avoir arrachée...

Relisons le quatrain, naguère adressé par Alfred à Aimée d'Alton, et écoutons-le s'exprimer par la voix de Lorenzaccio :

« Vous me demandez pourquoi je reste fidèle à mon amour ?... Si vous honorez en moi quelque chose, vous qui me parlez, c'est ma fidélité à mon amour que vous honorez, peut-être justement parce que vous ne seriez pas capable d'une fidélité pareille... Songez-vous que cet amour est tout ce qui me reste de ma vertu ? Songez-vous que *je glisse depuis des années sur un mur taillé à pic*, et que cet amour est *le seul brin d'herbe où j'aie pu cramponner mes ongles* ?... Mais j'aime le vin, le jeu et les filles, comprenez-vous cela ?... »

Nul plus que lui n'a eu aussi profondément gravée dans le cœur la religion de l'amour ; nul plus que lui n'a cru que l'amour est le seul bien ici-bas, et nul cependant n'a autant profané et d'aussi bonne heure le temple qu'il eût dû purifier dans l'espoir de sa venue divine... Dans de misérables plaisirs, il a épuisé les forces impatientes d'aimer qui étaient en lui, parce qu'il n'a pas pu séparer l'amour de ses images charnelles et qu'il a lassé son désir en cherchant dans le simulacre terrestre de l'amour l'illusion de ses joies du ciel.

Aussi bien, de quel autre amour pouvait-il être capable que d'un amour excité par des visions de luxure et, dès sa naissance, troublé de jalousie ? Il y a eu, à l'origine de sa passion pour George, on se le rappelle, une curiosité perverse. Le sentiment qui

devait fleurir en lui, ou plutôt s'embraser vertigineusement comme ces fleurs monstrueuses des tropiques qui éclatent en une nuit, a pris racine dans la fange, et ses mouvements de tendresse sont restés inextricablement liés à des impressions lascives. Enfin, comme il était demeuré prisonnier de ses habitudes de dépravation au moment de répondre par un élan de toute son âme à l'appel de l'idéal, les débauches auxquelles il a recommencé de se livrer avec frénésie pour oublier George, au lieu d'éteindre son souvenir, l'ont ravivé en l'alimentant...

Ne croyez-vous pas l'entendre à présent ? Ce sont ceux qui aiment le plus l'amour qui sont voués à aimer le moins ou le plus mal, parce que, dans leur hâte d'aimer, ils se laissent séduire aux « spectres de l'amour » et qu'ils usent ou corrompent avec eux leur pouvoir d'aimer...

On n'avoue pas que les sources sont taries de son intelligence et de son cœur, et Musset, qui a constaté, comme il le mandait en juillet 1840 à sa marraine, qu'il ne vit que « quand un cœur bat dans le sien », croit peut-être ou s'efforce de croire qu'il retrouverait ses facultés créatrices, à la condition qu'une nouvelle passion l'exaltât. Mais n'a-t-il pas achevé son œuvre, et n'est-elle pas faite de ses expériences passées ? A quoi bon écrire pour écrire ? Il sait qu'il n'y a pas dans sa poésie de principe de renouvellement, si même, selon Eugène Asse qui aura avec lui un entretien, il exprimera un jour, après les succès de son théâtre, devant quelques jeunes l'intention de composer encore des poèmes satiriques ou d'une veine analogue à celle de *l'Espoir en Dieu*. Que compte en effet, chez lui, à côté du lyrique, l'au-



teur de pièces spirituelles comme *Dupont et Durand* ou l'*Épître sur la paresse*, de badinages comme les vers élégants *Sur trois marches de marbre rose*, ou de contes rimés comme *Simone* ? Il n'a eu de génie — et l'on veut croire qu'il le déclare à M<sup>me</sup> Jaubert — qu'en exprimant les sanglots de son cœur qui valait mieux que son caractère, qui valait mieux même que son esprit. Ce sont les accents que la douleur lui a arrachés qui le rendront immortel, et c'est le prix de cette immortalité qu'il paye de sa déchéance précoce. Qu'on vienne, après cela, le chicaner sur ses vices, c'est manquer non seulement de pitié, mais de justice et d'intelligence. On lui reproche de ne pas travailler. Prend-on le poète pour un manœuvre, et est-ce à la quantité qu'on mesure ses œuvres ? Pour lui, que pourrait-il faire entendre aux hommes de plus pathétique et de plus profond que les *Nuits* et la plupart des pièces de son théâtre ? Ce passage de *La Divine Comédie* où se trouve le récit de Françoise de Rimini — vingt-cinq vers, en tout — suffit à la gloire de Dante, parce que, comme Alfred l'a dit dans le *Poète déchu*, « celui qui lit ces vingt-cinq vers, après cinq siècles, s'il a du cœur, tombe à terre et pleure, et qu'une larme est ce qu'il y a de plus vrai, de plus impérissable au monde. » Eh bien ! lui aussi, noyés si l'on veut dans ses poèmes, il a écrit des vers qui suffisent à eux seuls, à préserver son nom du néant. Qu'une « goutte », reste de tant de veilles, de tant de pensées, de tant d'émotions, de tant de misères, c'est assez, n'est-ce pas ? Ceux qui comprennent et sa marraine est du nombre, se doivent de lui pardonner, épuisé comme le voilà, et semblable au laboureur assis sur les débris de sa maison que le feu

céleste a frappée, son dédain d'un effort dont il ne pourrait rien tirer de supérieur à ce qu'il a produit. Il a acheté de sa vie le droit de se regarder mourir en trompant l'avidité du vautour qui lui ronge le foie.

\* \* \*

En octobre 1847, en revenant de l'Anjou où il était allé passer un mois, Alfred tomba en pleines répétitions du *Caprice* à la Comédie-Française. Sa sœur Amélie avait épousé, le 13 avril 1846, M. Lardin, conseiller à la Cour d'appel d'Angers, et était partie avec son mari pour cette ville où elle devait désormais résider. M<sup>me</sup> de Musset l'avait suivie. L'absence des deux femmes n'avait pas laissé de creuser un vide dans l'appartement du quai Voltaire. Les pièces, dégarnies de quelques-uns de leurs meubles, semblaient agrandies de moitié, — le salon en particulier, dont le piano avait disparu, — et ce silence morne s'y appesantissait, que tissent avec mélancolie les souvenirs sur la trame même des choses. Plus de musique, de ces mélodies de Mozart, de Schumann et de Schubert, ni de ces sonates de Beethoven qui étaient si familières à Alfred et à Paul, qu'ils avaient l'habitude de les évoquer d'un mot. « A quoi bon dire des folies à table ? Il n'y avait plus là personne pour en rire. » Et comment les plaisanteries n'auraient-elles pas détonné devant ces sièges poussés contre la nappe et qui la dominaient de leur dossier, aussi funèbrement rigide qu'un squelette ?

Musset, qui avait été autrefois, et avec tant de bru-

talité, sifflé à la scène, connut les applaudissements enthousiastes avec le *Caprice*. Ce fut comme la flambée d'un foyer qui paraissait éteint et qui se rallume fantastiquement. On avait cru l'auteur des *Contes d'Espagne* à tout jamais rayé de la vie littéraire : il y fit une rentrée triomphale et par la plus large porte, celle de la popularité, qu'il est le moins agréable aux écrivains envieux de voir s'ouvrir devant un de leurs confrères.

Gautier, critique impartial, écrivait dans son feuilleton, le 30 novembre 1847, le lendemain même de la première : « Ce petit acte... est tout bonnement un grand événement littéraire... Depuis Marivaux, il ne s'est rien produit à la Comédie-Française de si fin, de si délicat, de si doucement enjoué que ce chef-d'œuvre mignon enfoui dans les pages d'une revue et que les Russes de Saint-Pétersbourg, cette neigeuse Athènes, ont été obligés de découvrir pour nous le faire accepter. »

En effet, une ancienne actrice du Gymnase, qui avait accompagné son mari dans l'empire du czar Nicolas I<sup>er</sup>, y avait entendu interpréter le *Caprice* en russe, et s'en était toquée. Ignorant qu'il s'agissait d'une pièce naguère publiée par la *Revue des Deux Mondes*, elle l'eût traduite dans sa langue originale pour pouvoir la jouer elle-même devant la princesse Rostopchine, si quelque personnage de la cour ne l'avait à temps informée qu'un certain M. de Musset en était l'auteur et l'avait écrite en français... Elle la rapporta à Paris, « dans son manchon », selon le mot de Théophile Gautier, et enleva d'emblée les applaudissements en interprétant le rôle de M<sup>me</sup> de Léry, après avoir gagné Buloz — qui était, alors,

administrateur de la Comédie-Française — à son idée d'ouvrir ce théâtre aux *Comédies et Proverbes* d'Alfred. Tous devaient y passer, fort à propos, d'abord, pour tirer matériellement d'affaire le poète juste comme la Révolution de 48 allait le déposséder de sa place de bibliothécaire (1) ; ensuite pour lui donner la consolation de se voir l'objet de la faveur générale quand il était intimement persuadé qu'on ne lui rendrait plus justice qu'après sa mort.

Sainte-Beuve, qui avait bien accueilli le *Caprice* quand il croyait que sa vogue n'aurait pas de lendemain, s'irrita d'un succès qui prenait les proportions du triomphe, et dont le poète, après l'auteur dramatique, devait bénéficier. Son dépit l'égara jusqu'à lui faire écrire, lors de la représentation de *Il ne faut jurer de rien*, que les personnages de Musset ne parlaient pas le vrai langage de la bonne société, mais composaient « un monde fabuleux ou vu à travers une goguette et dans une *pointe de vin* ».

Quelle était, cependant, cette femme qui, du *Caprice*, de cette blquette inspirée, on s'en souvient, par Aimée d'Alton, avait fait sortir la gloire pour Musset avec un imprévu prodigieux, comme si une puissance favorable à sa destinée y était contenue ? Elle avait trente-sept ans en 1847, l'âge même d'Alfred à quelques mois près, étant née le 20 février 1810 et s'appelait M<sup>me</sup> Allan-Despréaux, de l'alliance des noms de son mari et de sa mère. Après une carrière brillante au Gymnase, de 1831 à 1836, elle avait, à

(1) Une part de la responsabilité de la révocation du poète incomberait — selon M. Maurice Clouard — à George Sand, conseillère, alors, comme on sait (voir notre *George Sand*), de Ledru-Rollin.



cette dernière date, accompagné Allan en Russie, et l'y avait laissé pour rentrer en France, onze ans plus tard. Véritable « enfant de la balle » (elle joue à dix ans le rôle de Joas à la Comédie-Française, aux côtés de Talma, après avoir fait ses premiers pas en Belgique sur les planches du théâtre de Mons, dont son père, un certain Ross, était directeur), cette artiste, qui arrivait à point nommé pour donner l'illusion d'une nouvelle jeunesse au poète, prématurément vieilli, avait plus que de la culture : de l'intelligence et du goût, la distinction naturelle d'esprit et de manières d'une personne née. Alfred, qui se connaissait en femmes de qualité, n'en déplaise à Sainte-Beuve, la traita tout de suite, du reste, comme une dame et même lui témoigna une déférence non exempte de timidité. Il devint bientôt un des hôtes familiers de son appartement de la rue de Mogador, et, au respect qu'elle lui inspirait, un sentiment superstitieux se mêlait peut-être où la reconnaissance ne devait pas être étrangère. Il lui arrivait de rougir comme Fortunio quand elle l'invitait à s'asseoir auprès d'elle pour lui tourner les pages au piano, car elle était douée d'une très jolie voix, et chantait avec autant d'agrément qu'elle disait les vers. Sa conversation le tenait sous le charme, qui passait légèrement d'un sujet à l'autre, et nuancée de malice, mais toujours sans méchanceté, savait, de rieuse, devenir grave et révéler les mouvements d'une âme délicatement attentive à ne point blesser un sentiment vrai. Au portrait que nous a laissé d'elle Grévidon, on voit que la bonté rayonne sur son visage d'un ovale parfait. Elle a de grands et beaux yeux, à fleur de tête, le nez mutin, la bouche épanouie, le front

lumineux. Sous la coiffure un peu ridicule du temps, qui écrase les ailes des bandeaux d'une grosse mèche, ou coque, elle-même surmontée d'une natte ; preuve, du moins — si l'on écarte l'idée de quelque postiche — qu'elle avait une chevelure dont la masse, en s'écroulant, devait faire à ses rondes épaules, un superbe manteau de clarté. Sa taille, élancée et bien prise, s'est épaissie, cependant, et le moins qu'on puisse dire est qu'elle a quelque embonpoint. Mais on lui passe ce petit défaut, tant il y a de vivacité dans ses gestes, d'élégance dans son allure et de franchise dans son intonation, à la ville comme sur la scène, où son talent, tout de vérité, a ouvert la voie à l'école moderne, selon Legouvé.

Elle n'a jamais fait la coquette avec personne, et ce n'est pas pour Musset qu'elle faillirait à cette règle. A M<sup>me</sup> Samson-Toussaint, son intime amie, qui s'était aperçue de l'assiduité du poète auprès d'elle, et avait cru devoir la mettre en garde contre le penchant où elle risquait de se laisser entraîner, elle répondit :

— Ne craignez rien. Je suis assurément très flattée des hommages que me rend M. de Musset, mais quant à lui céder jamais, c'est autre chose. Je connais trop le personnage et je me doute bien que ce ne serait qu'une passade.

Elle le calomniait, ou voulait, en se donnant l'air de ne pas prendre sa sympathie au sérieux, cacher à une ombrageuse affection combien cette sympathie — dont elle discernait la profondeur — lui était douce et précieuse. Nul emportement, nulle impatience même, en effet, dans les sentiments qu'Alfred lui témoigne, et où l'on retrouve la marque de sa

lassitude, et plus encore la preuve du fatalisme auquel il s'abandonne, depuis quelques années, mais qui trahit, à y regarder d'un peu près, comme une lueur d'espoir... Est-ce assez de parler de superstition à propos de la gratitude qu'éprouve Alfred pour la femme à laquelle il doit, en connaissant la gloire, de reprendre confiance en lui-même ? Dans le respect que cette femme lui inspire, n'entre-t-il pas quelque chose de pareil à la crainte d'effaroucher la vision sereine qui semble lui sourire et lui promettre, avec la guérison, le bonheur ?...

Il a, de bonne foi, faut-il croire, entrevu la possibilité, entre son interprète et lui, d'un échange très grave et très pur de tendresse, qui assurerait son salut, sinon sa rédemption. M<sup>me</sup> Allan ne l'a pas détourné de ce beau rêve. Le sonnet suivant, qu'il lui adressa au printemps de 1849, attesterait plutôt le contraire :

*Se voir le plus possible et s'aimer seulement  
Sans ruse et sans détours, sans honte ni mensonge,  
Sans qu'un désir vous trompe ou qu'un remords vous ronge,  
Vivre à deux et donner son cœur à tout moment !*

*Respecter sa pensée aussi loin qu'on y plonge,  
Faire de son amour un jour au lieu d'un songe,  
Et dans cette clarté respirer librement, —  
Ainsi respirait Laure et chantait son amant.*

*Vous, dont chaque pas touche à la grâce suprême,  
C'est vous, la tête en fleurs, qu'on croirait sans souci,  
C'est vous qui me disiez qu'il faut aimer ainsi.*

*Et c'est moi, vieil enfant du doute et du blasphème,  
Qui vous écoute, et pense, et vous réponds ceci :  
Oui, l'on vit autrement, mais c'est ainsi qu'on aime !*

En mai, elle accompagne au Havre, jusqu'au bateau, son amie M<sup>me</sup> Samson-Toussaint, qui s'embarque pour le Brésil, et Musset, qui, depuis cinq mois déjà, s'était héroïquement abstenu de boire et de fréquenter les mauvais lieux, pour être digne d'elle, mais qui vient de retomber dans le vice, se repent de lui avoir fait une espèce de scène, la veille de son départ. Il attend son retour pour lui expliquer qu'il dépend d'elle qu'il soit ou non irrémédiablement perdu. M<sup>me</sup> Allan, qui a tout de suite et très justement constaté comme il est sincère (« à travers tous ses défauts, il a l'extrême qualité de ne jamais mentir », écrit-elle à sa confidente), ne lui a pas trop marchandé son pardon. Elle ne doute point qu'il ne l'aime, et que la maladie qu'il vient de faire et dont il a failli mourir n'ait eu pour cause le désespoir qui l'a rejeté dans la débauche. Mais ce n'est plus assez pour le tenir en repos de l'affection qu'elle lui montre, et dont il avait cru pouvoir se contenter d'abord. Il lui témoigne toujours du respect, certes ; mais il faut qu'elle soit pour lui cette sœur passionnée dont sa chair autant que son âme éprouve le besoin. Il a des exigences qu'il lui exprime un soir, en la ramenant jusqu'à sa porte, et qui la mettent dans l'obligation — bien contre son gré — de lui dire qu'elle ne les satisfera jamais, elle a ou croit avoir « tant de raisons pour cela » !

Pour lui énoncer son arrêt, elle l'a invité par un mot à venir dans sa loge, à la Comédie. Mais ce mot était conçu en termes réticents ou équivoques, et il a cru à un consentement. Quand il s'est trouvé seul avec elle, pendant le deuxième acte d'*Adrienne Lecouvreur*, « il a eu un tel élan de joie, si vrai et si



senti », qu'elle en a été frappée au cœur « comme d'une flèche », et que sa résolution a faibli. Au ferme discours de sagesse qu'elle avait préparé, elle a substitué, dans son trouble, des paroles trop indulgentes ou trop amollies de pitié, pas assez nettes en tout cas, pour n'être interprétées que d'une seule manière. Lucide, c'est-à-dire point amoureux, Alfred eût discerné l'émotion de M<sup>me</sup> Allan. Mais il se méprend sur sa manière d'envelopper son refus, et l'accuse d'être une froide coquette. Aussi, après avoir paru se résigner à son malheur et dit avec tristesse son découragement de l'entendre s'abuser sur une affection sérieuse et durable, « fondée sur de grands rapports d'esprit, de goût, de talent » et une vive attraction physique, s'est-il peu à peu monté, et a-t-il fini par s'abandonner à une certaine violence. Mais cette entrevue avait achevé de tourner la tête de l'actrice, qui, du reste, avouait sans ambage à son amie ne pouvoir se flatter de l'avoir jamais eue très saine à l'égard d'Alfred. A peine celui-ci est-il parti, en claquant quelque peu la porte, qu'elle griffonne un billet et va elle-même, en sortant du théâtre, le déposer chez lui. Tandis qu'elle écrivait, il écrivait de son côté, et il a passé une nuit probablement aussi agitée que la sienne. Il s'est convaincu qu'il a eu tort ; elle a envisagé sa situation sous toutes les faces, et « à l'aide de sophismes » s'est persuadée qu'elle était libre... Bref, le lendemain ils devenaient amants, et, le surlendemain ou le jour après, Alfred, en regoûtant dans l'amour, la volupté, retrouvait le vieil homme et faisait à sa maîtresse une furieuse scène de jalousie.

Il est décidément marqué pour jamais, et bien

marqué. Point d'oubli possible pour le possédé de Venise, en dehors des consolations triviales. Dès que son cœur s'ouvre dans les bras d'une femme, c'est l'affreux poison qui lui remonte aux lèvres et qui souille ses plus suaves paroles. Il dit à M<sup>me</sup> Allan des choses « qu'elle ne peut pas supporter ».

— Allez-vous-en, vous reviendrez quand vous aurez recouvré la raison...

Il s'éloigne, la pensée en feu, et le voilà pris chez lui d'un accès de délire (« il y est sujet lorsque sa tête s'exalte, ce qui tient à ses anciennes et funestes habitudes. Dans ce cas, il a des hallucinations et parle avec des fantômes »). Cette fois, il a vu, « irritée, triste et refusant de lui pardonner », la femme qu'il vient d'outrager.

« Ses larmes, ses supplications, son désespoir ont tout appris à sa mère, et, lorsqu'il est revenu à lui, il lui a tout avoué. » M<sup>me</sup> de Musset, à laquelle il a donné, depuis longtemps, de l'actrice l'opinion la meilleure, se réjouit d'apprendre qu'il l'aime et qu'il est aimé d'elle. Mais à peine celle-ci a-t-elle passé condamnation sur sa première faute, qu'il récidive, c'est-à-dire qu'il la harcèle de nouveau de questions injurieuses... Et comme il a disparu, cette fois, comme, depuis quatre jours, on ne sait où il a fui ni ce qu'il est devenu, les deux femmes, horriblement inquiètes, se sont rencontrées : M<sup>me</sup> Allan, dans la voiture qu'elle a prise pour se rendre quai Voltaire, M<sup>me</sup> de Musset à la porte de sa maison où elle attendait la maîtresse de son fils, sachant qu'elle devait venir à dix heures du soir.

Rappelons-nous l'entrevue de George avec la pauvre mère pour lui arracher son consentement au

voyage de Venise. L'étrange similitude de situation, et quelle ironie dans la destinée de cette vieille dame, aujourd'hui de soixante-douze ans, que sa sensibilité, l'extrême affection qu'elle entretient pour un enfant qui l'exalte et la fait trembler, obligent à des actes en si flagrante contradiction avec la rectitude de ses mœurs et la dignité de son caractère ! Car les rôles sont renversés, cette fois ; ce n'est plus M<sup>me</sup> de Musset qu'on prie ; c'est elle qui implore... On se la représente, telle qu'Alfred l'a dessinée, un jour, avec le sévère bonnet qui encadre son sec et long visage aristocratique, troué de deux yeux éclatants d'intelligence et de passion, la bouche serrée comme pour retenir un cri ou un gémissement, mais toute prête à s'ouvrir brusquement pour exhaler d'ardentes paroles.

« Sa mère, raconte M<sup>me</sup> Allan, me serrait les mains, me parlait avec une tendresse et une bonté touchantes, me demandant pardon avec le tact d'une femme du grand monde, puis me disait combien elle se sentait heureuse que je voulusse bien aimer son fils qu'elle adore. »

Des larmes coulent dans les profonds sillons de ses joues, tandis qu'elle conjure l'actrice de sauver Alfred : « Vous le pouvez, il vous aime assez pour cela. Il était guéri de ses écarts, il s'y est replongé à cause de vous. Sauvez-le, je vous le confie. Soyez-lui indulgente, ne l'abandonnez pas. Que si même votre esprit clairvoyant le juge, il ne le condamne point... »

Et c'est encore le départ, la recherche de l'oasis où trouver pour le malade la fraîcheur qui calmera sa fièvre. Mais on est moins ambitieux ou présomptueux en 1849 qu'en 1833 : on ne s'embarque pas

pour Venise ; on se borne à louer, presque aux portes de Paris, à Ville-d'Avray, en bordure de la route de Versailles, à proximité de la vieille église, que Corot devait illustrer de fresques, un modeste pavillon — à l'italienne, il est vrai — avec un jardin regorgeant de fleurs, et, mon Dieu ! une petite pièce d'eau avec un bateau. Ainsi l'on se procurera, certaines nuits où il y aura de la lune, l'illusion des promenades en gondole sur le Grand Canal...

Ne sourions pas. L'envie nous en prendrait-elle que la lecture des lignes qui suivent, et qui sont de Mme Allan, toujours à sa confidente, la dissiperait aussitôt :

« Il doit travailler. Il a encore bien des idées en tête et de bonnes et de jolies, mais l'habitude de l'oisiveté et la fatigue de sa vie passée lui ôtent l'énergie nécessaire. »

Voilà l'envers navrant de la comédie que, de bonne foi, il se joue. Quand il croit revenue l'inspiration qu'il veut seule écouter (comme ce jour où il attend sa maîtresse sur la terrasse de leur maison), il compose des vers ; mais tout de suite essoufflé, il n'a pas écrit deux strophes qu'il s'arrête, surpris que son idée ou son sentiment ne se dégage point d'une ébauche confuse. Il n'est désormais capable que d'émotion passive, d'enthousiasme que pour les œuvres d'autrui. A la lecture d'un beau poème, à l'audition d'une belle mélodie, les larmes lui viennent encore aux yeux, mais son imagination est morte, et son cœur, dont il tirait autrefois de si passionnés accents, ne rend plus, quand il « le frappe », que le son du vide...

Dans les premiers temps de leur retraite,



M<sup>me</sup> Allan a pu croire qu'il renaîtrait à la santé, après une plus ou moins longue convalescence. Elle se met au piano ; il dessine. Ensemble ils feuilletent un livre, critiquent, admirent. Mais les scènes, rares et espacées qu'il lui fait d'abord, se multiplient tellement et se succèdent de si près bientôt, que l'existence n'est vraiment plus tenable. Par quelles transes la malheureuse femme n'a-t-elle point passé, certains jours — souvent trois et quatre de suite — que, l'ayant vu partir à l'issue d'une méchante dispute, elle est restée l'attendre sans qu'il lui donnât de ses nouvelles ! Rongée d'inquiétude, elle courait quai Voltaire où sa gouvernante ne pouvait que lui dire qu'elle ne l'avait pas vu. « Elle allait et venait dans Paris comme une âme en peine, à écrit Léon Séché, cherchant partout le fugitif et ne le trouvant pas. De guerre lasse, elle revenait à Ville-d'Avray, et quelquefois c'était lui qui lui ouvrait la porte. Comme elle était heureuse alors ! et que ses larmes étaient vite essuyées ! Pour fêter le retour de l'enfant prodigue, on faisait de la musique jusqu'à onze heures ou minuit ; elle chantait, il disait des vers, la nuit achevait le raccommodement, et, après quelques jours de calme et de tendresse, la même comédie recommençait. C'était toujours la jalousie qui était cause de leurs brouilles. Jalousie de qui ? jalousie de quoi ? De tout et de rien, d'une chimère ou d'une ombre. Il était jaloux d'elle, de son frère Paul (dont il refusa de lui faire faire la connaissance), de sa mère, de sa sœur qu'il aimait au fond de tout son cœur ulcéré et endolori, mais qu'il accusait à tort et à travers, dans ses moments de folie, de n'avoir jamais su faire son bonheur... »

Point d'humiliation qu'il n'inflige à la dignité de sa maîtresse. La moindre n'est pas, comme il craint qu'elle ne se rende à quelque rendez-vous galant, de la contraindre d'accepter pour chaperon sa gouvernante quand elle a besoin d'aller en courses... Toutes les blessures dont un homme maladivement soupçonneux peut meurtrir l'âme d'une femme, elle les subit. Toutes les tracasseries susceptibles d'irriter son caractère, elle les endure, avec plus de mérite encore, peut-être... Mais lisez la lettre qu'en octobre 1839 elle écrit à son amie M<sup>me</sup> Toussaint, et dites, après avoir médité sur ce document hors de pair, si elle ne témoigna pas de la plus admirable longanimité en supportant pendant onze ou douze mois la vie infernale qu'il lui fit :

« ...Déjà deux fois j'ai brisé ou voulu briser ce lien qui, par instants, n'est plus possible. Ce sont des désespoirs auxquels je ne sais pas résister, des attaques de nerfs qui amènent des transports au cerveau, des hallucinations et des délires... Puis ce sont des repentirs tout aussi exaltés, des joies de me recouvrer, des reconnaissances qui m'émeuvent et me font de nouveau rentrer dans la joie que j'ai voulu quitter. Quelle tête à l'envers ! ma chère amie. L'amour le grise aussi bien qu'autre chose. Par moments, l'ivresse en est sublime, mais que d'autres instants où elle n'est presque pas tenable !... Avec un caractère ombrageux, la méfiance et le soupçon ne se présentent qu'au milieu d'un cortège de ressouvenirs très amers à entendre et qui, à tout prendre, sont ceux d'un ex-libertin. Je ne les supporte pas, et alors, querelles, pardons et réconciliations. Voilà ! Je n'ai jamais vu de contrastes plus frappants que

les deux êtres enfermés dans ce seul individu. L'un bon doux, tendre, enthousiaste, plein d'esprit, de bon sens, naïf (chose étonnante), naïf comme un enfant bonhomme, simple, sans prétention, modeste, sensible, exalté, pleurant d'un rien venu du cœur, artiste exquis en tous genres, sentant et exprimant tout ce qui est beau dans le plus beau langage, musique, peinture, littérature, théâtre.

« Retournez la page, et prenez le contre-pied : vous avez affaire à un homme possédé d'une sorte de démon, faible, violent, orgueilleux, despotique, fou, dur, petit, méfiant jusqu'à l'insulte, aveuglément entêté, personnel et égoïste autant que possible, blasphémant tout, et s'exaltant autant dans le mal que dans le bien. Lorsqu'une fois il a enfourché le cheval du diable, il faut qu'il aille jusqu'à ce qu'il se rompe le cou. L'excès, voilà sa nature, soit en beau, soit en laid. Dans ce dernier cas, cela ne se termine jamais que par une maladie qui a le privilège de le rendre à la raison et de lui faire sentir ses torts. Je ne sais comment il a pu résister jusqu'ici, et comment il n'est pas mort cent mille fois. »

Quelle vérité dans cette eau-forte de *l'homo duplex* ! Mais, à bien voir, le mot « infernal » caractérise mal le genre d'existence que fait Alfred à sa maîtresse. L'idée qu'on peut se figurer des tourments du purgatoire serait impropre elle-même à en représenter les oppositions violentes, les alternatives de joie supérieure et de désespoir ou d'indignation, les chutes des ferveurs les plus exaltées aux découragements les plus mornes ; les combinaisons singulières ou monstrueuses du mépris et de l'adoration, de la tendresse et de la haine... On vivait toutes les vies avec cet

agonisant, qui retrouvait une puissance surhumaine pour se supplicier dans l'amour, et communiquer son délire à sa partenaire, l'entraînant par l'effet d'une irrésistible contagion à souhaiter la souffrance pour les délices qu'il en tirait... Aussi bien, si elle se brouilla on ne sait combien de fois avec Alfred, M<sup>me</sup> Allan ne prit-elle pas l'initiative de la rupture. Le quittait-elle, ou, plus exactement, le fuyait-elle, c'était avec l'intime espoir, sinon la certitude qu'il lui reviendrait. Il lui revenait, toujours plus affectueux et plus résolu à s'amender, mais pour, aussitôt après, retomber dans ses torts. Elle a peur de cette passion dévorante, et c'est moins pour punir Alfred d'une scène particulièrement détestable qu'il lui a faite, que pour se ressaisir, échapper à une frénésie qui, dans ses moments de lucidité, lui cause le vertige, qu'il lui arrive de rester tout un mois sans le revoir. Elle souffre de cette résolution que la sagesse lui commande ; elle est triste, misérable, déchirée de mouvements contraires par l'évocation du passé, humiliée à ses propres yeux, s'accusant de cruauté pour se donner l'excuse de n'avoir obéi qu'à la pitié, si elle cède à sa faiblesse... Mais, un matin, une lettre lui arrive qui lui annonce une maladie terrible où il a fallu employer le chloroforme. La plainte que cette lettre exhale lui bouleverse le cœur. Elle consent à accorder le rendez-vous qu'Alfred implore, déterminée pourtant à ne plus accepter, comme elle dit, qu'une *situation d'amitié*. Elle croit ne plus éprouver d'amour pour l'incorrigible. Soit, il se résignera. Le voilà timide, humble, doux, attentif à ne point déplaire, et si touchant dans la sincérité de son repentir !... Elle est reprise. Pour combien de temps ?



Jusqu'à la prochaine querelle. Celle-ci éclate au sujet d'une affaire de théâtre, d'un rôle que l'actrice a accepté dans la *Bataille de Dames* de Legouvé, à laquelle le directeur de la Comédie-Française a donné un tour de faveur, alors qu'il était question de monter le *Chandelier*. Cependant, la pauvre femme espère encore un raccommodement, qu'Alfred a fini par s'apercevoir de l'inanité de sa suprême tentative d'amour. Elle écrit à M<sup>me</sup> Samson-Toussaint, le 16 mai 1850 : « Voilà environ un mois que je n'ai vu Alfred... L'absence durera-t-elle ? Je l'ignore. Je ne fais absolument rien pour la faire cesser, et comme je ne me trouve pas mal du côté du calme, cela durera tant qu'il plaira à Dieu. Si ce cœur volage revient, comme il est revenu bien des fois déjà, ne pouvant pas me voir sans m'aimer, nous verrons quelle sera l'inspiration qui me guidera... Si c'est fini, cela aura duré un peu moins de onze mois : belle durée comme vous voyez ; il y a de quoi rabattre un peu de mon orgueil, si je pouvais en avoir pour les choses de ce genre ; mais loin de là, je suis humble dans ma conscience comme il convient à un cœur, qui a de la fierté et point de vanité. Je tâche de me guérir peu à peu des sentiments et des passions, en voyant ce qu'ils deviennent. Nous ne sommes tous, hommes et femmes, que des dupes, et nous avons grand tort de nous jeter à la tête ceci et cela. Le cœur humain suit sa marche en se moquant de notre raison, ou plutôt de nos raisons... »

Hélas ! il a cessé de la désirer. Il la trouve trop vieille, pas assez svelte pour le rôle de Jacqueline dans ce même *Chandelier*, où elle emportera, pour-

tant, le succès ; et, au cours d'une répétition, comme Delaunay déclamaient les stances célèbres :

*Si vous croyez que je vais dire  
Qui j'ose aimer,  
Je ne saurais pour un empire  
Vous la nommer.  
Nous allons chanter à la ronde,  
Si vous voulez,  
Que je l'adore...*

Musset, qui venait d'arriver, et qui avait peut-être bu plus que de raison, ce jour-là, interrompit le comédien pour dire tout haut, dans la coulisse :

*.....et qu'elle est ronde  
Comme un tonneau !*

Elle ne devait plus jouer, après cette pièce, que des rôles de mère. Elle fit mieux, ou plus héroïque encore : convaincue d'avoir cessé de paraître séduisante aux yeux d'Alfred, elle prit prétexte d'un voyage d'affaires en Algérie pour se détacher de lui, de façon définitive cette fois, sans vaines explications, mais non sans amertume, comme en fait foi ce passage d'une lettre, datée du mois d'août, qu'elle adressait à sa fidèle amie :

« ...Je ne sais s'il ne vaut pas mieux vivre dans l'apathie que de ne jamais sentir la vie que dans la douleur. Si vous saviez, chère Adèle, ce que j'ai réfléchi et médité depuis quelques mois ! Si vous saviez le profond dédain que je ressens pour tous *sans exception* ; à quel point le hideux égoïsme de chacun vient me hanter. Si vous saviez quelle transformation je sens s'opérer en moi ; comme je hausse

les épaules sur moi-même, quel mépris de tout, de tous et de mon pauvre cœur !... »

C'est une bien grande pitié qu'un tel cœur, qui méritait qu'on lui rendit la tendresse dont il débordait, ait si cruellement souffert par la faute d'un cœur digne de lui, mais que le malheur avait ruiné.

\* \* \*

M<sup>me</sup> de Musset, qui, depuis le mariage de sa fille faisait de fréquents séjours en Anjou, décida de s'y fixer en 1850 et, au commencement même de cette année, donna congé de son vaste appartement du quai Voltaire. La communauté familiale, ébranlée depuis le départ d'Amélie, fut dès lors définitivement dissoute. Alfred se logea d'abord, rue Rumfort ; mais, pour se rapprocher de son frère qui avait élu domicile, rue des Pyramides, il alla, bientôt après, demeurer, rue du Mont-Thabor, n<sup>o</sup> 6. La gouvernante — M<sup>lle</sup> Colin — que M<sup>me</sup> de Musset lui avait choisie, l'y accompagna. C'était une personne intelligente et dévouée, mais qui, sous prétexte de se conformer strictement aux instructions de la mère du poète, poussait, parfois, le zèle jusqu'à l'excès. On peut la soupçonner d'avoir été jalouse de ses prérogatives et des personnes capables de lui disputer l'âme inquiète et débile du grand enfant qu'elle avait mission de surveiller. Elle ne supportait pas, par exemple, que M<sup>me</sup> Allan s'installât au pied du lit d'Alfred, et elle lui joua plus d'un vilain tour, à l'époque de la villégiature à Ville-d'Avray. Après avoir avancé montre ou pendule, il lui arrivait de claquemurer toutes les portes, afin qu'Alfred n'en-

tendit pas sonner sa maîtresse, à laquelle il avait fixé un rendez-vous, et pour qu'il lui reprochât, à son réveil, de n'être pas venue à l'heure indiquée...

Elle avait su se rendre tout de suite indispensable au malade, en le prenant par ses manies, et, avec la science des vieilles filles, exerçait sur lui une tyrannie affectueuse et tâtillonne, qui avait la crainte pour fondement. C'est un spectacle pitoyable de le voir à quarante ans, à ce point dominé par cette femme qu'il la supplie de ne pas lui garder rancune et de ne pas le délaisser, un jour qu'elle s'est éloignée de lui pour le punir d'on ne sait quel manque d'égards... Elle est son asile ou son refuge ; le havre de cette douloureuse épave de la vie. Il ne peut se passer d'elle, il le lui avoue humblement : « Tu es au courant de ma maladie... Tu me dis quelquefois : « Vous serez mieux dans une heure », et c'est toujours vrai. » M<sup>me</sup> Allan le fait transporter chez elle : c'est assez d'une nuit qu'il passe, dans l'agitation la plus fébrile à réclamer sa maison et les soins de sa gouvernante, pour que la pauvre amoureuse se convainque qu'elle ne peut rien contre des habitudes aussi profondément invétérées... C'est M<sup>lle</sup> Colin qui le déshabille, le couche quand il rentre en état d'ébriété ; elle prévoit ses crises convulsives, ses crises « de délire » comme il dit, ou l'apaise quand elles l'ont terrassé. Peut-être sait-elle comment le libérer, lorsqu'il est en proie au *raptus*, à ce besoin d'évasion de soi qui s'emparait déjà de Michel-Ange, et le faisait fuir d'un bout de l'Italie à l'autre, talonné par la peur... En tout cas, il est sans honte avec elle, et cela lui confère tous les droits. D'être la gardienne vigilante de « la bête assommée qui cuvè ses ivresses », selon la dure ex-



pression de Maurice Barrès, elle a contracté une rigueur dont elle ne se départira pas, même après la mort du poète, et qu'elle puise dans la conviction du caractère exceptionnel de son rôle. Plus tard, menacée par M<sup>me</sup> Lardin de Musset de se voir supprimer sa pension, elle s'insurgera contre une autorité qui prétendra lui interdire de rassembler ses souvenirs, autrement dit de répandre son admiration pour feu Alfred « en anecdotes familières et parfois grondeuses ».

Tel est l'étrange pouvoir de séduction de cet homme que, même déchu, il inspire un culte, qui a les apparences de la passion, au témoin de ses pires misères, et que celles qui l'ont aimé se disputent jusqu'à son cadavre !

Plus jeune que lui, M<sup>lle</sup> Colin remplace sa mère, et il est permis de croire qu'elle la lui fait oublier, car son égoïsme morbide ne pardonne pas à M<sup>me</sup> de Musset une séparation qu'il considère comme un abandon. Non content de tutoyer sa gouvernante, il la prend, parfois, pour secrétaire, et n'a point pour elle de secrets. A toute heure de la nuit, pour la moindre alarme, il l'appelle à son chevet, et elle pénètre si bien sa pensée, elle est si attentive à surprendre les nuances les plus imperceptibles de son caractère, les plus fugitives variations de son humeur, qu'elle sait écarter de lui les causes d'affection et prévenir les incidents qui risqueraient de le troubler.

« Un jour, raconte-t-elle, vers les six heures du soir, j'entendis des cris, des pleurs ; c'était la dame d'en face qui me dit que son mari était mort. M. de Musset n'était pas encore rentré, et ne vint que

tard pour dîner. J'écrivis à M. Desherbiers, son oncle ; je lui racontai l'événement. Je le priai de venir passer la journée du lendemain à la maison. « Vous trouverez », ajoutai-je, « un prétexte pour rester avec M. Alfred. »

« Quand Monsieur rentra le soir comme d'habitude, je ne dis pas un mot de la mort du voisin. M. de Musset n'aurait pas aimé à savoir la mort si près de lui. Il se coucha après avoir soupé. Vers les deux heures du matin, je fus réveillée par un grand coup de sonnette ; je courus à la chambre de Monsieur ; je le trouvai méconnaissable, en proie à une terreur affreuse. Il me dit, en me désignant les pieds de son lit : « Mettez-vous là, à la place qu'occupe un croque-mort ; il me dit qu'il m'attend, il a un drap noir sur le corps ; aussitôt que vous cessez de parler, il reparaît. » J'allumai toutes les bougies, j'ouvris les fenêtres, et enfin le jour dissipa cet affreux cauchemar. Quand M. de Musset fut plus calme, il me demanda des nouvelles du voisin. Je lui dis qu'il était parti à la campagne, il y avait une quinzaine de jours, et qu'il allait bien... Il me dit : « Quand j'ai vu cette vision, j'ai pensé qu'il était mort ! »

Nul doute que, dans l'état d'amointrissement moral et d'épuisement physique où il se trouve, Alfred ne soit plus qu'une sensibilité à vif, et si douloureusement impressionnable — en dehors de ses moments d'hébétude — qu'elle vibre sous des influences étrangères aux natures normales. Rien d'étrange comme l'activité nerveuse qui tisse son réseau, à la fois défensif et préhensif, autour de la torpide vie subconsciente où Alfred isole le souvenir

de George et de ses amours. On ne peut mieux se la figurer, cette activité, que sous les aspects des tentacules du poulpe, étoilant de leurs contorsions la masse inerte où se fige le globe phosphorescent d'un œil... Il n'y a plus qu'automatisme dans les gestes qu'il fait et dans les propos qu'il tient, — ponts fragiles et fictifs grâce auxquels, par habitude d'homme bien élevé, simulacre du respect humain, il se donne l'air de communiquer encore avec le monde.

Toujours impeccablement correct dans sa tenue, celui que Baudelaire a croisé peut-être à cette époque et qu'il appelle « un croque-mort langoureux », descend presque quotidiennement de son domicile pour s'en aller du même pas désœuvré jusqu'à la Régence. Il a, à ce café, son coin devant la fameuse table de Napoléon I<sup>er</sup>, où il s'enveloppe bientôt d'un nuage de fumée, car il ne cesse de rouler et d'allumer cigarette sur cigarette.

Il boit : un mélange affreux de bière, de vin et d'absinthe — et il rêve. Des odeurs l'assaillent : il respire les mousses automnales de Franchard ou les eaux corrompues de Venise. Le rythme de quelque valse l'obsède, enlaçant de sa spirale la fusée du chant d'un gondolier, et voici le fantôme apparaitre devant ses yeux fixes...

« Elle ! », tel est l'unique mot dont on l'a entendu interrompre, alors, parfois son mutisme.

En 1851, il fait un voyage en Italie. A l'émotion qu'il éprouve en traversant les Alpes, il croit l'inspiration revenue, et c'est un poème en vers libres ou plutôt en vers irréguliers qu'il écrit, mais si faible qu'on dirait — comme l'a fort justement remarqué

M. Maurice Donnay — « une traduction d'une poésie allemande par un médiocre poète français ». Quatre vers, néanmoins, se détachent avec un relief saisissant de cette pièce amorphe sur laquelle il peina pendant plusieurs jours ; — ce sont ceux qui font allusion à George Sand :

*Aveugle, inconstante, ô fortune !  
 Supplice enivrant des amours !  
 Ote-moi, mémoire importune,  
 Ote-moi ces yeux que je vois toujours !*

M<sup>lle</sup> Colin a observé qu'il reprenait sans cesse le *Souvenir des Alpes*, et pleurait chaque fois qu'il arrivait aux vers qu'on vient de lire. Le peintre lyonnais Chenayard a raconté, en outre, à Paul Mariéton, qu'il les répétait chaque fois qu'il voyait passer devant ses regards, les yeux de velours, sombres et profonds, de l'inoubliable. S'en servait-il comme la sorcière fait de la formule qui conjure le charme ?...

Chose singulière, des idées de faste le hantent, qu'il associe au souvenir du dîner, où il lia connaissance avec l'auteur d'*Indiana*, aux « Frères Provençaux » ; et Sainte-Beuve note, dans ses *Cahiers*, qu'il organisa un soir, chez ce même traiteur, une « fête de 4.000 francs ». Le critique envieux observe : « Pour moi le plus grand reproche que je fais à Musset, puisqu'il voulait se passer ce caprice d'imagination et s'accorder, une bonne fois, son idéal d'orgie, c'est d'y être venu déjà ivre, et hors d'état de savourer la jouissance morale de son désir accompli... »

En 1856, averti de sa fin prochaine par quelques-uns de ces indices auxquels notre instinct ne se



trompe pas, Alfred pria son ami Vieil-Castel, qui occupait un logement au Louvre, de lui ouvrir, pendant la nuit, le musée des peintures. Il voulait, selon les termes rapportés par Paul de Musset, « faire une excursion nocturne et rétrospective en Italie et au siècle de la Renaissance », revoir, avant de mourir, *ses amis* Raphaël, Giorgione et Léonard de Vinci. Idée folle, combien digne, cependant, de cette âme sincère et toujours passionnée, même aux approches de l'agonie !

Vieil-Castel ayant communiqué à Nieuwerkerke le désir du poète, le directeur des Musées lui envoya une invitation pour visiter le Louvre aux flambeaux. Au dire d'Arsène Houssaye, qui narre l'anecdote dans ses *Confessions*, ce galant homme poussa même la courtoisie jusqu'à aller prendre Alfred chez lui. Quand celui-ci fut arrivé au Louvre, Nieuwerkerke lui dit :

— Mon cher Musset, si vous voulez être seul à côté des maîtres que vous aimez, j'irai vous attendre dans mon cabinet avec Houssaye et Vieil-Castel, qui ne sont venus que pour souper avec nous.

— Eh bien ! ami, dit Musset en serrant les mains de Nieuwerkerke, j'irai tout à l'heure vous remercier de tant de bonne grâce. Mais si vous restiez là, je serais avec vous, et non pas avec Raphaël ou Vinci... »

Un mystère, et qui ne sera jamais percé, enveloppe le caractère des invocations auxquelles le poète dut se livrer devant les tableaux de ses chers Italiens, éclairés comme au temps des fêtes fastueuses de Venise et de Florence. Mais en est tenté d'imaginer qu'il mêla et confondit à ses hallucinations les

figures descendues de leurs toiles, et qu'il les convia à un décaméron pathétique, comparable à la revue funèbre passée par l'Empereur, à minuit, aux Champs-Élysées, dans le poème de Sedlitz...

Quelle majesté dans cette silhouette habillée de noir, si frêle et si triste, comme perdue dans la « vastité » des galeries somptueuses du palais, et qui glisse, pareille à un spectre, sur les parquets luisants, à travers l'illumination des flambeaux allumant l'or des cadres et faisant couler des franges de feu le long des colonnes de marbre ! Seul en réalité, mais, puisque c'est l'heure où le visitait la Muse, accompagné d'un cortège plus beau que celui d'un roi : les personnages chimériques nés de sa pensée ou de son cœur, — il va silencieusement de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre. Il leur parle ; il parle surtout aux femmes... Et sans doute, à la Laura Dianti et à la Cecilia du Titien, à la Fornarina de Raphaël, à la Monna Lisa du Vinci, à l'Antiopé du Corrège, et à cette admirable nymphe à la fontaine du Concert champêtre de Giorgone, demande-t-il, au seuil de l'inconnu, non l'explication de la destinée singulière qui fait revivre en lui, après plus de trois siècles, l'âme de leurs amants, mais celle de ce pouvoir auquel la beauté enchaîne le génie, de cette force terrible de l'amour, enfin, qui condamne celui qu'elle soumet à détester son supplice et à l'adorer, et, tout en se plaignant d'en mourir, à désirer de renaître pour en mourir encore !

\* \* \*

En février 1852, Alfred fut élu membre de l'Académie française. La vénérable assemblée, qui, quatre

ans plus tôt, pour le dédommager d'avoir perdu sa place de bibliothécaire, l'avait quelque peu humilié en lui attribuant le prix Maillé Latour-Landry (destiné à secourir et encourager un jeune écrivain ou artiste pauvre), réparait ainsi sa maladresse.

Mais cette élévation à la qualité d'immortel eut pour conséquence d'entraîner le poète dans une liaison avec Louise Colet, la lauréate habituelle des concours académiques. Lamentable liaison, où acheva de s'épuiser Musset, qui ne se doutait pas qu'il trompait Flaubert, et dont on attendait de la toute fraîche influence qu'elle suppléât, parmi les Quarante, celle, à la longue usée, de Victor Cousin...

Musset, du reste, s'épouvanta, bientôt, des exigences — non seulement intellectuelles mais physiques — de l'irascible « Vénus de marbre chaud », si avide hier encore des étreintes de l'ermite de Croisset, qu'elle courait, paraît-il, au-devant de lui jusqu'à Mantes, quand il se rendait à Paris, et qu'elle « réveillait de ses cris » l'auberge qui s'offrait à sa bouillonnante impatience...

Orphée sans voix, pour ne pas se laisser déchirer par la Ménade, Alfred, au bout de cinq ou six mois, dut donner des instructions sévères à Adèle Colin. Il en vint même à confier à sa concierge le portrait de l'indésirable ou de l'indésirée, en lui recommandant de répondre à cette personne, quand elle se présenterait, qu'il était parti pour la campagne... Mais il n'évita pas la scène suprême qu'elle lui infligea, un matin, ayant monté directement chez lui, sans s'informer auprès de qui que ce fût. Il relevait à peine de maladie et n'opposa qu'une résignation morne à ses violences, à la fois de gestes et de langage.

Ce devait être, cette « bonne fortune » dérisoire, sa dernière aventure d'amour. Du moins, le sourire de deux jeunes filles anglaises, dont il fit la connaissance au cours des étés de 1855 et 56, qu'il alla passer au Havre, illumina-t-il d'un rayon de douceur ses dernières années. On sait quelle dilection particulière lui inspira de tout temps la candeur virginale. Cécile, Elsbeth, Camille, Carmosine, Rosette, Lucie, Deïdamia, et la Georgina Smolen du *Saule*, toutes les jeunes filles de son théâtre et de ses poèmes, ne se sont-elles pas incarnées dans ces demoiselles Lyster pour lui apporter, à la veille de la mort, comme un bouquet de fleurs printanières, la consolation de leur innocente amitié ? Elles sortaient à peine de l'enfance, et mêlaient à leurs témoignages délicats de sympathie pour le poète quelque chose de puéril encore, l'entraînant dans leurs jeux, l'obligeant d'en inventer pour les divertir et parfois le taquinant de façon espiègle. Un jour que, pour avoir pris froid la veille, il est resté au lit, frissonnant de fièvre, afin de ne point passer la matinée et l'après-midi sans le voir ni l'entendre, elles s'installent devant sa chambre qui donne de plain-pied sur une galerie ou sur le jardin de l'hôtel, et les voilà, par sa fenêtre ouverte, le mêler si bien à leurs divertissements et à leurs propos, le rafraîchir si gaiement de leurs rires, que le soir sa température est tombée...

C'est un grand chagrin quand il faut se séparer de lui, encore que, pour retarder son départ de quelques heures on lui ait caché une de ses malles. Mais, à l'automne, M. Lyster l'informe par une carte, qui est un rappel de leurs bonnes relations du Havre, qu'il est descendu avenue des Champs-Élysées.



Tout heureux d'abord à l'idée de revoir ses petites amies, Alfred s'est mis aussitôt en route. « Un beau soleil, un temps doux, raconte son frère, l'invitaient à la promenade ; chemin faisant, le long de la grande avenue, il réfléchit sur la différence entre les relations de la ville et celles des bains de mer. On ne retrouve plus, dans une visite à Paris, cette aimable facilité de mœurs qui fait le charme de la vie en commun. On croit avoir mille choses à se dire, et, quand on est revenu sur les souvenirs et les plaisirs passés, on s'aperçoit qu'on se connaît à peine.

« Il y aura près de ces demoiselles, pensait le « poète en ralentissant le pas, d'autres amis, des com-  
« patriotes, peut-être un prétendu pour l'une d'elles.  
« Je ne serai plus qu'un visiteur quelconque, peut-  
« être un importun. Adieu la douce familiarité, la  
« gaieté, les badinages d'enfants, et suis-je sûr d'ap-  
« porter moi-même l'entrain et le laisser-aller des  
« bords de la mer ? Tout à l'heure, peut-être, je  
« reviendrai chez moi par cette avenue, regrettant  
« une illusion perdue, un charmant souvenir défloré.  
« Je ferais mieux de ne pas toucher à l'aile du  
« papillon ». Il arriva jusqu'à la porte en rêvant ainsi, partagé entre le désir de revoir les deux jeunes filles et la crainte de faire tort à ses chères impressions de voyage. Ce dernier scrupule l'emporta : au moment de tirer la sonnette, il rebroussa chemin et rentra chez lui. Jamais il n'a revu ses amis du Havre. »

Quelle abdication dans ce geste de lassitude, et comme il est bien vrai que la sagesse suprême aboutit toujours, par quelque chemin que l'on y arrive, au renoncement !

Sur le vieux vice de Musset, sur sa passion pour

l'alcool qui ne cessa d'empirer durant les dernières années de sa vie, on a rapporté maints témoignages, plus affligeants les uns que les autres, mais qu'on aurait scrupule à reproduire, car ils n'ajoutent rien à ce qu'on sait de son caractère. Peut-être, cependant, puisqu'il est question de ses sentiments pour les jeunes filles, l'anecdote suivante — toute à son honneur — trouvera-t-elle, ici, sa place :

Un des amis de l'architecte Charpentier avait une fille à qui il advint de tomber amoureux de Musset, par admiration pour ses vers qu'elle savait tous à peu près par cœur, aussi pour les images qu'elle connaissait de lui et dont elle possédait une collection complète. Elle ne lui demanda pas, néanmoins, de l'épouser, comme cette demoiselle dont M<sup>me</sup> de Janzé nous a narré la mésaventure, et à laquelle il aurait répondu qu'il était trop usé pour pouvoir faire un mari ; mais elle se laissait mourir de sa passion, dont on lui avait en vain remontré la folie. Charpentier, que le père de la jeune fille avait mis au courant de son infortune, et qui connaissait quelque peu Musset, informa celui-ci des ravages qu'il avait causés, sans doute inconsciemment, mais qui n'en étaient pas moins effroyables.

— Eh bien ; dit le poète, faites-moi l'honneur de m'inviter un soir à dîner chez vous avec cette jeune fille et je vous promets d'arranger les choses...

On devine dans quelle anxiété la demoiselle, que l'on avait prévenue de la faveur que consentait à lui accorder son poète bien-aimé, attendit la date du dîner, et, cette date échue, l'instant de la prestigieuse apparition. Mais Alfred n'arrivait pas. On prolongea ce qu'on est convenu d'appeler le quart

d'heure de grâce au delà des limites possibles, mais il fallut bien se mettre à table sans lui, malgré qu'on en eût. Et ce fut alors qu'il entra. Pareil à Lorenzaccio une fois son meurtre accompli, il était pâle, plus que pâle : livide, et avait les yeux hagards. Sans mot dire, il occupa le siège qui lui avait été réservé en face de son adoratrice, et comme elle le regardait, fascinée par son air fatal, attendrie peut-être même par la maigreur de son visage, le ravinement profond de ses traits, le mol affaissement de sa lèvre inférieure, il porta soudain sa serviette à sa bouche, les épaules secouées par un spasme ignoble. Charpentier se leva, et, le soutenant comme un blessé, l'emmena hors de la pièce tandis que la jeune fille, incapable de réprimer son émotion, sanglotait. Il ne reparut pas de la soirée ; ne remit jamais, non plus, les pieds dans cette maison où il s'était, avec tant de courage, humilié — mais sa victime était sauvée.

\* \* \*

Chaque fois qu'on parlait à Musset de mariage, c'était au seul projet d'union qu'il eût fait — et à George par conséquent — que revenait obstinément sa pensée. Durant la dernière année de son existence, en particulier, comme il avait le sommeil agité, coupé de brusques réveils, il lui arrivait de se dresser parmi ses oreillers, au milieu de la nuit, et de demander d'une voix altérée, à M<sup>lle</sup> Colin, s'il était bien toujours chez lui, avec elle.

— Vous êtes chez vous, dans votre chambre, le rassurait sa gouvernante.

— Je ne suis pas marié ? [il avait rêvé, sans doute.]

— Non ; pourquoi me demandez-vous cela ?

— Si j'étais marié, ma femme, en me voyant malade, aurait peur ; elle me mettrait sous la coupe d'un médecin qui, sous prétexte de me soigner, me rendrait fou...

Le drame de Venise.

Les morts successives de son vieil ami Tattet et de M<sup>me</sup> Allan l'affectèrent beaucoup . Il les appelait en songe.

— Mon pauvre Tattet, je vais te rejoindre ! l'entendait murmurer, comme il dormait, M<sup>lle</sup> Colin.

A partir de fin avril 1857, il eut des syncopes fréquentes. Il écrivit, aux environs de cette date, les vers suivants, les derniers qui soient tombés de sa plume, et où il semble qu'on entende le halètement de son souffle, qui va bientôt s'éteindre :

*L'heure de ma mort, depuis dix-huit mois,  
De tous les côtés sonne à mes oreilles.  
Depuis dix-huit mois d'ennuis et de veilles  
Partout je la sens, partout je la vois.*

*Plus je me débats contre ma misère,  
Plus s'éveille en moi l'instinct du malheur...*

*Ma force à lutter s'use et se prodigue.  
Jusqu'à mon repos, tout m'est un combat ;  
Et comme un coursier brisé de fatigue,  
Mon courage éteint chancelle et s'abat.*

Mandé par Adèle Colin, le 26 avril, Paul accourut au chevet de son frère et l'assista jusqu'à la minute suprême. Alfred souffrait relativement peu, et quoique, dans un accès d'humeur macabre, il eût fait peindre en noir — murs et plafonds — sa chambre



à coucher, il montrait une sérénité de plus en plus grande à mesure qu'il sentait sa fin approcher.

— La bonne chose que le calme ! disait-il. On a bien tort de s'effrayer de la mort, qui n'en est que la plus haute expression.

Il se faisait faire la lecture, et causait sur un ton tranquille, avec un doux abandon. A diverses reprises, il évoqua les personnes qui lui étaient chères. Le 1<sup>er</sup> mai la cornette de sœur Marceline, passant dans son souvenir, il sourit à cette suave apparition.

« Nous causions encore paisiblement à une heure après minuit, lorsque je le vis tout à coup se dresser sur son séant, à écrit Paul de Musset, la main droite posée sur la poitrine et cherchant la place du cœur, comme s'il eût senti dans cet organe quelque trouble extraordinaire. Son visage prit une expression étrange d'étonnement et d'attention. Ses yeux s'ouvrirent démesurément. Je lui demandai s'il souffrait ; il me fit signe que non. A mes autres questions il ne répondit que ces mots, en remettant sa tête sur l'oreiller : « Dormir !... enfin je vais dormir. »

« ...Il ferma les yeux pour ne plus les rouvrir. La respiration calme et régulière, s'éteignit peu à peu. Il rendit le dernier soupir sans avoir fait un mouvement, sans convulsion, sans agonie. »

\* \* \*

On l'ensevelit, comme il l'avait demandé, avec les cadeaux de sœur Marceline, les amphores de laine et la plume brodée de soie. Le père Ravignan ne vint pas, qu'il fit peut-être appeler, ou qu'il eût accueilli s'il s'était présenté. M<sup>me</sup> de Janzé assure qu'il

se confessa à un autre prêtre : l'abbé de Mauléon. Mais le nom de cet ecclésiastique est contesté par le père Delaporte, selon qui Musset se serait « réconcilié avec Dieu ». Ces divers témoignages laissent cependant le doute subsister quant à la fin édifiante de l'auteur de *l'Espoir en Dieu*.

Son enterrement eut lieu par un temps maussade et humide. On fut une centaine jusqu'à Saint-Roch. Mais, à la sortie de l'église, la plupart des assistants se dispersèrent et quelques fidèles — vingt-sept en tout, a compté Arsène Houssaye — accompagnèrent la dépouille d'Alfred jusqu'au Père-Lachaise. Il n'y avait pas de fleurs sur le cercueil, mais seulement l'habit, l'épée et le bicorne d'académicien du poète, et son collègue M. Vitet parla seul. Le même jour, Aimée d'Alton, se rendant à Paris en chemin de fer, pleurait silencieusement dans un coin. L'avant-veille, un jeune homme qui étouffait avec peine ses sanglots, s'était présenté rue du Mont-Thabor, et avait demandé à entrer dans la chambre mortuaire de Musset. M<sup>lle</sup> Colin lui refusa cette faveur suprême en le priant de revenir le lendemain. Sans doute avait-il voulu voir seul et avant tout le monde le poète, car il ne reparut pas. C'était le comte Villiers de l'Isle-Adam.

## CONCLUSION

Plus qu'aucun autre de nos grands lyriques, Alfred de Musset a souffert de la désaffection des poètes, ou plus précisément, des écoles poétiques.

On lui a fait payer — il paye encore — la rançon de sa gloire précoce, de son esprit, de sa beauté, de sa jeunesse, de l'amour qu'il a inspiré aux femmes, du désir de passion qu'il a allumé dans le cœur des hommes de vingt ans.

Dix ans à peine après sa mort, le Parnasse triomphe, qu'offusque la tendresse qu'on lui voue, et qui le condamne au nom de l'exactitude scientifique, fait fi de sa forme lâchée.

Plus tard, environ 1880, le Symbolisme réproouve sa facilité, ou cet épanchement en quoi l'on reconnaît le côté féminin de son génie. « Prends l'éloquence et tords-lui son cou », proclame Verlaine.

Les naturalistes, les unanimistes, les chantres de la vie des foules et des travaux du peuple, qui mènent grand tapage vers 1900, n'ont que dédain pour cet aristocrate dégénéré. Il ne fallait pas s'attendre qu'on le remit de nos jours en honneur, au nom de la Poésie pure, ni de l'inspiration onirique. Rien d'aussi fade que les *Nuits* pour les admirateurs des *Chants de*

*Maldoror* et des *Illuminations* et M. Paul Valéry déclare qu'il méprise cette poésie « qui suit le chemin des glandes »...

Depuis les pages enthousiastes que Taine lui consacra dans son *Histoire de la littérature anglaise*, qui a tenté, en faveur de Musset, une de ces études retentissantes par quoi quelque critique entreprend de réparer l'injustice de la destinée ? On s'est cru quitte envers lui en rendant à son incomparable théâtre l'hommage qui s'imposait. Mais comment, par quel arbitraire, dissocie-t-on, en lui, le poète du dramaturge et même du conteur et du romancier ? C'est couper l'abeille en deux, comme disait, déjà, Sainte-Beuve. Qui n'aime pas ses vers, pourrait bien ne pas aimer non plus sa prose ailée ; ou n'en goûter le charme profond, que du bout des lèvres.

Mais son influence se poursuit en dehors du bouillonnement des écoles, en un courant qui porte sur ses eaux transparentes les noms de Banville, de Laforgue, de Samain, d'Anna de Noailles, de Jean Pellerin et de MM. Tristan Derème et Francis Carco, ce Verlaine de l'amitié...

On a beau affecter, comme une élégance, de la tenir en médiocre estime, sinon de la mépriser, dans les cénacles et les salons, le public n'applaudit pas moins ses immortels dialogues avec la Muse, chaque fois que la Comédie-Française les fait entendre. On ne sait plus ses vers par cœur ? Quel souffle frais, en revanche, caresse le lecteur solitaire qui ouvre celui de ses recueils que le hasard, indifférent de la mode, lui met entre les mains !

M. Jules Romains se plaignait, dans la préface de *l'Homme blanc*, que les poètes actuels ne soient plus



écoutés que d'un nombre infime de lecteurs, parce qu'ils se sont rendus incommunicables. Prenons garde d'être devenus blasés, en poésie ; de n'apprécier plus, de l'art divin, que son raffinement extrême. Cela serait signe de décadence. Il est des idées, des sentiments généraux dont certains êtres prédestinés ont le pouvoir de dégager la poésie incluse, ou auxquels ils ont le secret de prêter des ailes. Faire naître la rêverie, le frisson, les larmes, par une certaine façon de dire, celle-ci se révélerait-elle facile à y regarder de près, trahirait-elle des faiblesses ou quelque médiocrité, c'est le don suprême ; et certains en sont dépourvus, qui atteignent, pourtant, à la beauté. On en trouve, à tout instant, le témoignage dans Musset. « Regarder, sentir, exprimer », tel était le rôle du poète selon lui. Il l'a rempli. *Les Nuits*, la *Lettre à Lamartine*, les *Stances à la Malibran*, *l'Espoir en Dieu* sont d'une inspiration lyrique, qui, partie du cœur va au cœur, et contiennent des vers admirables qui répondront toujours aux préférences des hommes nés sur notre sol et parlant notre langue.

Musset a le tour vif, l'esprit, le bon sens, *l'éloquence* qui fleurissent aux terres de Champagne, d'Ile-de-France et de Touraine ; la gentillesse et la fougue. Il appartient à la meilleure tradition française. C'est un descendant authentique de Marot, de Mathurin Régnier, de Molière, de La Fontaine, de Racine, de Marivaux et du Voltaire des contes et des petites pièces en vers. De chez nous, il l'est encore par sa sincérité — supérieure, sans doute, à son art — ; par sa générosité, surtout ; par le pouvoir salutaire, d'essence chrétienne, qu'il attribue

à la douleur. Un classique, qui a été le moins factice des romantiques, et sans qui le Romantisme serait comme une cathédrale découronnée de sa flèche centrale.

Sa mélancolie n'est pas celle, hautaine, de Chateaubriand ; vague, ondoyante, de Lamartine ; ce serait, plutôt, celle désenchantée, sarcastique, avec des sursauts de révolte de Byron. Mais elle est plus juvénile, de caractère sentimental : intime, rêveuse, amoureuse... — si tragique, cependant, s'associer la mort à ce qu'il y a de plus vivant dans la vie ! Sans doute, tient-on, aujourd'hui, pour « faux » avec Maurice Barrès (*Mes cahiers*) l'infini qui le tourmente. C'est un infini qui a pour objet le mirage de l'amour ; et l'amour, incarné dans la femme, les jeunes gens de ce siècle s'en détournent, une expression de dureté sur le visage, portés qu'ils sont vers les mystiques sociales. Il n'en demeure pas moins certain que nul n'a chanté comme Musset les exaltations auxquelles le génie de l'espèce porte l'adolescence, et qui font Juliette et Roméo rivaliser dans l'extase avec le rossignol.

*J'aime ! voilà le mot que la nature entière  
Crie au vent qui l'emporte, à l'oiseau qui le suit !  
Sombre et dernier soupir que poussera la terre  
Quand elle tombera dans l'éternelle nuit !*

Musset a raison : à l'ombre du suprême monument écroulé de l'orgueil humain, il restera encore un couple, ignorant jusqu'au nom même de la poésie, pour échanger les paroles brûlantes qui ont dévoré son cœur.

## SOURCES

ALFRED DE MUSSET : *Œuvres complètes*, avec introduction par Edmond Biré (Garnier). — *Correspondance* (1827-1857), recueillie et annotée par Léon Séché (Mercure de France). — *Lettres d'Amour à Aimée d'Alton*, avec introduction et notes par Léon Séché (Mercure de France).

PAUL DE MUSSET : *Biographie d'Alfred de Musset* (Charpentier-Fasquelle). — *Lui et elle* (Charpentier-Fasquelle).

GEORGE SAND : *Histoire de ma vie* (Calmann-Lévy). — *Lettres d'un voyageur* (Calmann-Lévy). — *Lélia* (Calmann-Lévy). — *Elle et Lui* (Calmann-Lévy). — *Lettres à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve*, avec introduction de S. Rocheblave (Calmann-Lévy). — *Correspondance de George Sand et d'Alfred de Musset*, publiée d'après les documents originaux par Félix Decori (E. Deman, Bruxelles). — *Journal intime* (Calmann-Lévy).

LOUISE COLET : *Lui* (Calmann Lévy).

MAURICE DUMOULIN : *Les Ancêtres d'Alfred de Musset*, d'après des documents inédits (Emile-Paul).

ARVÈDE BARINE : *Alfred de Musset* (Hachette).

MAURICE DONNAY : *Alfred de Musset* (Hachette). — *La Vie amoureuse d'Alfred de Musset* (E. Flammarion).

LÉON SÉCHÉ : *Alfred de Musset* : I. L'homme et l'œuvre. — Les Camarades. II. Les Femmes (Mercure de France).

MAURICE ALLEM : *Alfred de Musset* (Louis Michaud).

*Souvenirs de Madame C. Jaubert* (J. Hetzel et C<sup>ie</sup>).

EMILE FAGUET : *Le XIX<sup>e</sup> siècle* (Boivin et C<sup>ie</sup>). — *Amours d'hommes de lettres* (Boivin et C<sup>ie</sup>).

RENÉ DOUMIC : *George Sand* (Perrin et C<sup>ie</sup>).



- ALPHONSE SÉCHÉ et JULES BERTAUD : *George Sand* (Louis Michaud).
- XXX. *An Englishman in Paris* (Chapman and Hall).
- MAXIME DU CAMP : *Souvenirs littéraires* (Hachette).
- M<sup>me</sup> MARTELLET (née Adèle Colin) : *Dix ans chez Alfred, de Musset* (Chamuel).
- ARSÈNE HOUSSAYE : *Confessions, Souvenirs d'un demi-siècle* (Dentu).
- *Victor-Hugo raconté par un témoin de sa vie* (J. Hetzel et C<sup>ie</sup>).
- ERNEST LEGOUVÉ : *Soixante ans de souvenirs* (Hetzel et C<sup>ie</sup>).
- LOUIS VEUILLOT : *Les Odeurs de Paris* (Retaux).
- PAUL MARIÉTON : *Une histoire d'amour* (Ollendorf).
- LÉONCE PINGAUD : *La Jeunesse de Charles Nodier* (Plon-Nourrit).
- LOUIS FRÉDÉRIC CHOISY : *Sainte-Beuve* (Plon-Nourrit).
- CHARLES MAURRAS : *Les Amants de Venise* (Ed. de Boccard).
- MAURICE CLOUARD : *Documents inédits sur Alfred de Musset* (Rouquette).
- M<sup>me</sup> A. DE JANZÉ : *Etudes et récits sur Alfred de Musset* (Plon).
- D'ALTON-SÉE : *Mes mémoires* (Librairie Internationale).
- MARIE-LOUISE PAILLÉRON : *François Buloz et ses amis* (Calmann-Lévy).
- VICOMTE DE SPOELBERGH DE LOVENJOL : *La Véritable histoire de « Elle et Lui »* (Calmann-Lévy).
- VIÉIL-CASTEL : *Commérages* (les Œuvres Représentatives).



---

Saint-Amand (Cher). — Imp. R. BUSSIÈRE. — 28-11-1938.

---

# GRANDES FIGURES

John CHARPENTIER ...

**GEORGE SAND**

La Reine du Roman.

Le volume : 15 fr.

**BAUDELAIRE**

...ou le drame du génie.

Le volume : 15 fr.

**VOLTAIRE**

" On doit des égards aux vivants,  
on ne doit aux morts que la vérité. "

VOLTAIRE.

Le volume : 18 fr.

J. LUCAS-DUBRETON .

**RACHEL**

La Reine du Théâtre.

Le volume : 15 fr.

Colonel HERBILLON...

**La Duchesse d'Angoulême**

Une Antigone royale.

Le volume : 15 fr.

LORENZI DE BRADI ..

La brève et merveilleuse vie de

**La MALIBRAN**

La Reine du Chant.

Le volume : 15 fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envoi de chaque volume contre son montant (augmenté de 0.50 pour la France, 1.50 pour l'Étranger) adressé aux ÉDITIONS TALLANDIER, 75, Rue Dareau, Paris (14<sup>e</sup>). — Compte Chèques Postaux 226-41.